Tome XXX. N° 10. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 15 Aout 1927

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Autour de La Fontaine et de ses Elégies

L'APRÈS-MIDI était fort belle et nous disions mille folies, assis dans l'herbe, à l'ombre des pommiers et des troènes. M. Théodore Decalandre nous lisait les *Élégies*. Il posait son livre à chaque vers, et nos propos volaient. Les deux chiens dormaient près de nous et n'ouvraient qu'un œil quand une mouche s'attardait à bourdonner à leur oreille. Une vaste bouteille d'un muscat doré flottait, à moitié vide, dans la vasque rustique où chantait la fontaine.

— Et je vous dis, s'écriait Mme Baramel, que je n'aime point votre poète. Ce n'est qu'un sournois, en cette affaire. Il ne suffit pas de donner à un monsieur le nom d'Oronte pour acquérir ainsi licence de le percer de traits...

— Je ne vous entends guère, répondait M. Decalandre ; ou, plutôt, je vous entends trop bien ; il n'est pas un poète que nous aimions et que nous commencions de louer décemment, sans que votre caprice ne vous incite à souffler aussitôt en une aigre flûte. O femme — et femme charmante ! —

que vous êtes ! On en viendrait à penser que tout l'amour, qui naît et flotte par le monde, vous dût être réservé. Il n'est pas un grain d'encens qui mérite qu'on le renifle, s'il ne fume pour vos autels. Non point que vous composiez des vers ; vous n'avez garde de donner en ce néant et il ne frémit rien en votre âme d'une rivalité d'auteur ; mais il n'est pas au monde un laurier, si nous songeons à le cueillir, qu'il ne faille tendre vers vous ; vous avez le goût de régner sur toutes nos pensées et si nous entreprenions de louer les oiseaux, vous nous parleriez d'eux de telle sorte que nous en viendrions à penser que, si vous ne volez point comme ils font, il ne vous déplaît pas que nos cœurs vous estiment plus agréables qu'eux.

Tandis que M. Decalandre parlait ainsi, deux tourterelles se poursuivaient tendrement et roucoulaient sur une branche au-dessus de nous.

— Vous ne dites que des sottises, reprit Mme Baramel, et je ne songe guère à me voir préférer aux oiseaux, puisque, aussi bien, je puis, à ma fantaisie, parer mes cheveux de leur plumage le plus beau. Mais avouez que ceux-ci mènent un fort grand tapage dont se trouvent nos oreilles assourdies, et je crains toujours, en ces rencontres, qu'un œuf à l'impourvu ne nous tombe sur la tête. Quant à La Fontaine...

— Eh ! je sais bien ce que vous allez dire ! Plaignant Fouquet, le poète rappelle seulement que son bienfaiteur fut très heureux...

— N'est-ce pas indiquer, et non sans perfidie, qu'il est bien temps venu qu'Oronte soit un peu malheureux, s'il est du moins quelque balance en l'univers?

— Ah ! que vous êtes généreuse et voilà, sans doute, un sentiment que vous ne faites que prêter à La Fontaine. Oui, le poète évoque ces jours délicieux, ce temps où Fouquet était adoré des mortels, et il est bien vrai que son élégie n'est qu'une manière de satire de l'ambition et de l'aveuglement des hommes, mais une satire attendrie et que sa douceur fait précieuse ; et s'il peignait seulement une sorte de sot, mais de sot bien à plaindre, pour toucher peut-être un cœur tout-puissant et pour nous toucher encore, n'était-ce point user de la méthode la plus habile, qui est de dire la vérité?

Nous n'aimons que la vérité aux pages des poèmes, et la vérité n'est point laide à l'accoutumée. Son visage peut

être triste, mais on le voudrait baiser quand les poètes nous le découvrent. C'est là qu'est leur art et ils savent nous faire chérir jusqu'à nos propres larmes.

Il vous plairait mieux, je l'entends, que La Fontaine embouchât l'immense trompette de l'éloge et qu'il fît de Fouquet, en ses vers, le plus intègre, le plus laborieux, le plus utile des surintendants. Il ne dit point, certes, et c'est ce que vous déplorez, qu'Oronte soit un grand homme ni qu'il ait rendu à la chose publique de ces services que les princes ni les sujets ne sauraient oublier ; mais s'il ne le dit point, c'est peut-être qu'il n'avait pas à le dire. Croyez-vous qu'il chantât pour quelque oreille naïve? Louis aurait souri ; et il était, je pense, plus sage, en l'aventure, d'émouvoir la pitié, de le tenter du moins, que d'appeler la justice au bruit de vaines fanfares.

— Il est possible, dit Mme Baramel en faisant la moue ; mais si quelque ami, ce qu'à Dieu ne plaise, devait un jour consacrer des vers à ma défense, il ne me serait pas agréable du tout qu'il me donnât le visage d'une sotte ni qu'il fleurît son plaidoyer d'images qui choquent le bon goût aussi bien que la raison.

— Voilà bien un reproche qu'on n'a point adressé souvent à La Fontaine. Parlez, parlez, madame, cependant que nous emplirons nos verres de ce muscat glacé, et dites-nous ce nouveau grief.

— Avez-vous jamais vu, reprit Mme Baramel, que les larmes de quelques personnes aient pu faire monter le niveau d'une rivière? Ce n'est qu'une ridicule pensée.

— Et avez-vous jamais vu des nymphes et savez-vous comme elles pleurent? Ce sont personnes mystérieuses et je n'ai jamais sur nos prairies, à l'aube, quand ces déesses ont regagné leurs retraites, trouvé, dans la rosée, aucun de leurs mouchoirs. Car je devine que vous songez à ce vers :

Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes.

— ... Faites croître vos ondes !... s'écria Mme Baramel.

— Pourquoi n'aimeriez-vous point cette figure qui nous transporte en un pays de féerie? On la remarque à peine, d'ailleurs, pour ce qu'elle est quasi du langage de tous les jours ; et c'est bien en nos propos quotidiens que jaillissent les figures les plus singulières. Il y a tout un bouquet d'images

où se trouvent liées les larmes aux cours d'eau. Qui songe à s'étonner de cette chimie de Lingendes :

Tirsis près d'un ruisseau de ses larmes troublé?

Et ne dites-vous point aisément qu'une jeune fille, pour quelque chagrin, verse un torrent de larmes? Qui se trouverait malheureux à vous entendre parler ainsi? Un torrent peut grossir une rivière... A la vérité, ce sont images effacées et qui glissent comme ces monnaies dont nul ne regarde plus l'effigie ; mais ces monnaies sont fort utiles.

— Vous faites l'apologie de ce qu'on nomme le *cliché littéraire.*

— Non point du cliché littéraire, mais du cliché, s'il vous plaît à dire, du cliché populaire et usuel. J'aime les images neuves ; pourtant un poète qui ne s'exprimerait que par leur moyen, qui le pourrait entendre? Mais les images qui ont été neuves, si elles ne sont point mortes, si elles étaient puissantes, ont glissé dans le langage courant ou, pour mieux dire, elles ont formé le langage courant. Nous parlons tous, à tout instant, par images et faisons vivre ainsi, en un flux continuel de paroles et de pensées, les découvertes des poètes, de tous ceux qui ont écrit des poésies ou n'ont jamais composé de vers, mais qui ont su rencontrer en leur esprit deux objets soudain confondus, de telle sorte que le nom de l'un puisse servir à nommer l'autre. C'est à manier ce langage, tout chargé de souvenirs qui luisent faiblement et qui frémissent comme d'une vie ralentie, que La Fontaine triomphe ; entendez qu'à l'accoutumée, il peint moins les choses que leur reflet dans l'âme, — et dans quelle âme exquise ! Car le langage en poésie n'a point pour but unique de désigner les objets, mais plutôt d'évoquer nos rêveries autour des objets ; il faut donc, car l'entreprise est délicate, qu'il soit aisément entendu ou, pour mieux dire, qu'on pense l'entendre aisément. Il convient dès lors qu'il s'appuie sur une langue toute faite, et ce n'est que sur cette vieille terre natale que le poète pourra parfois battre un entrechat personnel ou bondir en rêvant qu'il décroche quelque étoile.

Si vous nous dites qu'une jeune enfant verse un torrent de larmes, qui donc, en son esprit, verrait sortir de ces beaux yeux une manière de rivière bouillonnante dont le bleu plein de truites s'argenterait d'écume? Et pourquoi, si l'on vous

chante que les pleurs des nymphes ont fait croître l'onde, imaginez-vous sur la rive un conducteur des ponts et chaussées qui, muni d'une perche blanche et rouge, et graduée, mesure la différence du niveau?... Tout cela n'est plus que manière de parler, et si quelque image a su se lier et vivre au langage que nous parlons, elle acquiert je ne sais quelle indépendance qui lui permet des caprices dont la raison n'est plus choquée. Mais il faut, en quelque sorte, diriger et modérer cette indépendance, car le poète ne doit jamais être l'esclave de ses mots. C'est là le rôle du bon goût!... Vous riez? Eh! je sais que le bon goût n'est plus guère un de ces dieux que l'on fête en nos temps ; et pourtant, il n'est pas une bonne page que l'on puisse écrire, s'il ne souffle ses remarques à notre oreille, tandis que nous pêchons les mots dans l'encrier.

Je n'entreprendrai pas de vous définir le bon goût ; mais il ne nous est pas interdit de considérer jusqu'où s'égarent les pensées des hommes dès qu'il cesse de les conseiller. Il n'est que de considérer les ouvrages des poètes précieux, puisque aussi bien c'est chez eux que le langage, se prenant à vivre d'une vie propre, dénoue tous ses liens avec la réalité et se divertit à instituer un étrange univers où les mots dictent aux objets leur forme et leur attitude. Songez aux *Larmes de saint Pierre*. Entendez que j'admire Malherbe, mais il a peint ces *Larmes*. Il est vrai que c'était en un temps où il n'était pas encore lui-même ; mais c'est pour cette raison que son texte nous est bon pour le but que je me propose.

On dit, sans peine, d'un homme à la voix forte, qu'il a une voix de tonnerre ; vous connaissez la violence de certains soupirs, et nous ne nous écartons pas de notre propos si nous songeons encore aux torrents de larmes. Mais que deviendraient ces figures, si non contents de nous servir d'elles, comme de monnaies un peu effacées, ainsi que je le contais tout à l'heure, nous leur laissions prendre une existence nouvelle et si nous leur permettions de se déchaîner dans l'univers? Il suffit, pour en juger, d'entendre le jeune Malherbe :

C'est alors que ses cris en tonnerres éclatent,
Ses soupirs se font vents qui les chênes combattent,
Et ses pleurs, qui tantôt descendaient mollement,
Ressemblent au torrent, qui des hautes montagnes
Ravageant et noyant les voisines campagnes,
Veut que tout l'univers ne soit qu'un élément.

— C'est, en effet, souffla M. Philippe Lalouette, une ridicule barbarie.

— Je suis heureuse de vous l'entendre dire, s'écria Mme Baramel, et vous ne m'empêcherez pas de déclarer une fois de plus combien il est heureux que nous ayons enfin dépassé ces époques sauvages. Vous avez beau combattre le goût que j'ai de la poésie moderne. Ce n'est point chez elle, ce n'est point chez notre Baudelaire, qui en est le père, que l'on rencontrerait de ces images fanées ni de ces rivières tout enflées de larmes !

— Des rivières, madame? Ce n'est point assez dire, reprit M. Decalandre. Chez Baudelaire on trouve un fleuve. Il est vrai qu'il est petit ; mais il est pour moi plein de charmes, car son niveau s'élève à la chute des larmes ; et s'il ne charriait que des larmes... Mais il charrie, en outre, un calembour. Nous allons retrouver dans le poème du *Cygne*, le *Faites croître vos ondes*, mais on nous fera comprendre, de surcroît, que les larmes peuvent à la fois grossir les flots et la renommée des rivières :

Andromaque, je pense à vous! — Ce petit fleuve,
Pauvre et triste miroir où jadis resplendit
L'immense majesté de vos douleurs de veuve,
Ce Simoïs menteur qui par vos pleurs grandit...

Ah ! madame, comme vous me verriez étonné, si je ne rencontrais pas toujours, aux images que vous nommez les plus modernes, le souvenir des images anciennes et qui sont vieilles, sans doute, comme les hommes.

— Avouez, du moins, que les poètes de notre temps ne prennent plus de ces étranges libertés avec les mots comme faisaient leurs aînés, qui pensaient, sans doute, qu'il n'était rien interdit à leur esprit souverain.

— Je ne sais pas si les poètes que nous rencontrons aux saisons où nous sommes se croient moins inspirés des dieux. Vous me donnerez licence d'en douter. Mais, je ne sais guère comme il faut entendre vos paroles.

— Que pensez-vous de ces versificateurs antiques, qui, pour leur commodité, arrachent des lettres à leurs mots? Et que pensez-vous du dernier de ces trois vers :

Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes,
Et que l'Anqueuil enflé ravage les trésors
Dont les regards de Flore ont embelli ses bors.

Je vous demande si l'on écrit un *bor* et des *bors*. Et que diriez-vous si La Fontaine avait écrit, pour sa rime, en composant le premier mot sur le second :

Et que l'Anqueuil enflé ravage les trésords,
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords?...

— Si La Fontaine avait écrit de la sorte, je ne manquerais pas d'examiner ces trésords avec une vive curiosité.

— Allez ! Allez ! Je sens bien la pointe de l'épigramme et vous discuteriez avec La Fontaine de choses dont vous ne daignez point traiter avec moi. Mais on peut s'égarer fort loin, si l'on s'aventure à supprimer des lettres dans les mots. Si l'on supprime un *d*, qui empêche de supprimer un *r* et de dire :

Par le plus beau des paquebots
Je m'apprête à quitter ces bods?

— Ah ! madame, où ce paquebot vous emporte-t-il? Et n'êtes-vous point si fine que vous ne sentiez qu'on devine aisément que votre thèse est toute raillerie. Qui entendrait ce que sont des *bods?* Qui n'entendrait ce que sont des *bors?* Et l'une des premières règles, si un poète chante, n'est-ce point d'abord que l'on comprenne ses paroles? Et vous avouerez, je pense, que La Fontaine ne s'est pas rendu coupable d'un grand crime. Il a voulu seulement que sa rime, qui est agréable à l'oreille, fût aussi agréable à l'œil. Il a voulu vous faire plaisir et vous le gourmandez.

— Mais les vers sont faits pour l'oreille et non pour l'œil !

— Eh ! madame, pourquoi, dès lors, avez-vous regardé cette élégie? Il vous suffisait de l'écouter et vous n'auriez point su qu'il y manquât un *d*. Et qui a décrété que l'on devait seulement rimer pour l'oreille? Je l'ai déjà dit, mais je le redis volontiers : il faut rimer pour l'oreille ; mais il faut aussi rimer pour l'œil, et je voudrais que l'on rimât pour le nez, pour la bouche et pour les mains, s'il était possible. Si la rime est un plaisir, je voudrais qu'il ne fût pas un de vos sens qui ne pût le goûter. Suis-je si méchant homme en tenant ce propos? Je n'aspire qu'à multiplier votre volupté et que vous en jouissiez de toutes les manières à la fois.

Il ne m'échappe guère que ce miracle, où s'accordent les joies de l'oreille et de l'œil, doit naître, pour être vraiment

miracle, des mots les plus coutumiers, prononcés comme nous les prononçons, écrits comme nous les écrivons. Tout le prodige est de faire jaillir une étincelle de deux vieux cailloux que personne ne daignait plus regarder et qui s'ennuyaient au bord du chemin. Mais en changeant la figure d'un mot, La Fontaine n'a fait que rendre hommage à cette règle heureuse qui exige qu'à la rime se rencontrent aussi bien les mêmes sons que les mêmes lettres ; et je veux voir aussi, dans cet arrangement que vous estimez criminel, une manière de jeu, de fantaisie où s'avoue, comme en souriant, la liberté du poète.

— Avouez donc que la licence ne vous déplaît pas !

— Elle ne me déplaît point si elle est rare, et seulement aux pages d'un grand poète.

— Nous y voilà. Tout est permis aux grands poètes et l'on ne passe rien aux médiocres !

— Ils devraient être fort heureux déjà qu'on ne leur défende point de chanter.

— Vous êtes cruel ; mais c'est eux pourtant qui auraient le plus grand besoin qu'on les dispensât d'être parfaits ; et, si j'étais quelque Apollon, je ne passerais pas la moindre négligence aux bons auteurs. Qu'est-ce à dire? Sous le prétexte que votre pendule est excellente, on lui permettrait, de temps en temps, de retarder de cinq minutes, et parce que ma montre n'a qu'un mauvais ressort, on exigerait qu'elle marquât continuellement l'heure juste?

— O la plus aimable des sophistes !... Mais vous ne me ferez point varier dans mes idées.

— Vous soutenez toujours les mêmes ! Il se faut adapter aux méthodes nouvelles...

— Nouvelles?...

— Il faut vivre avec son temps. Vous êtes arrêté. Il semble que, dans nos tourbillons, vous vouliez jouer le soleil que chantait l'autre :

Le soleil fixe au milieu des planètes!

— Arrêté, je suis arrêté... Il vous plaît à dire. Je vais reprendre, si vous ne me le défendez point, les images de votre sophisme. Disons donc que je suis une pendule arrêtée. Mais avez-vous songé que deux fois, dans les vingt-quatre heures, une pendule arrêtée donne l'heure juste, que n'indidiquent que rarement tant d'aiguilles qui tournent et qui

courent après le temps, ou qui le précèdent. Des pendules qui, deux fois par jour, disent la vérité, en connaissez-vous beaucoup?

Je veux bien ne pas me défendre d'être immobile, en ce sens que m'étant longtemps nourri à la poésie, et je n'en suis point du tout rassasié, j'ai démêlé au commerce des poètes, aussi bien des anciens que des autres, deux ou trois bonnes règles que j'ai trouvées valables en tous les temps comme en tous les pays. Les joueurs de lyre se peuvent bien agiter ; je reste immobile, comme vous dites, appuyé sur mon faisceau et regarde tourner leur farandole. Qu'ils poussent donc leurs cris et, s'il leur plaît, qu'ils dansent sur la tête ! Un moment arrive où, dans chaque génération, les plus bruyants deviennent sages, où ils oublient leurs clameurs de la veille, parce que le public a déjà cessé de les entendre. Alors la musique secrète de la poésie devient plus nette, plus pénétrante et plus profonde ; elle est la même qu'il y a cent ans ; elle rend le même son qu'au siècle de Virgile. C'est l'heure élue où les Muses rêvent en souriant et c'est précisément l'heure que marque la vieille pendule arrêtée.

Mais ne nous écartons pas de nos chemins, et si nous ne permettons pas les licences aux poètes médiocres, n'est-ce pas tout simplement parce qu'ils ne sont point en possession de nous rien offrir en échange et qui nous console. Quant aux licences des grands poètes, elles ne sont quasi rien dans un flot heureux qui nous baigne et dont nous sommes enivrés ; et puis, méfiez-vous ; leurs fautes sont rarement des fautes ; leurs négligences sont leurs plus grands artifices, s'il m'est permis de détourner un vers fameux.

Vous voulez refuser aux poètes le droit de dérober parfois une lettre. Eh ! je sais bien, charmante amie des jazz-band, qu'il ne vous choque point de voir rimer ensemble un seul *œil* avec plusieurs *chevreuils*... Le poète est libre, dites-vous. Libre d'unir à la rime *paille* et *Versailles*, *fleur* et *pleurs*. Et mes yeux, madame, qu'en faites-vous en cette affaire?

Mais considérez, au contraire, Racine, comme il tente à la fois de satisfaire ma vue et mon ouïe :

Sans parents, sans amis, sans espoir que sur moi,
Je puis perdre son fils, peut-être je le doi...

Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,
Tel qu'on dépeint nos dieux, ou tel que je vous voi...
Mon cœur pour le chercher volait loin devant moi,
Et je demande Achille à tout ce que je voi...

Et faut-il vous rappeler encore :

Visir, songez à vous, je vous en averti ;
Et sans compter sur moi, prenez votre parti...

et les *je le croi*, et mille autres exemples et jusqu'au : *Monsieur, je vous tien*, qu'on lit aux *Plaideurs*.

— Ce sont libertés ou coups de force d'un temps bien ancien, dit Mme Baramel... Et c'est contre ces méthodes que s'éleva, je pense, le romantisme.

— C'est l'une de vos opinions? Pourtant Victor Hugo ne s'interdit point de couper l'*s* de Vincennes :

Mais bientôt, chancelant dans ta marche incertaine,
L'affreux souvenir de Vincenne
Vint s'offrir à tes sens glacés...

— C'est le Victor Hugo des *Odes et Ballades;* un enfant...

— Vous plaît-il que nous passions aux *Feuilles d'automne?*

Alors, dans mon esprit, je vis autour de moi
Mes amis, non confus, mais tels que je les voi...

— Ou tel que je vous *voi*... Mais tels que je les *voi*... murmura M. Lalouette. C'est la rencontre de Phèdre et d'Olympio.

— Faut-il que nous feuilletions *Hernani?*

Oui, Carlos. — Seigneur duc, es-tu donc insensé?
Mon aïeul l'empereur est mort. Je ne le sai
Que de ce soir...

Lisons encore :

Ils se contenteront d'un espagnol hautain;
Car il importe peu, croyez-en le roi Charle,
Quand la voix parle haut, quelle langue elle parle...

Et vous me direz sans doute que l'on peut écrire je *voi*, je *croi*, je *sai*, afin de rendre une manière d'hommage au langage maternel, pour ce que les Latins ou leurs fils ne disaient point *videos*, ni *credos*, ni *scios*. Mais ont-ils jamais

dit *Carolu?* L'Espagne dit-elle *Carlo?* Je pense donc que l'*s* de Charles disparaît ici tout de même que le *d* de bords.

Racine, au demeurant, n'escamote pas seulement les *s*, mais, un jour, le *g* s'envole, un *seing* devient un *sein* :

Vous connaissez, madame, et la lettre et le sein.
— Du cruel Amurat, je reconnais la main.

Ailleurs, comme chez La Fontaine, c'est un *d* qui se volatilise :

Tout ce que les mortels ont de plus redoutable,
Semble s'être assemblé contre nous par hasar :
Je veux dire la brigue et l'éloquence. Car...
— Que j'aime ces hasars *et que j'aime ces* bors,

fredonna M. Lalouette.

— Si je vous entends bien, dit Mme Baramel, vous êtes l'adversaire déterminé des rimes qui ne plaisent point à l'œil et ne souffririez point qu'on liât *rang et torrent?*

Je veux voir des combats, toujours au premier rang!
Voir comment les spahis s'épanchent en torrent...

— Quelle erreur ! Et comme en ces matières si délicates, il se faut longuement expliquer ! Il est mille et mille détours en l'art des Muses ; et doit-on vous répéter que si l'oreille n'est point seule, l'œil n'est pas davantage solitaire? La beauté n'est qu'un ensemble d'équilibres. Mon œil accepte sa disgrâce, si elle est, dans une certaine mesure, favorable à mon oreille. Ce beau son de *ran* (qu'on l'écrive *rent* ou *rang*), mérite de ma vue un certain sacrifice. On me refuse un plaisir, mais on m'en donne un autre. Supposons que l'on ait institué une unité de plaisir et qu'on l'appelle le *platon*, comme on dit un ampère, un erg, un mètre, un litre, un ohm, un volt... Eh bien, je donne toute licence aux poètes, si, par un de leurs artifices, ils refusent à mon œil deux platons pour en donner trois à mon oreille, puisque aussi bien je gagne un platon en l'aventure. Ce n'est point à dire qu'ils puissent supprimer tous les platons qu'attend ma vue pour en donner mille autres à mon ouïe... Il faut en tout quelque mesure et c'est tout de même que vous n'accepteriez point d'être fouettée en la place publique pour avoir un chapeau neuf.

Voyez, le jour que Musset entreprend de faire rimer un

pluriel et un singulier, comme on parle, s'il ne parvient point, par une double rime, en quelque sorte, puisqu'elle est de deux syllabes, à remédier au malaise de la vue :

Quatre grands lévriers chassèrent du tapis
Ton chat qui, de tout temps sur ton coussin tapi...

— Avouez que s'il avait écrit :

Quatre grands lévriers chassèrent du tapi

on verrait à votre sourire une bien douce joie.

— Je ne le cache point ; car je découvrirais sur ce *tapi* je ne sais quel caprice du poète, je ne sais quelle marque de liberté ; mais nous n'entendons point la liberté de même, madame. Pour vous, la liberté, c'est que le poète puisse écrire :

Fais donner le signal, cours, ordonne et reviens
Me délivrer bientôt d'un fâcheux entretien;

et pour moi, selon Racine, c'est qu'il ne lui soit pas défendu de nous donner ainsi ces vers :

Fais donner le signal, cours, ordonne et revien
Me délivrer bientôt d'un fâcheux entretien.

Et je ne comprends guère que vous qui aimez aux lettres la liberté, jusques à la licence, on ne vous voie point de mon opinion. Qui est plus libre, celui qui use des mots tels qu'ils sont ou celui qui les plie à son gré? Il s'agit — ai-je besoin de le rappeler ! — de cas extrêmement rares, de cas exceptionnels. Faut-il en disserter? Non. Il suffit, selon l'une des excellentes règles de la poésie, de considérer les résultats, et je dis qu'en l'espèce, le plaisir de mon oreille demeurant le même, celui de mon œil est plus grand, quand je lis les deux vers de Racine, tels qu'il les a écrits. Que pourriez-vous répondre là contre?

Il me serait bien agréable d'écrire un traité de la rime, poursuivit M. Decalandre. Ce ne serait point un livre sec, comme vous l'imaginez ; je le voudrais au contraire tout plein de fleurs, de feuillage, d'allégresse et de mélancolie. Je le composerai quelque jour, mais il est vrai que j'en disperse déjà les éléments au cours des travaux que le sort et les libraires et mes amis m'incitent à rédiger, au jour le jour, comme je fais en ce moment.

Ne pensez pas que la rime ne soit qu'un jeu barbare ni

le bijou d'un sou forgé par la folie d'un nègre. Ce n'est que cela, sans doute, pour certains ; ce n'est pas que cela pour La Fontaine et pour les grands poètes. Il faudrait voir comme elle évolue et parfois dans la même page ; comme il convient qu'elle soit riche ici, qu'elle soit pauvre ailleurs. Je la voudrais plus sonore dans la satire que dans l'élégie, qu'elle dansât dans la joie de l'esprit et s'affaiblît, mais non qu'elle disparût, dans les soupirs.

Savez-vous ce qu'est cette chose étonnante qu'on appelle un vers et comme tous ses éléments doivent être choisis et se balancer les uns les autres — les sentiments, les sons, les rythmes, les pensées — pour que l'auteur et son lecteur se trouvent satisfaits? Et encore l'auteur n'est-il presque jamais content. Vingt fois sur le métier, il remet son ouvrage et s'étonne que les rares alexandrins qui ne lui déplaisent point en son œuvre soient quasi les seuls qu'il ait pêchés tout vivants dans son encrier. Songez que la rime n'est point, quoi qu'on en dise, un bout qu'on mette au vers, comme une poignée à votre petite ombrelle, qui se terminait hier en un colibri d'acajou et qui s'achève aujourd'hui par la tête énorme d'un chien. La rime est liée au reste du vers comme ma tête fait partie de mon corps ; et vous seriez sans doute fort étonnée si ma tête prenait soudain la couleur fameuse de l'ébène et si quelque anneau d'or se pendait à mon nez. Il est pourtant des poètes qui chantent l'Ile-de-France et qui plantent au terme de leurs vers des têtes de rois nègres. Mille liens unissent la vraie rime aux syllabes qui la précèdent.

— Le sens, s'écria Mme Baramel.

— Certes, et c'est évident ; mais d'autres liens aussi et qu'on ne soupçonne guère. Puis-je vous conter, sur ce propos et non sans m'excuser, l'une de mes aventures personnelles. Je composais, un jour, des vers, et il m'advint d'écrire ceux-ci :

Je ne suis point de cette école;
Plaisante école, où nul ne veut être écolier!
Je ne sais si ma Muse vole
Ni si Pégase enfin me croit bon cavalier...

Cavalier, écolier, c'est une bonne rime, et pourtant, je la sentais mauvaise. J'écrivis donc :

Ni si Pégase enfin me croit bon écuyer...

qui vaut bien mieux.

— Je ne saisis point.

— Eh bien ! la rime est moins riche, et le vers est meilleur ; et il n'est pas besoin de l'examiner longtemps pour en découvrir la raison. C'est que dans le premier cas, il contenait trois sons en *a* — et quels sons ! *ga* — *ca* — *va* — dont deux ont disparu dans le second. Il convenait donc d'enlever quelques *platons* à la rime pour en loger un plus grand nombre en la musique du vers. C'est de bonne économie. Et vous remarquerez aux livres des poètes, car je cesse évidemment de parler de moi-même, que l'harmonie d'un vers dépend fort souvent de la diversité des sons qui le forment, quoique dans de rares cas, certains sons répétés, et qui sont comme des rimes intérieures, soient fort agréables et parfois émouvants. Un vers qui contient toute la gamme — a, e, i, o, u — s'il n'est point d'un sot (et n'oubliez pas les consonnes) peut être un délice. Songez à Toulet :

Nuit océanienne.....

— Je voudrais bien ne pas vous donner tort, dit Mme Baramel, mais avouez que vos remarques ne portent que sur la partie matérielle des vers, sur les lettres et sur le bruit qu'elles font et sur le spectacle que l'encre donne à nos yeux.

— Attendez-vous donc de moi que je peigne ici les sentiments et les pensées que les poètes enferment en leurs vers? Il y faudrait quelques années et ce serait bâtir une psychologie et métaphysique de la poésie. Ce n'est point que la chose ne me tente ; mais il suffit aujourd'hui que j'examine, comme je fais, la forme des vers. Ce n'est point matière basse puisque aussi bien sa fonction est d'exprimer ce qu'il y a de plus profond dans nos cœurs comme dans nos intelligences.

— Vous considérez un vain jeu de syllabes au lieu de vous élever vers l'idéal.

— Ah ! madame, que voilà qui est élégamment parler ; mais n'est-ce point en mesurant des champs que l'on a découvert les principes immatériels de la géométrie? Et les champs sont-ils en idéal ou formés de bonne terre? Croyez que si une matière est soumise à des lois, c'est en l'examinant que nous les découvrirons et non point en rêvant à la lune. Émouvante matière que les vers, qui nous révèlent peu à peu la plupart des secrets de l'âme humaine

et qui nous versent la plus douce et la plus durable des voluptés. Vous me direz que Racine et Victor Hugo n'ont point du tout songé à notre volupté quand ils escamotaient quelques consonnes, mais qu'ils voulaient seulement se mettre à couvert de certaine critique aigre et pointilleuse et qui brandissait une règle tyrannique et ridicule. Avouez, du moins, que c'était agréable manière de rire des censeurs, et songez aussi que cette règle avait peut-être quelque raison de se montrer tyrannique pour ce que précisément elle n'était pas ridicule. J'ai peine à penser qu'une règle soit ridicule quand je vois que les plus grand poètes de mon pays n'ont point manqué de la suivre à l'accoutumée. Était-ce donc des sots et n'entendaient-ils rien à leur métier? Qu'on nous le dise ; nous écouterons volontiers cette maxime inconnue.

Cet argument d'autorité ne saurait certes vous suffire, madame. Mais ces règles dont on dit tant de mal et que l'on tient volontiers pour les vains caprices de quelques cuistres, on les juge fort heureuses pour peu que l'on prenne le soin de les examiner.

— Et les progrès de l'art? dit Mme Baramel. Les poètes n'ont-ils point le droit de découvrir des routes nouvelles?

— Qui le leur interdit? Qu'ils nous montrent des chemins nouveaux et je danserai d'allégresse. Mais je n'ai guère l'espoir... Leur seule invention depuis quarante ans a été d'abroger des lois et non point d'en établir. Ils ont démoli ; ils n'ont pas construit.

— Eh ! que nous importent vos lois !

— Les lois, madame, que vous n'aimez guère, ce n'est rien autre que l'ensemble des méthodes qui ont montré par le fait qu'elles étaient bonnes. Je suis donc extrêmement modéré quand je vous demande sans irritation quel bénéfice on espère trouver à l'abolition de ce trésor. Prendriez-vous à votre service une cuisinière qui se vantât de ne connaître en aucune façon l'art de faire rôtir un poulet, mais qui vous promît de préparer pour vous des viandes et des légumes selon ses caprices personnels? Vous penseriez qu'elle a perdu l'esprit et craindriez de trouver des plumes flottant au salmis. Il en va de même en la poésie qui ne vit que sur un vieux poulet et sur de vieilles et excellentes manières de l'accommoder pour qu'il nous soit agréable et nourrissant.

— Cieux ! Que nous voilà loin de ce *d* disparu !

— Non point du tout, madame. Mais, à vrai dire, il n'est rien qu'on puisse négliger au domaine des Muses. Les plus petites choses y méritent le regard. En un lieu où tout doit concourir à former une perfection, comment négligerait-on le moindre détail? Dédaignez-vous une note dans la mélodie? Et voyez comme, d'une lettre envolée, nous sommes arrivés à évoquer des lois qu'on ne distingue guère à l'ordinaire, quand on lit une poésie, parce qu'elles sont si naturelles que notre esprit n'est non plus surpris de leur rencontre que notre poitrine ne songe à s'étonner de la présence de l'air. Mais si les vers sont faux, quelle asphyxie !

Tenez, car la nuit tombe, je vous prête ces *Élégies* de La Fontaine et je compte bien que vous me les rapporterez demain. Je ne veux point vous parler d'aucun autre vers de ce poète, car nous en disserterions encore à l'aube, en cette prairie, et nous trouverions en grand danger de nous enrhumer à la rosée. Voyez déjà les chevreaux qui, de leurs petites cornes, poussent la porte de l'étable. Vous lirez ces poésies d'amour au clair de lune, en songeant à la sombre nuit où La Fontaine allait vainement vers sa belle :

La nuit que j'attendais tendit enfin ses voiles
Et me déroba même aux yeux de ses étoiles.

Quel désastre si la nuit eût été claire et comment se glisser sans être vu des promeneurs !... Vous vous rappelez les lamentations de Philippe Desportes :

O Nuit! jalouse Nuit, contre moi conjurée,
Qui renflammes le ciel de nouvelle clarté,
T'ai-je donc aujourd'hui tant de fois désirée
Pour être si contraire à ma félicité?...

Que de fâcheuses gens, mon Dieu! quelle coutume
De demeurer si tard dans la rue à causer!
Otez-vous du serein; craignez-vous point le rhume?
La nuit s'en va passée; allez vous reposer...

Je voudrais être roi pour faire une ordonnance
Que chacun dût la nuit au logis se tenir;
Sans plus les amoureux auraient toute licence;
Si quelque autre faillait, je le ferais punir!...

Je m'en vais pour entrer, que rien ne me retarde,
Je veux de mon manteau mon visage boucher,
Mais las! je m'aperçois que chacun me regarde;
Sans être découvert, je ne puis approcher...

— Le malheureux... dit Mme Baramel.

— Et ne plaindrez-vous pas aussi La Fontaine qui, s'il parvient jusque sous la fenêtre, c'est pour entendre ces mots :

« *Venez demain, dit-on, la clef s'est égarée.* »

L'amour est tout plein de peines et nous voudrions tous lui dire avec La Fontaine :

N'es-tu point satisfait des maux que j'ai soufferts?

— Je ne sais pourquoi, dit Mme Baramel, ce vers me fait penser à François Coppée.

— C'est tout simplement, répondit M. Lalouette, que Coppée en a repris fort innocemment un hémistiche :

D'avance, j'absolvais la trahison prochaine,
Et, vil esclave heureux de reprendre ses fers,
J'ai demandé pardon des maux que j'ai soufferts...

— Ah! la nuance est exquise, fit Mme Baramel.

— Elle doit vous plaire en effet, et un cœur de femme ne peut que s'enivrer à la pensée de pardonner de la sorte. Mais ne croyez pas que la trouvaille soit neuve ; Ève devait l'avoir devinée et si j'avais sous la main mon Théophile, je vous lirais sa trentième lettre qu'il adressait à Caliste. J'en sais du moins ces fragments : « ... Je crois m'être trop vengé que de m'être plaint. Lors ma passion vous prie de me pardonner le mal que vous m'avez fait et vous donne dispense de me haïr... »

Amour a ses tourments, mais il n'importe guère, et, à chaque amertume, sans être même *encor du naufrage essuyé*, l'on remet à la voile. J'ai la fureur d'aimer, disait Paul Verlaine :

J'ai la fureur d'aimer. Qu'y faire? Ah! laisser faire!

Et La Fontaine :

Moi cesser d'être amant! et puis-je être autre chose?...
Que faire? mon destin est tel qu'il faut que j'aime.

Il embarque aussitôt pour l'île des Chimères,

c'est Verlaine qui reprend,

Et n'en rapporte rien que des larmes amères
Qu'il savoure, et d'affreux désespoir d'un instant,
Puis rembarque.

Me voïci rembarqué sur la mer amoureuse,

c'est La Fontaine qui continue.

— Et je voudrais bien, dit M. Lalouette, que Toulet fît sa musique au concert que vous nous donnez :

Temps est de fuir l'Amour, Géronte,
Et son arc irrité.
L'amour au déclin de l'été
Ni la mer, ne s'affronte.

L'amour, ce n'est au fond qu'un océan de vanité.

— N'en dites point du mal, dit Mme Baramel ; il suffirait sans doute que quelque belle vous accordât à l'impourvu un long regard pour qu'on vous vît aussitôt, et comme eux tous, monter au navire.

— Il est vrai, dit M. Lalouette, et non sans mélancolie ; mais si j'aime tant La Fontaine et si je pense qu'il est le plus parfait et le plus grand de nos poètes, c'est que, précisément, s'il désirait et goûtait les plaisirs que le destin peut en cet univers accorder à la race des hommes, il ne cessait pourtant d'en connaître le néant. Amoureux comme un diable, il tenait l'amour pour une fumée ; il nous donne ainsi le plus bel exemple de cette double nature qui est en nous-mêmes et qui est nous-mêmes, de ces deux puissances dont l'équilibre est le bien des âmes parfaites : le cœur qui veut tout posséder ; l'intelligence qui n'ignore point le vide universel.

Il eut deux passions, je crois ; il en eut d'autres, je pense ; mais il en eut d'abord deux et qui ne sont, à vrai dire, qu'une seule : l'appétit de régner. Il aima l'amour ; il aima la gloire :

Un vain bruit et l'amour ont partagé mes ans.

Entendez pourtant comme il parle de sa tendresse ! vec une délicatesse qui enivre, certes, un amour de l'amour

qui est un délice, mais quasi, dans le même instant, avec quelle lucidité désenchantée ; puis il rembarque ! Quant à la gloire littéraire, Dieu sait s'il la chérit ; et il la tient, en même temps, pour un *vain bruit* :

Que me sert le vain bruit d'un peu de renommée?

dit-il encore, et il l'incline aux pieds fragiles de l'amour, mais continue de composer des vers.

Vous lui reprochiez, madame, son poème sur Fouquet. Mais il parle de lui-même comme il parlait d'Oronte, quand il nous peignait, tout à l'heure, les goûts de l'homme à l'écureuil,

Et tout ce vain amour des grandeurs et du bruit.

Ici, comme là-bas, il dit la vérité. Mais il ne se contente pas de la dire, il la chante ; et c'est la musique la plus fine qui soit jamais montée des lèvres humaines.

Tristan Derème.

La Vie turbulente de Camille Desmoulins[1]

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Au Luxembourg.

En dépit des transformations qui ont ravagé Paris, le jardin du Luxembourg, tout rétréci et remanié qu'il est, a conservé, en partie, sa beauté d'autrefois et, aux heures de solitude, il est facile encore de se le figurer tel qu'il était, il y a un siècle et demi, quand Mme Duplessis, qui habitait une rue voisine, y venait avec ses deux petites filles, Lucile et Adèle.

Les enfants suivaient, de bassin en bassin, l'eau claire des rigoles, jouaient sur la terrasse circulaire plantée d'ifs et de buis, allaient, avec leur mère, se promener très loin, sous les grands arbres, vers l'enclos des Carmes ou jusqu'au mur occidental que des ouvriers achevaient de construire.

Quelque coin isolé qu'elle choisît dans le jardin mélancolique, Mme Duplessis rencontrait, comme s'il épiait sa venue, un jeune homme « râpé, jaune et l'air besogneux », qui la suivait dans les allées « avec des gestes bizarres et des lam-

(1) Copygright 1927 by Librairie Plon.

beaux de monologue qui faisaient retourner les passants intrigués ». Elle l'avait remarqué, pour la première fois, au printemps de 1783. Elle le retrouva quand, à l'automne, elle revint de la campagne, tout de même que s'il avait été instruit de ce retour ou était resté des mois à attendre.

Les arbres du jardin se dépouillèrent de leurs feuilles. Mme Duplessis cessa d'aller s'asseoir auprès du bassin octogone dont le triton était couvert de glace. Mais l'inconnu avait appris où elle demeurait. Il passait maintenant devant la maison qu'elle habitait, rue de Tournon. Il s'aventurait même à franchir le porche, « espérant la rencontrer, peut-être, dans l'escalier. » Et, quand elle traversait la longue cour intérieure, « il restait immobile à la contempler » de ses regards avides

Mme Duplessis sentait le jeune homme s'éprendre d'elle et s'amusait à ce jeu. Elle était « l'une des plus belles femmes de son temps » et, encore qu'elle eût « fait souvent preuve de vertu pour résister aux attaques auxquelles sa beauté l'exposait », elle acceptait de bonne grâce l'hommage des petits vers qu'elle inspirait et la dédicace des galantes estampes que l'on gravait pour elle.

Il y avait quinze ans qu'elle avait épousé, en l'église Saint-Eustache, Claude-Étienne Laridon. Mais Laridon, ce nom ridicule qui lui eût été malséant, elle ne l'avait jamais porté. Son mari, auquel il s'adaptait beaucoup mieux, s'en était débarrassé en y ajoutant celui de Duplessis. Il signait, quand il fallait, Laridon-Duplessis, mais, à l'user, Laridon avait fini par disparaître, de sorte que, le 31 janvier 1769, jour de son mariage, c'est Mme Duplessis qu'Anne-Françoise-Marie Boideveix était devenue. Elle n'avait pas vingt ans et Laridon, dit Duplessis, était déjà un « homme âgé et d'aspect très vénérable ». L'amour avait fait le miracle de le rajeunir. Pendant qu'il était fiancé, il écrivait lettre sur lettre à sa « très chère et très adorable Annette ». Au jeu d'auchets, il se laissait « voler, subtiliser, écorcher, tricher » par la « très gentille et très charmante personne ». Puis il demandait pardon, « un genou en terre, » d'avoir été dupé ; « pour l'attendrir lui jouait, en cet état, une sonate del Signor Giordino, » et lui donnait « mille et mille baisers », parce qu'elle « les aimait beaucoup ».

Elle les aimait tant que Duplessis était, après la naissance de ses deux filles, tombé dans un « état d'insouciance allant

jusqu'à l'imbécilité ». Il n'avait pas cessé de se rendre à son bureau, il y accomplissait sa machinale besogne, mais, rentré chez lui, il ne s'occupait ni de ses enfants, ni de sa femme qu'il avait aimée « de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces ». Après le souper, il se retirait dans sa chambre et se mettait en colère si on voulait l'en empêcher. Des amis nombreux continuaient de venir rue de Tournon, mais le maître de maison ne paraissait guère et personne ne s'en plaignait.

Mme Duplessis regrettait qu'il fût vieux et morose et, quand on la courtisait, fermant les yeux, elle se donnait le plaisir de rêver qu'elle avait un mari plus jeune et plus gai. Elle ne rebutait pas ceux qui la trouvaient belle et le lui disaient, mais leur consentait seulement des espoirs qu'elle semble bien n'avoir jamais réalisés. « C'est une femme tendre et sage, disait d'elle, une dizaine d'années plus tard, le prêtre assermenté qui maria sa fille. Elle a du caractère et de la bonté et a su joindre aux charmes qui attirent le regard et appellent le désir la décence et la réserve qui commandent le respect et qui inspirent l'estime. »

Plus qu'une autre, elle devait éviter de se compromettre. Que n'avait-il été dit sur son compte? On était allé jusqu'à l'accuser d'une liaison avec un contrôleur général des Finances qui aurait « fait la fortune de M. Duplessis, en considération des attraits et des complaisances de sa femme ». Et, de vrai, il n'était guère dans les usages de l'époque qu'un « roturier, fils d'un paysan, maréchal-ferrant de village », devînt premier commis du contrôle général. On s'était étonné. L'élévation rapide d'un employé ordinaire et sans antécédents avait suscité des jalousies. Avec le temps, les propos malveillants avaient cessé, si bien qu'après de longues années de tenue irréprochable, il n'eût pas été habile de raviver les médisances oubliées en ruinant, par l'imprudence d'un soir, les soins de nombreux jours.

Toutefois, et en dépit d'inquiétudes justifiées, Mme Duplessis ne pouvait empêcher de se sentir attirée vers un jeune homme qui, depuis des mois, « lui donnait des preuves que l'amour platonique n'est pas une chimère, » et elle n'osait l'éloigner. Il lui écrivait : « Je suis l'homme du monde que vous ayez le moins lieu de soupçonner d'être insensible au plaisir de jouir de votre vue. » Elle ne se sentait pas le courage de le priver d'une joie qui la flattait.

Elle s'était renseignée. Il était sans fortune, ainsi qu'il paraissait, mais d'assez bonne famille, fils d'un lieutenant civil au bailliage de Guise, en Vermandois. Il s'appelait Camille Desmoulins, se destinait au barreau, terminait ses études au collège Louis-le-Grand.

L'hiver passa et les premiers beaux jours ramenèrent Mme Duplessis dans le jardin renaissant. Elle y retrouva son indiscret adorateur. Il s'enhardit à lui offrir des vers. Ils étaient mauvais, mais « brûlants d'amoureuse flamme ». Elle les accepta, fière de les avoir inspirés à « un auteur dont le brevet de poète datait de leur rencontre », mais elle ne demanda pas au jeune homme de lui venir rendre visite, comme il eût désiré.

Sous son « extérieur désagréable » et sa gaucherie de provincial pauvre, Camille Desmoulins cachait l'ardent désir de parvenir. Quelques succès de collège, les louanges de ses maîtres, sa confiance en soi, le poussaient à vouloir faire son chemin dans la vie et ce n'était pas un mauvais calcul de pénétrer, dans un monde où il ne connaissait personne, sous le galant parrainage d'une femme « spirituelle, très admirée et recherchée ». Il était plus timide que réservé et poursuivit résolument son dessein. Il avait, comme un bon jeune homme, écrit son poème. Il chercha, par ce truchement, à se faire admettre chez Mme Duplessis. Elle écouta la radieuse histoire de Chloé, à qui, nouveau Daphnis, il la comparait sans mesure. Elle fut émue, paraissait conquise et déclara qu'un accompagnement était nécessaire à l'œuvre pour qu'elle pût être représentée. Mais, au lieu d'inviter Camille à venir lire ses vers, rue de Tournon, comme il le souhaitait, c'est chez un musicien, M. Neveu, qu'elle l'envoya. Il fut bien déçu de cette « perfidie ». Il écrivit une lettre désolée : « Puisque vous voulez que je renonce pour jamais à des espérances plus douces, je me bornerai à vous admirer, de loin, dans les allées du Luxembourg. » Mais il ne pouvait se résigner et, implorant encore, il versifiait :

Heureux qui peut de plus près admirer,
Qui sans lorgnette vous contemple!
A ce bonheur pourquoi ne pourrais-je aspirer?
Ferme-t-on la porte d'un temple?

Il se montra si tenace, qu'enfin cette porte s'ouvrit. Par l'entremise de l'abbé de Landreville, qui avait collaboré

au poème, il fut reçu dans l'appartement dont il ne connaissait que les hautes fenêtres donnant sur la rue de Condé. Il y rencontra des musiciens, des littérateurs, des gens de robe et de finances. Chacun discutait, critiquait sans contrainte. Comme le salon clair où recevait Mme Duplessis semblait, à Camille, loin de Guise et de la maison paternelle, si triste, avec son humide jardin et ses salles basses, et combien ces libres réunions lui rappelaient peu l'austère milieu provincial où il ne fallait « risquer » aucune plaisanterie, entre un père rigide, une mère dévote, des frères et des sœurs qui ne comprenaient pas ! Puis sa joie était grande de voir enfin, comme il dit, « couler une source de plaisirs ». Il n'avait plus besoin d'écrire à celle qu'il aimait, puisqu'il avait la joie des entretiens fréquents, des regards et des sourires. Aussi plus rien n'est resté de cette liaison, dont les prémices nous sont connus, mais au sujet de laquelle nous ignorerons toujours si Camille obtint ce qu'il désirait ou s'il continua d'être traité « comme un grand enfant que l'on gronde avec bienveillance de son audace ».

CHAPITRE II

Le collège Louis-le-Grand.

Ce grand enfant avait vingt-quatre ans, mais ses études n'étaient pas encore terminées. Né à Guise, le 2 mars 1760, baptisé, quelques jours après, dans l'église Saint-Pierre-et-Saint-Paul, on l'avait, à sept ans, envoyé avec son cousin Godart, de Wiège, dans une pension religieuse de Cateau-Cambrésis où il apprit les rudiments. Puis, pour ce fils aîné, qu'il voyait bien doué, M. Desmoulins avait obtenu une bourse à l'Université de Paris et Camille était, en octobre 1771, entré au collège Louis-le-Grand. Il y était encore en 1780, car, « pour former une pépinière de maîtres dont l'État a besoin », les boursiers, réunis tous dans ce collège, étaient logés, nourris, instruits, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu leur licence en droit, leur diplôme de bachelier en théologie ou leur doctorat en médecine.

Louis-le-Grand était situé dans le quartier Saint-Benoît, au nº 123 de la rue Saint-Jacques. Il était entouré d'autres collèges, le collège du Plessis, le collège de Laon, Sainte-

Barbe, le collège de la Marche, le collège royal de Navarre, mais, devenu, par lettres patentes du 21 novembre 1763, le chef-lieu de l'Université, il était le premier de tous, sinon le plus ancien. Il avait été fondé en 1564, sous le nom de collège de Clermont, par les jésuites qui, après l'avoir agrandi en 1682, l'avaient placé sous la protection de Louis XIV et appelé collège Louis-le-Grand.

Après la faillite du Père de la Valette aux Antilles, les jésuites ayant été expulsés de France, le collège avait été attribué à l'Université de Paris. Le Père Frélant, recteur, avait dû céder sa place à un prêtre séculier, professeur de rhétorique au collège d'Harcourt, l'abbé Gardin, qui fut, en 1763, nommé principal, aux appointements de 2 400 livres par an. L'abbé Gardin fut remplacé, le 10 août 1770, par l'abbé Poignard, qui dirigeait encore le collège lorsque Camille Desmoulins y fut admis.

Comme Maximilien de Robespierre, arrivé deux ans plus tôt, Camille était boursier. Or, les bourses ne se gagnaient pas au concours mais s'accordaient par protection et elles étaient peu nombreuses, les archives du collège en peuvent témoigner. Comment se peut-il faire alors que Desmoulins et Robespierre, tous les deux de modeste origine, sans relations utiles, semble-t-il, et sans appui apparent, aient été choisis parmi tant d'autres? On touche ici au mystère des jours qui précédèrent la Révolution. La tourmente ne s'est pas déchaînée tout d'un coup sans une sourde mais active préparation. Le père de Robespierre disparaissait d'Arras, abandonnait son métier d'avocat pendant des mois entiers, puis revenait pour repartir encore. « A quel mobile, à quelle consigne obéissait-il? N'était-il pas de ces voyageurs, dont parle Louis Blanc, qu'on voyait séjourner dans les villes à la veille de la Révolution et dont la présence, le but, la fortune étaient autant de problèmes? » Et, pour le père de Desmoulins, qui ne quittait pas Guise où il était lieutenant général du bailliage, cette fonction modeste, mal rétribuée et devenue un peu vaine, lui laissait des loisirs qu'il ne semble pas avoir seulement employés à rédiger un dictionnaire du Droit. Son fils le félicita, plus tard, d'avoir « passé sa vie à écrire contre les oppresseurs subalternes, une vie toujours militante contre les oppressions de toute espèce ». Quel rôle mal connu, mais prépondérant dans sa province, joua cet obscur officier du roi pour recueillir, aux assemblées pri-

maires de 1789, 297 suffrages sur 298 électeurs et comment Camille Desmoulins eut-il une bourse au collège Louis-le-Grand, non, comme on a dit, par le crédit de son cousin Deviefville, ni parce que le chapitre de la cathédrale de Laon s'était engagé à payer sa pension, mais « pour services rendus par son père »?

On se perd en conjectures et se demande quels services, justifiant une faveur si rare, pouvait avoir rendus un officier de justice secondaire, occupant, dans une bourgade éloignée, un poste comparable à celui dont est pourvu, de nos jours, le juge de paix ou, seulement, son suppléant dans un chef-lieu de canton.

Aussi bien « les idées nouvelles », dont M. Desmoulins s'était fait l'adepte et, peut-on croire, le propagateur, avaient gagné la Sorbonne et tout le corps enseignant. Les « philosophes », nombreux dans l'Université, n'auraient pas voulu, au collège Louis-le-Grand, de prêtres professeurs. Ceux qui, néanmoins, avaient été nommés et appartenaient au clergé séculier, venaient d'autres collèges, où ils s'étaient fait connaître par l'indépendance de leur enseignement. Ils ne rompirent pas avec les méthodes d'instruction dont les jésuites avaient usé avec tant de succès qu'elles s'étaient partout imposées, mais ils ne les employaient pas aux mêmes fins. On continuait de parler latin dans les classes. Les élèves y formaient des camps qui se disputaient les honneurs du triomphe. Il était établi, pour eux, des tableaux de littérature, dessiné des cartes de philosophie. Ils apprenaient par cœur la chronologie de l'Histoire romaine et le Jardin des racines grecques. Mais tandis que, pour les Pères, l'étude des langues mortes, poussée loin sans être exclusive, était seulement un moyen d'acquérir la clarté de la forme et la précision du jugement, pour ceux qui les remplacèrent et se réclamaient des humanistes, elle devint un but unique et primordial.

Non que le collège fût voué au paganisme. Son bureau d'administration était présidé par l'archevêque de Paris, la plupart des chaires étaient occupées par des prêtres. Toutefois, en réaction contre les jésuites, on s'y faisait scrupule de diriger les consciences. D'essentielle, l'instruction religieuse était devenue accessoire, puisqu'il ne restait que deux maîtres en théologie, enseignant spécialement les jeunes gens qui se destinaient au sacerdoce. Pour les autres, à peine

si l'on tirait de l'Évangile quelques éléments de morale. Les exemples donnés aux élèves étaient fournis par les textes grecs ou latins qu'ils expliquaient en classe. Ils apprenaient à admirer Brutus, les Gracques, Marius, plus que les martyrs et les saints. Le culte de l'antiquité leur devenait une religion véritable. « Élevés aux écoles de Rome et d'Athènes et dans la fierté de la République, » ces enfants, qui étaient destinés à vivre sous le régime monarchique auquel ils devaient tout, en venaient à maudire la royauté et, malgré les pratiques pieuses auxquelles ils étaient astreints, à croire que l'Église n'était qu'une « officine de mensonges se liguant avec la tyrannie pour abrutir les peuples ».

Ce système d'éducation fut-il aussi funeste que l'affirme un témoin, l'abbé Poyart, qui fut préfet des études à Louis-le-Grand? Sans prétendre avec lui que « les éducateurs qui succédèrent aux jésuites ont fourni tous les monstres de l'époque révolutionnaire », il est facile de constater que, « parmi les énergumènes qui sonnèrent le tocsin contre le roi et ses ministres », nombreux furent ceux qui étaient passés sur les bancs du collège. Les leçons qu'ils y reçurent semblent avoir réglé leur destinée. La fortune leur fut de bonne heure complaisante. A la faveur des événements, ils acquirent la célébrité et s'élevèrent plus haut qu'ils n'eussent osé prétendre. Mais ils eurent, pour la plupart, une fin tragique ou lamentable.

L'abbé Bérardier, qui devint principal après que l'abbé Poignard eut donné sa démission, était, à cause de son indulgence, « chéri de ses élèves. » Camille Desmoulins, qui « l'aimait particulièrement, » composa, en son honneur, une apologétique épître :

Je ferai des heureux et qui, dans ce séjour,
Élevé près de toi n'en ferait à son tour,
Bérardier? . . . . . .
. . . . .*Près de toi, doucement abusée,*
L'enfance ici se croit sous le toit paternel,
O Bérardier! . . . . . .

Disert et lettré, ce Bérardier était, au demeurant, ce qu'on est convenu d'appeler un excellent homme. Député de son ordre aux États généraux, il eut assez de modération pour ne pas aller plus avant que de voter la constitution civile du clergé. Ce reniement ne l'empêcha pas, du reste, d'être,

en 1792, envoyé dans la prison de l'Abbaye où il faillit être massacré. Quatre maîtres de quartier au collège Louis-le-Grand donnèrent des gages plus solides de leur *patriotisme*. Aussi, de simples clercs devinrent-ils évêques, évêques constitutionnels. L'abbé Porion fut élu dans le Pas-de-Calais, l'abbé Desbois, dans la Somme, l'abbé Demouchel, dans le Gard, l'abbé Audrein, dans le Finistère. Et ce dernier, Audrein, plus favorisé que ses congénères, devint député à la Convention nationale où, avec ses élèves, Desmoulins, Robespierre et Fréron, il vota la mort du roi sans appel ni sursis. Il fut lui-même, en 1800, assassiné par représailles, dans la diligence qui le ramenait de Paris à son diocèse.

Des quatre prélats révolutionnaires, il eut seul une fin violente. Les trois autres moururent paisiblement après avoir mené une existence dont on ne saurait dire ce qui l'emporta de l'odieux ou du ridicule. Porion rehaussa, de sa présence épiscopale, les divertissements que le conventionnel Lebon offrait à ses fidèles, sur la place d'Arras, pour voir fonctionner la guillotine. Desbois fut emprisonné, pendant la Terreur, avec des filles publiques qui le bafouèrent. Dumouchel, « convaincu d'ignorance, de mauvaise foi et d'hérésie », déposa la crosse et la mitre pour se marier.

Ainsi fut-il des principaux professeurs que Camille Desmoulins avait eus au collège Louis-le-Grand. Ses condisciples, précipités de « l'arène de carnage » où ils étaient entrés avec lui, « furent inondés de fleuves de sang ou d'un déluge de calamités ».

Un seul avait courageusement résisté à l'entraînement des esprits, François Suleau. Il paya de la vie son dévouement au trône et fut égorgé par le peuple, le 10 août 1792, parce qu'il voulait défendre son roi. Un an après, le 8 frimaire an III (18 novembre 1793), le constituant Duport du Tertre, « tué par une Révolution » qu'il avait servie à ses débuts, était traîné à l'échafaud, précédant seulement de quelques semaines un révolutionnaire plus marqué, le conventionnel Lebrun-Tondu qui fut exécuté le 7 nivôse (27 décembre). Enfin, le soir du 10 thermidor (28 juillet 1794), un cri, « semblable à celui du tigre mourant », retentissait sur la place de la Concorde comme un signal de délivrance : Robespierre, qui avait voulu faire de la guillotine un moyen de gouvernement, venait d'être, à son tour, livré au bourreau.

Louvet, alors, que Robespierre avait fait décréter d'accu-

sation avec tant d'autres, put reparaître à la Convention, mais il mourut peu après sous les insultes de la jeunesse dorée de Fréron. Et Fréron, que sa lâcheté sauva du tribunal révolutionnaire, avait eu, comme ses autres condisciples, avant d'être suspect au plus puissant d'entre eux, le succès et le pouvoir. La chute de Robespierre, à laquelle il participa par crainte et par vengeance, lui valut un regain de popularité. Puis vinrent la déchéance, la misère, la mort dans l'abandon. Quant à Sijas et Pillot, « bas valets » de leurs camarades terroristes, après avoir obtenu d'eux, l'un à Paris, l'autre à Lyon, « l'emploi de surveiller les massacres de la guillotine », ils cachèrent leur honte dans je ne sais quel bureau de basse police.

Camille Desmoulins, en dépit des services que son père avait pu rendre, était arrivé au collège sans grandes recommandations et son apparence ne disposait pas en sa faveur. La plupart de ses camarades avaient des correspondants bien placés. Les frères Suleau, fils d'un riche drapier de Granville, sortaient, le dimanche, chez un agrégé de l'Université, l'abbé Dubois. Un conseiller au Parlement venait en carrosse chercher Pignard, de Langres. Robespierre était demandé par un prêtre du séminaire de la Sainte-Famille, l'abbé de La Roche. Camille devait se contenter d'aller chez un petit parent, Leroux, qui tenait boutique de marchand tailleur, rue des Canettes. L'orgueilleux garçon ne fit jamais allusion dans ses lettres à ce modeste correspondant, se contentant, sans doute, d'user de ses services pour n'avoir pas à rougir d'une mise trop pauvre. Quand il entra au collège, s'il n'avait pas, comme Maximilien de Robespierre, « des chaussures et des vêtements percés, » il était habillé sans aucune élégance. Avec cela, il était assez mal pris, de mine farouche. Il avait l'aspect malingre, le teint noir, les cheveux souvent en désordre. Et, comme il était tapageur et indocile, il n'aurait pu que déplaire à ses maîtres s'il ne les avait aussitôt séduits par les qualités de son intelligence.

Avec une surprenante faculté d'adaptation, il avait le goût de l'étude, une curiosité sans cesse en éveil. S'il ne fut un bon élève à la façon de Robespierre, dont il apprit tout jeune à admirer l'application un peu contrainte, il devint rapidement un sujet pouvant servir d'enseigne et de réclame. Il possédait les dons qui rapportent tous les succès qu'on peut avoir au collège : une mémoire heureuse, l'esprit clair,

le travail facile. Il était surtout pourvu d'aptitudes imitatives, se conformait aux exemples, s'identifiait aux modèles. Son cerveau malléable était comme un casier où tout ce qu'il entendait, voyait et lisait trouvait sa place, où s'enregistraient, avec les idées courantes, les moyens et les formules dont il convenait d'user pour les exprimer.

Les professeurs se réjouissaient du succès de leurs leçons et se montraient indulgents envers un élève qui leur faisait honneur. Ils lui pardonnaient ses boutades, son indiscipline, sa turbulence, et même, dans les dernières années qu'il passa au collège, feignit-on d'ignorer que, « parfois, sur le déclin du jour, trompant la vigilance du portier, il s'échappait pour voler au Palais-Royal, dans ce jardin préférable à celui de l'Éden, et, à la clarté des lampes de Quinquet, y passer une revue plus belle mille fois que celle de Xerxès. » Mais c'est que, rentré en classe, mieux que ses camarades les plus soumis, il traduisait Hérodote.

Il avait de bonnes compositions dans toutes les parties. Délaissant les choses pour aller aux mots, il s'était assimilé si bien la manière d'écrire en faveur dans l'Université que, sans la rivalité du pur poète André Chénier, élève du collège d'Harcourt, qui le lui disputa, il aurait obtenu le premier prix d'amplification française au concours général de 1777. Il eut seulement un accessit. C'était déjà un beau titre de gloire pour le collège. Les louanges des maîtres ne manquèrent point à Camille. Ils développèrent en lui, en même temps qu'une présomption qui le faisait s'estimer au-dessus des autres, un fébrile désir de faire parler de soi et de se mettre en avant.

Les vacances ne lui procuraient pas de joie. Il aimait trop le bruit pour que la paisible bourgade où il était né ne lui parût pas d'une insupportable tristesse, avec ses voies étroites et se rejoignant en des carrefours déserts. La maison paternelle étalait sa façade sur la principale rue de Guise, mais cette rue était aussi vide et silencieuse que les autres et la maison, grise d'avoir toujours sur elle l'ombre du château voisin, paraissait close comme un cloître, dans la ville morte, et lugubre comme un tombeau.

L'existence y était invariable et morne entre les poutres grossièrement sculptées des pièces obscures et les carreaux glacés du sol. Personne ne parlait haut ni ne riait. Le père compilait ses livres de droit ou se plaignait de sa gravelle.

La mère travaillait tout le long du jour, nettoyant, lavant ou cuisinant, et, le soir, elle ravaudait le linge en récitant ses prières. Pleine d'amour, comme toutes les mères, elle se réjouissait quand elle avait son fils aîné auprès d'elle. Mais il semble bien que Camille soit resté insensible à cette affection. A lire les lettres qu'il écrivait à Guise, on pourrait croire qu'il n'a pas de mère. Jamais un mot pour elle ne sort de sa plume. Il ne s'informe pas de sa santé, ne lui fait transmettre aucun témoignage de tendresse. Il n'y a pas de place pour l'amour filial dans le cœur de cet orgueilleux. Il s'aime trop lui-même pour aimer autrui. Quand il écrit à son père, c'est pour lui parler de soi, des projets qu'il forme, des besoins qu'il a. Il se plaint sans cesse, tend toujours la main et tient surtout à se faire valoir. Il ne prend aucun souci de ce que font et deviennent ses frères et ses sœurs. Ils sont quatre à la maison : Domitille, Norbert, Marie et Clotilde. Pour eux, aucun sacrifice n'a été fait. Ils vont à l'école du bourg et on les y laisse à peine le temps d'apprendre à lire et à écrire. Ils ne savent pas le latin, n'ont jamais quitté Guise. Camille les trouve fades et ennuyeux. Il méprise leur âme simple, éprouve du dédain pour ces compagnons inférieurs. Leur père, en dépit d'une préférence marquée pour son fils aîné, est obligé de lui rappeler sévèrement parfois qu'il a d'autres frères : « Oui, lui répond-il, mais il y a cette différence que la nature m'a donné des ailes et que mes frères ne peuvent sentir comme moi la chaîne des besoins qui me retient à la terre ! »

Jamais pensée vilaine ne fut exprimée avec tant de cynique emphase. Elle peint le caractère de l'enfant et permet de discerner ce que sera l'homme qui avait de pareils sentiments dans les toutes premières années de sa jeunesse.

Déjà Camille aurait piétiné parents et amis pour monter sur l'estrade et y crier bien fort. Plus tapageur que passionné, il s'acharne à paraître extraordinaire, à se montrer exceptionnel. Les approbations de ceux qui l'entourent lui sont indifférentes ; ce qu'il cherche, c'est leur étonnement. Il aime à blesser, ne redoute pas de donner à rire. Le désir de se faire remarquer le tourmente si fort qu' « il sacrifie au plaisir de paraître piquant jusqu'à la crainte de paraître fou ». Il affirme glorieusement les idées qu'il croit neuves, n'admet pas la contradiction. Il se croit si peu comparable aux autres, qu'il ne se conforme pas aux coutumes, ne se plie pas aux

bienséances. « Il fait preuve de légèreté dans les relations de société, lance les plaisanteries risquées. » Il recherche l'éclat, n'a pas peur du scandale. « Un soir, pendant qu'il était en vacances, on donnait un dîner en son honneur, chez un parent de sa famille... Quelqu'un savait avec quelle facilité le jeune étudiant s'en allait quand on lui offrait la discussion... La bataille lui fut donc présentée. L'ardent jeune homme donna dans le piège, répliqua d'abord avec politesse, avec assez de calme. Lorsqu'il vit son adversaire secouer ironiquement la tête en l'entendant développer ce que Camille nommait de nouveaux principes, il se sentit saisi de pitié, essaya de railler, puis bientôt prit feu, puis s'irrita... Les yeux en feu, l'injure à la bouche, tremblant de tous ses membres, il se leva... d'un bond il s'élança sur la table qu'il inonda de débris... et, de là, au milieu des éclats de rire des uns, des reproches des autres, de l'émotion de ses parents, il parla longuement, étalant ses convictions, maltraitant la tyrannie, répétant des lieux communs relégués jusque-là dans le domaine de la théorie... Ruisselant de sueur, la figure enflammée, il descendit enfin au milieu du silence de stupéfaction chez ceux-ci, de colère chez ceux-là, chez tous le regret d'avoir amené une pareille scène. »

Pour lui, il éprouvait un mépris mélangé de pitié pour ces « Guisards » incultes qui ne l'approuvaient pas. A côtoyer ces gens tous les jours, à ne pas sortir de la triste petite ville que sa famille habitait, c'était à se déprendre de la vie. Il voyait sans peine ses vacances finir et était tout heureux de rentrer au collège Louis-le-Grand où il trouvait, dans ses camarades, des auditeurs à sa taille. Il était repris par l'attrait de ses succès et aussi par l'amour de son travail.

Ses études s'achevaient à souhait. En septembre 84, il était reçu bachelier en droit. En mars 85, il obtenait sa licence et, quelque temps après, non à Guise, comme son père l'eût désiré, mais à Paris dans la Grand'Chambre du Parlement, il prêtait serment d'avocat.

Ses maîtres lui avaient dit d'un accent prophétique : « Tu seras Marcellus ! » Il ne doutait pas du triomphe qui lui était promis et, se sentant capable d'étonner le monde et de le dominer, il voyait l'avenir s'ouvrir devant lui, peuplé de certitudes plus encore que d'espérances.

CHAPITRE III

Un début dans la vie.

Il aurait désiré de pouvoir profiter de sa liberté nouvelle pour aller plus souvent dans la seule maison où il eût encore été accueilli. Mais les Duplessis venaient de partir à Bourg-la-Reine, où ils passaient l'été dans leur propriété de campagne, le clos Payen. Camille fut souvent invité à s'y rendre les dimanches et jours de fête. Il partait de bonne heure par la barrière d'Enfer, traversait Montrouge, Arcueil et, après Bagneux, au bas de la côte qui descend sur la place du village, il arrivait devant le portail, reconnaissable à ses piliers surmontés de petites boules en pierre. Passé l'entrée, c'était, et c'est encore, donnant sur la cour exiguë, la maison simple et régulière, élevée d'un seul étage, surmontée d'un fronton en triangle. Au rez-de-chaussée, un porche voûté faisait communiquer la cour avec l'enclos. On s'asseyait sous les grands arbres, on allait au fruitier, au potager, dans la vigne. Après le dîner, Mme Duplessis et ses deux filles servaient « le café à la chausse » et le ratafia fabriqué par elles.

Lucile et Adèle, « candides comme deux colombes », remplissent le jardin de leurs éclats de rire et sont la joie de la maison. Lucile, plus âgée qu'Adèle, plus vive et remuante, est une jeune fille déjà. Menue encore et gracieuse, de longs cheveux blonds encadrent son visage. Elle est sans cesse en éveil. On la voit partout en même temps. Elle chante *le Chien maigre* en s'accompagnant au piano, s'en va, revient, apporte des framboises, joue au volant avec sa sœur Adèle.

Pendant la belle saison, ces claires journées à Bourg-la-Reine, puis, en hiver, les soirées dans le salon de Mme Duplessis dédommagent Camille de ses désillusions. Il n'a pas fait la conquête de Paris, comme il se l'était promis. Depuis qu'il est avocat, il n'a trouvé aucune cause à défendre : *Non invenio causam*, pourrait dire, comme Pilate, cet amateur de citations latines. Il n'ignorait pas qu' « on ne devait se hâter ni hasarder de plaider, avant d'avoir été longuement auditeur aux plaidoiries », mais il pensait qu'il n'en pouvait être pour lui comme pour les autres. Il circulait librement au

Palais en robe longue et en bonnet carré, écoutait la voix flexible et sonore d'Hardouin, les emphatiques périodes de Target, mais il ne lui était pas permis de se faire entendre ou même de s'asseoir, dans la Grand'Salle, aux bancs des consultations ou de l'L couronné. Il lui fallait encore se tenir sur les derniers rangs, auprès des piliers.

Ce rôle d'assistant dédaigné l'humiliait. Il était impatient de brûler les étapes. Eh ! quoi ! son acharnement au travail, l'effort de toute sa jeunesse, ses succès de collège, aboutissaient à ce néant ! Il sait ce qu'il vaut, se croit supérieur et il faut qu'il attende ! Tous les maîtres du barreau qu'il côtoie, d'Holouve, Babille, Lesparat, Delamalle, il les maudit en secret. A les voir tous les jours, à les entendre surtout, à savoir que Tronchet va être nommé bâtonnier, que Bonnières a gagné un retentissant procès, que l'illustre Gerbier n'a plus à calculer ses dépenses, il s'insurge contre la lenteur et les incertitudes de la carrière qu'on lui a fait choisir. « De quelque talent que les ait doués la nature, écrivait dans le même temps Robespierre, quelque goût qu'ils aient pour le travail, les débutants doivent se tenir pour certains de végéter toujours. » N'étant ni « bâtard, comme Me Ericius », ni « fils de cordonnier comme J.-B. Rousseau », Camille a pu se faire inscrire au barreau, mais à quoi cela lui sert-il, puisqu'il n'a « pas d'antichambre et est obligé, comme Me Démosthène, de vivre dans un souterrain »? Il avait suivi jusque-là, au collège, une voie facile ; maintenant ce chemin a disparu, il n'a devant lui que des sentiers rendus inextricables. Forts de leurs privilèges injustes, les vieux, les médiocres lui ferment l'entrée du prétoire. « Au diable et le tableau et l'ordre des avocats, cet ordre d'accapareurs de toutes les causes, prétendant exploiter exclusivement toutes les querelles du royaume ! » S'il suffisait que « tout homme ayant conscience de sa force » pût plaider, il ne serait pas réduit pour vivre, en de pauvres hôtels meublés, à « faire des requêtes pour procureur à sept sous du rôle ». L'envie brouille de bile son teint, les mécomptes lui donnent l'aspect sournois de ceux qu'a défaits l'indigence.

Il aurait pu revenir à Guise, où son père lui a ménagé un mariage avec une nièce de Mme Desmoulins, Florence Godart, qui a une petite dot, est agréable et aime son cousin. Ce projet d'union n'aurait pas déplu au jeune homme, mais « il ne veut pas entendre parler de Guise », puis les Godart,

gens de province arriérés et têtus, ne cessent de faire la leçon à Camille qui leur résiste, tient tête, s'emporte. Ils ont peur pour l'avenir de leur fille et finissent par déclarer qu'ils ne consentiront jamais à la donner pour femme à leur extravagant neveu.

Et Camille demeure à Paris sans argent, sans meubles, sans même un domicile. Il essaie de tout et tout le rejette. Plus il va, plus il erre et le temps passe. La mauvaise fortune a fait germer des doutes dans l'esprit de ce présomptueux. Il a peur que « la gêne de sa prononciation ne soit un obstacle insurmontable l'empêchant de réussir dans la plaidoirie ». Il voudrait « se livrer à des études qui pourront le faire connaître plus tard comme jurisconsulte ». Ainsi Mes Ferey, Agier, Fournel, se sont fait une enviable situation d'avocats consultants. Mais il n'a pas le temps d'apprendre. La maigre pension que lui sert son père est loin de lui suffire. Pour subsister, il doit copier des rôles, transcrire des arrêts, expédier des grosses. Il aurait « la ressource d'écrire », le soir, sa journée finie. Il y a songé, mais n'a pas la force de commencer, car « n'est-ce pas un bien méchant métier que de fonder son revenu sur l'esprit qu'on aura? »

« Que peut-il faire au monde, poète sans protection et avocat sans cause? » Il perdrait courage et, cédant aux instances de ses parents, il eût quitté Paris sans retour s'il n'avait trouvé, à Bourg-la-Reine et dans la maison de la rue de Tournon, où il pouvait oublier et se détendre, un refuge à sa détresse, un prétexte à rester à Paris, l'espoir d'y acquérir, en dépit des obstacles, une situation.

A tout prix, il faut qu'il sorte du dédale. Il ne peut passer sa vie à « courir après un écu ». Sa liaison avec Mme Duplessis, si elle n'est restée platonique, a sans doute cessé d'exister. Au demeurant, qu'en peut-il bien attendre? Il lui vaudrait mieux trouver un établissement, comme il dit. Le mariage est un but, certes, mais un moyen aussi. On lui a bien présenté une personne ayant 8 000 livres de rentes, mais elle est encore plus laide que lui, petite, vieille et boiteuse. Il n'a pu se résoudre à cette triste union. Il a pensé alors aux demoiselles Duplessis. Elles sont riches aussi et leur mère, qui l'a aimé, qui l'aime peut-être encore, lui sera favorable, sans doute, et indulgente ; quant au vieux commis des Finances, il acceptera tout ce que voudra sa femme, pourvu que ses habitudes n'en soient pas dérangées.

A ces calculs, Camille donne des raisons de sentiment. Il a « l'âme aimante, sensible, généreuse ». Il est avide de bonheur et d'affection. En vérité, plus il y songe, plus il lui semble que c'est Lucile Duplessis qu'il aime et qu'il a toujours aimée. C'est pour elle, inconsciemment, que, depuis trois ans, il va, avec tant de joie, à la rue de Tournon et au clos Payen. Cet amour a germé dans son cœur sans qu'il s'en doute. Maintenant il voit clair en lui. Lucile est si belle avec ses grands yeux noirs, son visage mutin, ses souples tresses blondes ! Il a pu se méprendre. Il y a, entre la jeune fille et sa mère, une telle similitude d'allure et de gestes que c'est à tromper les yeux. Camille aime la même femme, mais continuée, rajeunie et, avec elle, il n'y aura pas que de l'amour inutile, platonique ou non, mais un mariage peut-être, avec toutes les joies et tous les profits qui en doivent résulter.

En dépit de son âge, Lucile n'avait pas été sans s'apercevoir des attentions que Camille avait pour elle, mais elle ne se doutait pas qu'elles étaient suggérées par le besoin et le désir de parvenir. Elle les acceptait sans trop en comprendre le but et sans y répondre. Le jeune homme faisait alors piètre figure d'amoureux. Pauvre et sans renom, il avait une sorte de gêne dans l'allure, de maladresse dans le geste et le maintien. Il était petit, avait les jambes grêles, le buste court. Ses cheveux tombaient en mèches raides sur un front tourmenté et ses yeux noirs, d'une fixité ombrageuse, ne devenaient expressifs, son visage sombre ne s'animait que lorsqu'il écoutait ou qu'il parlait.

Entre Lucile et lui, s'établirent assez vite des rapports de bonne camaraderie. Ils bavardaient pendant des heures, se moquant de tout le monde et semblant se plaire ensemble. Elle tournait en ridicule les habitués du salon de sa mère et Camille lui-même qu'elle appelait *M. Honhon*, quand il bredouillait en commençant ses phrases. Il ne se fâchait pas et, raillant ou plaisantant, il amusait la jeune fille et pensait bien s'en pouvoir faire aimer.

Quand M. Desmoulins était venu à Paris, il avait combattu le déraisonnable projet, montrant à son fils « la disproportion des fortunes ». Camille s'était récrié. Oubliant les sacrifices que son père s'est imposés, il l'a accusé d'être, à son égard, d'une injustice extrême. « L'inégalité des fortunes n'est qu'apparente, » a-t-il dit. « Il est avocat au Par-

lement et, dans cette profession, ce qui rend l'état certain, ce n'est pas d'être inscrit au barreau, c'est le talent et le travail. » Quand il sera installé, il ne tardera pas à « avoir un courant d'affaires ». N'est-il pas « moralement assuré d'être chargé de tous les appels des sentences de Guise, ce qui lui composera un cabinet honnête et un revenu de 7 à 8 000 livres »?

Ces raisons, qu'il a fournies à son père, Camille les vient donner à M. Duplessis quand, en mars 87, il se résout à demander Lucile en mariage. Le vieillard est bien embarrassé pour répondre. Il est pris au dépourvu. Camille ne lui déplaît pas. Il s'est habitué à sa présence et s'en voudrait de l'éconduire, préférerait gagner du temps. Mais on lui joue le grand morceau, genou en terre, main sur le cœur, larmes dans les yeux. « Dans quel état d'abattement paraît être le jeune homme! » Il est blême, écumant, supplie, en pleurant, le père de Lucile de lui dire toute la vérité, et, « s'il le faut, d'arracher le bandeau et de déraciner son espoir. »

M. Duplessis avait horreur des scènes et se laissait facilement attendrir. Il donne une espérance prochaine, relève le soupirant, puis, après l'avoir calmé, sentant qu'il est allé trop loin, il se rétracte, demande à réfléchir, à consulter sa femme.

Quand, pour Mme Duplessis, se précisèrent en certitude les soupçons qu'elle avait peur d'éclaircir, elle sentit une révolte de tout l'être et un remords. Combien elle pouvait se reprocher « les promenades équivoques au Luxembourg »! Les événements les plus graves ont leur source dans les méchants hasards d'une rencontre. C'est elle qui a introduit Camille à son foyer. S'il est tant qu'elle ne se soit pas laissé fléchir, elle a écouté avec complaisance les mêmes serments d'amour qu'à l'oreille de son enfant paisible et pure a murmurés le dangereux garçon. Cette union, sans offrir aucune garantie matérielle, serait une honte pour elle. Elle se garde de dévoiler les causes profondes de son refus. Elle parle le langage de la raison, « fait faire à son mari des réflexions sur l'état incertain » de l'audacieux, qui voudrait, par un mariage riche, trouver une situation et chasser la misère. Ce n'est pas vrai, comme il prétend, qu'il recevra de ses parents une « pension annuelle de 3 ou 4 000 livres ». Ils continueront de lui envoyer « deux louis par deux louis », de temps en temps. Ils ne peuvent faire davantage. Camille ment lors-

qu'il affirme qu'il a « décrié la fortune de son père ». Son père n'a rien. Et, s'il est exact que, « malgré les malheurs, la dot de sa mère soit restée entière, » c'est que cette dot, au lieu d'être « plus considérable que celle de Lucile Duplessis », était si modique qu'il eût été à peu près inutile d'y avoir recours. C'est encore mensonges de dire qu'il a déjà « un courant d'affaires qui ne peut que grossir », qu'il a « gagné cent louis dans l'année », qu'il va « plaider un procès dont le gain lui vaudra plus de mille écus ». Il n'a aucune affaire, ni en train ni en vue et se sent si « incapable de former une maison où Lucile trouvera les douceurs et les agréments de la vie », qu'il voudrait qu'elle « continuât à vivre auprès de ses parents ». « Ainsi, confesse-t-il, le changement de son état, en même temps qu'il m'eût rendu le plus heureux de tous les hommes, n'eût fait qu'ajouter pour elle aux douceurs de la vie sans qu'il lui coûtât aucune privation. »

L'audace était forte. S'il réussissait, l'avocat sans cause et dénué de ressources trouverait, en se mariant, le couvert, l'entretien et le gîte. Si faible d'esprit qu'il fût, M. Duplessis finit par comprendre. Éclairé par sa femme, il réagit sans peine et il écrivit à Camille pour lui notifier son irrévocable refus.

Déçu dans ses espoirs et privé du secourable asile, Desmoulins ne sut pas lutter contre le découragement. Il avait, avec un cerveau ardent et une « vanité maladive », une singulière mollesse de caractère. Isolé, sans argent, il laissa le hasard le précipiter dans un dévergondage que déplorait son ami Suleau, tomba, de chute en chute, jusqu'aux dernières déchéances.

Il fut, pendant quelque temps, secrétaire de l'avocat Target mais « déplut au patron », dit-il, parce qu'il n'avait pas « la force de le louer assez », plutôt parce que toute besogne obscure ou secondaire lui était odieuse. Il se dégrada alors à écrire, sous le manteau des vers à la Piron, « prêtant à sa muse le langage des lieux où il allait marchander ses amours. » De ce trafic honteux, il ne tira pas grand profit et continua de réclamer à son père, sans se lasser des refus, les moyens de n'être plus « au régime de Thaler, valet de Strabon : fruits, oignons et bouteille d'eau ».

Fils d'un lieutenant général au bailliage de Guise, il se croyait « interdit de devenir le valet d'un procureur », ou même de dépendre d'un avoué, mais, ce haut amour-propre

lui permettant de vivre aux dépens d'autrui, il s'attacha à un grand homme du *Petit Almanach des Muses* qui le prit avec lui. Sa plume était vendue et son âme asservie, mais la vie était large, écuelle pleine et couche garnie : « Nous avons un domestique, le pot-au-feu et des filles, » écrivait-il sans vergogne. Il fallait louer les mauvais vers, « applaudir des pieds et des mains, sauter d'aise et tressaillir d'admiration. » Mais les petits présents qui pleuvent, les dîners dans la chambre rouge de Méot, le traiteur à la mode, les soupers où l'on « buvait du vin de Hongrie en trinquant dans la coupe de volupté », les soirées chez la petite comtesse, rue des Deux-Portes-Saint-Sauveur, chez la Dhosmon, rue Saint-Fiacre, ou la Dupré, rue Saint-André-des-Arcs !

Tant de bonheur ne pouvait durer. Le grand homme finit par se lasser du parasite qui, de nouveau à bout de ressources, dut se résigner à aller à Guise chercher, dans la maison de son père, l'asile qu'il avait dédaigné.

CHAPITRE IV

Les États généraux.

A Guise, Camille Desmoulins s'inscrivit au barreau, mais il n'eut pas « le bon esprit de plaider dans sa province », avoue-t-il lui-même, en se gardant d'expliquer que sa mauvaise réputation aurait éloigné la clientèle. Il se morfondait dans la petite ville où, feignant de s'affliger sur son sort, chacun « disait du mal de lui ». Son père l'appelait un prodigue, un dissipateur, lui reprochait les sacrifices qu'il s'était inutilement imposés. Le jeune homme supportait mal le blâme. Il souffrait de son abaissement et, plus encore, de son obscurité. Il déplorait son inaction et en voulait au genre humain de son impuissance.

Mais « les temps vont changer » ! « L'alarme était générale, le désappointement universel. » Des pamphlets circulaient, les placards se multipliaient, des brochures hardies arrivaient de tous côtés. On commençait sourdement à « parler de coup d'État ». L'occasion devenait favorable à ceux qui, en dépit des sarcasmes, avaient hardiment, comme Desmoulins, étalé leurs convictions et « maltraité la tyrannie ». Deux années de mauvaise récolte avaient appauvri le pays.

Le royaume semblait « devenu imparfait, rempli d'abus ». L'impôt était plus lourd au peuple qui en supportait presque tout le poids. Les paysans ne cachaient plus leurs plaintes envers les seigneurs. Des redevances, menues mais nombreuses, accroissaient leur détresse : banvin, banalités, cens, censive, carpot, panière, il fallait payer toujours et payer ceux qui étaient exonérés de la taille, des dîmes, de la plupart des contributions.

Or la vie était dure à gagner. En Vermandois, pays improductif recouvert d'une vaste forêt, il n'était guère d'autre métier que celui de bûcheron. Couper des arbres pendant les rudes journées d'hiver et, au printemps, travailler un peu la vigne « comme mercenaire » était le sort commun. On ne mangeait de viande que trois ou quatre fois l'an et se nourrissait habituellement de « pain trempé dans l'eau salée que ce n'est pas la peine de dire qu'on y met du beurre ». « Si les rois savaient ce que valent trois sols, murmurait-on, et qu'il y a des millions d'habitants dans le royaume qui, en travaillant depuis le matin jusqu'au soir, n'ont pas trois sols pour vivre ! »

Les rois n'ignoraient rien et auraient voulu porter remède aux maux dont souffrait le peuple qu'ils aimaient. Mais ils étaient impuissants à toucher au système social dont ils étaient seulement l'organe le plus en vue et non la pièce maîtresse, comme on le croyait communément. Il a été souvent parlé du pouvoir absolu du roi. Le roi était sans autorité contre les grandes institutions armées de leurs privilèges. Les Parlements tenaient la royauté en échec. Corps politiques autant que judiciaires, ils censuraient les dépenses et refusaient les impôts les plus justes et les plus indispensables pour défendre les exemptions dont jouissait leur classe.

Louis XV, las d'une hostilité pernicieuse, avait secoué le joug en congédiant les parlementaires. Il les avait remplacés par des magistrats, tributaires du pouvoir et obligés ainsi à travailler aux réformes au lieu de s'y opposer. Malheureusement Louis XVI, aussitôt qu'il fut monté sur le trône, rétablit, par scrupule de conscience, les anciens Parlements qui recommencèrent à rejeter toutes les améliorations et entretinrent dans le pays une agitation que la crise financière rendait plus violente.

Au vrai, la situation n'était pas si mauvaise qu'elle paraissait. Le déficit provenait de la guerre d'Amérique. Il s'éle-

vait à 162 millions de livres. Ce passif n'était certes pas pour faire honneur à l'administration des Finances, mais, au moyen d'impôts mieux répartis, c'eût été un jeu d'enfant — l'expression est de Necker — de rétablir l'équilibre, si le Parlement, revenu en grâce, n'avait continué de faire une opposition irréductible à tous les projets qui lui étaient soumis.

En vain, le monarque s'était-il décidé à appeler les notables. Composée en majorité de magistrats et de privilégiés, leur assemblée avait, à deux reprises, refusé d'approuver toute réforme et obligé ainsi Louis XVI à recourir au dangereux arbitrage des États généraux du royaume.

La lettre de convocation, qui fut adressée le 27 janvier 89, à tous les gouverneurs de province, fut publiée, dans le bailliage de Guise, par les soins de M. Desmoulins. Elle provoqua un grand enthousiasme. On se pressait, dans l'allégresse, la gratitude et l'espérance, autour des affiches. Les fidèles accouraient plus nombreux dans les églises où, à tous les offices, les curés lisaient la lettre royale. Des sections de vote s'organisaient pour désigner les électeurs du second degré.

La première assemblée se réunit à Guise, le 5 mars, en l'auditoire du siège. Elle était présidée par M. Desmoulins, lieutenant général au bailliage de Vermandois, ressort et prévotée de Richemond.

Camille Desmoulins était dans la salle parmi les électeurs. Il écoutait son père parler de la misère du peuple, de la bonté du roi, des États généraux qui n'avaient pas été réunis depuis 1614 et allaient apporter le bonheur à tous. Ce discours fut coupé d'applaudissements unanimes, d'acclamations attendries. « Des larmes coulaient de tous les yeux. »

On vota pour nommer les 75 délégués du premier degré. Par 297 voix contre une, de la paroisse de Bernot, M. Desmoulins fut élu. Il remercia, pour s'excuser aussitôt de ne pouvoir accepter à cause de sa mauvaise santé. Il n'avait pas l'ambition de son fils et préférait le silence de son cabinet à la bruyante « activité de la lutte ». Parmi les 75 noms qui sortirent de l'urne, était, toutefois, celui de Camille, pour qui ce succès personnel fut une compensation au refus de son père. Avec lui, étaient nommés ses deux cousins Deviefville, l'un subdélégué, l'autre maire à Guise.

Il partit avec eux pour Laon, afin d'assister, le 16 mars, à

la réunion générale qui eut lieu dans la chapelle du collège Saint-Jean. « Chacun prêta serment de procéder en honneur et sans prévention au choix des députés. » Les opérations de vote durèrent trois jours. L'un des Deviefville fut élu représentant du Tiers aux États généraux.

Camille quitta l'assemblée, le cœur meurtri par « le chagrin de ne pas voir son père parmi les députés ». Ce mécontentement s'accrut quand il connut le résultat des élections dans les bailliages voisins. « Plus heureux que lui, » son ancien condisciple à Louis-le-Grand, Robespierre, bon élève, certes, mais qu'il jugeait inférieur, avait été choisi par le collège d'Arras. Aussi, pourquoi M. Desmoulins a-t-il « refusé d'aller à Laon et de recommander son fils aux personnes de la campagne pour le faire nommer »? Camille lui en voudra toujours, d'abord de s'être récusé, ensuite de ne pas l'avoir soutenu, et il ne pardonnera jamais aux électeurs de Guise d'avoir montré, une fois encore, le peu de cas qu'ils faisaient de leur compatriote, en ne lui offrant même pas une candidature. C'était fait ; en dépit de ce qui serait tenté pour le retenir, il quitterait un pays dont les habitants étaient assez sots pour faire fi de sa valeur.

Quelque temps après les élections, il partit pour Paris où « il s'était déterminé à fixer son domicile ». Les États généraux avaient attiré une foule d'étrangers et de Français de toutes les provinces. « La ville était pleine. Versailles de même, » où Camille Desmoulins, dans son désir de voir de près les députés, se rendait presque chaque jour.

« Dès le 1er mai, des hérauts d'armes revêtus de leurs cottes de velours violet parsemées de fleurs de lys d'or, montés sur de superbes chevaux blancs, proclamaient dans les rues et les carrefours de la cité royale l'ouverture des États... Le 3 au soir, la pluie tombait avec violence... le lendemain la journée s'annonça assez belle... Il était arrivé enfin ce jour qui devait être l'aurore du bonheur de la France ! » Camille s'était rendu de bonne heure à Versailles. « Il aurait fallu être un mauvais citoyen pour ne pas prendre part à la fête de ce jour sacré... Quand il ne serait venu de Guise que pour voir la procession des trois ordres, il n'aurait pas regret de ce pèlerinage. »

Les députés attendaient le roi à l'église Notre-Dame. Il arriva dans sa voiture à deux chevaux, avec toute sa famille, suivi de douze ou quinze autres voitures remplies de dames

et des grands officiers de la Cour. Les chevaux magnifiquement harnachés avaient la tête surmontée de hauts plumets. Toute la maison du roi : les écuyers, les pages, à cheval ; la fauconnerie, l'oiseau sur le poing, précédaient le superbe cortège. Quand il fut arrivé à Notre-Dame, la procession commença entre deux haies de troupe... « Le tiers état ouvrait la marche, habillé de noir avec le petit manteau et le rabat affecté aux gens de justice. » Camille regardait de tous ses yeux : « Comme les députés se rengorgeaient ! Ils avaient *caput intra nubes*... » Quel dépit il avaitd'être « spectateur et non acteur » ! Ah ! ces gens de Guise !... Surtout que grave, impénétrable déjà, marchant à pas lents, Robespierre passait à son rang de député, pâle, dâns son vêtement noir, sans daigner jeter un regard vers la foule curieuse où son ancien camarade était perdu.

« Après le tiers état était la noblesse dont les habits étaient relevés par des parements de drap d'or. Puis venaient les curés... Les évêques suivaient en rochet et en camail et le noble cortège était terminé par un prélat qui était seul revêtu de la pourpre romaine : c'était le cardinal de La Rochefoucauld, archevêque de Rouen.. L'archevêque de Paris portait le Saint des Saints, sous un dais somptueux... Le roi venait ensuite avec la reine et portait un flambeau derrière le Saint Sacrement... »

Camille regardait toujours. Il oubliait sa grande déception en se réjouissant qu' « il y eût quelques saluts pour le duc d'Orléans, rien pour les étoffes d'or ni les soutanes ». Il avait applaudi, plus que tout le monde, le comte de Mirabeau, lorsqu'il était apparu, parmi les députés de sa province, avec le costume du tiers.

Mirabeau ! Comme ces trois syllabes tintaient à l'oreille ! Il n'était personne qui ne connût ce nom que quatre prisons, une évasion, quinze lettres de cachet avaient rendu célèbre. La France entière avait suivi avec un intérêt passionné la brillante campagne que, repoussé par son ordre, le descendant des nobles Riquetti venait de mener pour les élections. Camille Desmoulins était enthousiaste de l'homme prodigieux qui, après avoir occupé le public de ses aventures, mettait son génie au service du peuple. Il aurait voulu lui ressembler un jour. Il était résolu à le prendre pour guide et pour modèle. Quelle joie pour lui si Robespierre ou le cousin Defiefville pouvaient le lui faire connaître !...

La procession était finie. Les avenues de Versailles, si désertes à l'ordinaire, étaient remplies de la foule bruyante qui s'écoulait. Dans la cohue, Desmoulins se trouva tête à tête avec l'abbé de Bourville, qu'il avait connu au collège Louis-le-Grand. Ils causèrent, heureux de se retrouver et l'abbé, fort aimable, amena dîner chez un de ses oncles, le chevalier de M..., maréchal de camp, son ancien condisciple qui se fût sans doute passé de manger sans cette rencontre.

Le jeune révolté tint sa langue pendant le repas au cours duquel il put « voir combien le corps de la noblesse était excité contre M. Necker ». Mais il se rengorgeait d'être parmi les convives.

Il rentra tard, le soir, à Paris, dans sa pauvre chambre meublée, pour retourner le lendemain et les jours suivants à Versailles. Ce n'y est pas constamment fête, mais « le plaisir d'entendre les plans admirables des zélés citoyens dans certains cafés l'entraîne. Il s'enflamme et voudrait enflammer ». Il se donne un mal inouï pour se faire remarquer, écrit une *Ode aux États généraux*, dont on ne parle point, prépare un « ouvrage patriotique », qu'il espère pouvoir faire imprimer.

Déjà il connaît quelques députés, Robespierre, Gléizal, le cousin Defiefville. Mais c'est vers Mirabeau qu'il est attiré par une force secrète, irrésistible. Il n'a pas la patience d'attendre. Robespierre ne se presse pas, Defiefville non plus. Il se passera d'eux et se résout à écrire lui-même pour proposer « d'être un des coopérateurs de la fameuse gazette de tout ce qui va se passer aux États généraux ».

L'inspiration était bonne. Mirabeau faisait paraître, depuis le 2 mai, un journal où, accablé d'affaires, il n'avait pas le temps d'écrire. Il lui fallait des collaborateurs. L'avocat Pellenc, le Genevois Dumont, Clavière, Duroseray, Méjean, Lamourette, Chamfort, « subjugués par un ascendant supérieur », avaient mis leur plume à son service. Habile metteur en œuvre, « il savait leur faire produire ce qu'ils n'auraient jamais fait sans lui ». Il dirigeait leur travail, le contrôlait, le modifiait selon ses vues, l'animait de son éloquence.

Il reçut, avec sa générosité habituelle, le jeune homme qui venait s'offrir et, flatté de l'admiration qu'il lui témoigna, après avoir promis de l'intéresser à son journal, il le retint à dîner.

Quel honneur d'avoir été tout de suite agréé par le grand

homme et quelle joie de « s'asseoir à sa table délicate »! « Les vins de Bordeaux et le marasquin ont leur prix... » « En me rappelant ma position à Guise, je me trouve heureux d'être devenu le commensal de Mirabeau, » écrira triomphalement Camille Desmoulins. Il ne se soucie guère maintenant des Duplessis. Le comte de Mirabeau est un autre homme que le vieux commis des Finances et c'est dans un monde de plus haute allure qu'il est maintenant introduit. Il voudrait publier son bonheur et va répétant à qui veut l'entendre qu'il aime Mirabeau « avec idolâtrie et comme une maîtresse ». Il est fier de passer pour son secrétaire et rien ne le flatte plus que lorsque le député de Provence le charge « de préparer des motions... pour l'initier aux grandes affaires ».

Aussi sensible à l'amitié que porté à la bienfaisance, Mirabeau s'efforce de contenter ce nouveau compagnon et, complaisant à ses vices, il le convie à tous les dîners, à toutes les fêtes qu'il donne dans l'appartement de Versailles, à l'hôtel de la Chaussée-d'Antin ou dans la maison de campagne qu'il possède près d'Argenteuil.

Desmoulins ne se tient pas de joie : « Nous sommes devenus de grands amis, écrit-il de Mirabeau, au moins m'appelle-t-il son cher ami, il me prend les mains et me donne des coups de poing. » Et, à ce « cher ami », qui a dédaigné de lui expliquer ses desseins, mais qui l'emploiera dans sa lutte contre les privilégiés, Camille, pour l'instant, est dévoué corps et âme. Ne s'est-il pas, grâce à lui, déjà « procuré une situation de patriote »? Il rencontre chaque jour, à Versailles, les « chers députés, dîne avec ceux du Dauphiné et de la Bretagne ». « Tous le connaissent et ils ont pour lui des attentions qui le flattent au delà de toute expression. » L'essentiel était de prendre pied. C'est fait maintenant. Le monde va être à lui, s'il se donne la peine de vouloir. Or il est décidé à tenir sa place dans la partie qui se joue. Comme « il faut se montrer en démocratie », en dépit de l'incommodité qu'il éprouve, il parle dans « certains cafés » et au club naissant des Bretons ; il harangue la foule dans les carrefours.

« Bien des gens qui m'entendent pérorer s'étonnent qu'on ne m'ait pas nommé député, » se plaint-il encore à son père, à qui il écrit de haut et fait la leçon : « L'abbé dont vous n'avez pu déchiffrer le nom est l'auteur du livre trois fois réimprimé : *Qu'est-ce que le Tiers?* l'abbé Sieyès ; on prononce Syess. »

Presque tous les jours, il dîne chez Mirabeau « avec une excellente compagnie et parfois sa maîtresse ». Ils boivent « d'excellents vins » et mènent joyeuse vie. Desmoulins s'abandonne à cette existence facile. Il est tout à Mirabeau, « le saint Mirabeau, le divin Mirabeau, » comme il l'appelle. Il vit dans son reflet et s'attache à ses pas. Le tribun, après avoir, pendant le dîner, excité le rire par ses boutades et ses plaisanteries, revient « à l'Assemblée et reprend sa dignité dans le vestiaire et fait des merveilles ».

Desmoulins le suit pour écouter « tonner sa voix ». Et si, le 20 juin, il n'assista pas au serment du Jeu de Paume, le 22, il était, de bonne heure, devant la salle des Menus plaisirs, attendant sous la pluie que s'ouvrissent les portes. Des gardes empêchaient les députés d'entrer. « C'était un spectacle affreux pour les bons citoyens de voir nos représentants courir les rues sans savoir où s'assembler. Les récollets eurent l'indignité de refuser leur église. Le curé de Saint-Louis offrit la sienne, » où Camille fut témoin d'un des plus beaux spectacles qu'il eût vus de sa vie : la réunion de 149 députés du clergé, présidée par l'archevêque octogénaire de Vienne.

Le lendemain était le jour annoncé pour la séance royale. « Le roi vint ; la séance dura trente-cinq minutes. Le roi annula tout ce qu'avait fait le tiers, jeta une pomme de discorde entre les trois ordres... Il finit par dire : « Point de remontrances » et leva la séance. Les nobles applaudirent. Une bonne partie du clergé en fit autant. Le plus morne silence dans le tiers état. »

Louis XVI, poussé par des conseillers funestes, venait de faire alliance avec les privilégiés qu'il avait imprudemment voulu confondre en réunissant les États. Il avait ordonné, « d'une voix tremblante et altérée, » qu'on délibérât par chambre séparée, qu'on votât par ordre et non par tête. Le clergé et la noblesse devenaient maîtres des débats. Aucun projet de réformes ne pouvait plus aboutir.

Le roi avait dit : « Je veux ! » La noblesse l'avait suivi, quand il était sorti, et le clergé s'en était allé. Immobiles, les membres du tiers étaient restés à leur place, debout. M. de Brézé vint leur donner l'ordre de quitter la salle : « Le roi, répliqua Mirabeau, peut nous faire égorger ; dites-lui que nous attendons tous la mort, mais qu'il n'espère pas nous séparer que nous n'ayons fait la Constitution. »

Ce n'est pas l'apostrophe vibrante qui résonne à toutes les mémoires, mais Desmoulins assistait à la séance. Se douta-t-il que l'attitude presque démagogique de Mirabeau favorisait la monarchie? Ce n'est guère probable. Il n'avait aucun programme et pas d'autre dessein que celui de détruire pour parvenir. Il tournait à tous vents, n'avait d'idées que celles d'autrui, fut toujours, et le plus souvent sans comprendre, sous la dépendance de quelqu'un.

Louis XVI, inquiet de la résistance qui lui était opposée, finit par céder. Il répétait qu'il ne voulait pas qu'un homme périt pour sa querelle et donna lui-même, à la noblesse et au clergé, l'ordre de se réunir au tiers. Le 27 juin, suivant le mot de Bailly, la famille était complète. Mais la lutte entre les ordres avait développé « les dispositions soupçonneuses et irascibles » du peuple. « L'incendie croît, notait Desmoulins : *Jam proximus ardet Ucalegon.* » A Versailles chaque jour a son émeute, dont Camille se réjouit s'il n'y prend encore part. « Le 24 juin, l'archevêque de Paris et le garde des sceaux furent hués, honnis, conspués à périr de rage et de honte. Maury n'a dû son salut qu'à la vigueur d'un curé qui l'a pris par le corps et jeté dans un carrosse. »

Mais c'est Paris, surtout, qui s'insurge. Et Desmoulins laisse Versailles pour la capitale où, sans doute, il est envoyé. Mirabeau a un sens politique trop aigu pour ne pas redouter l'effervescence populaire, « féconde en malheurs comme la tyrannie. » Mais il faut bien, contre les privilégiés qu'il veut abattre, user de toutes les armes qui se présentent. Celui qui se dit son *séide*, aussi ambitieux qu'impressionnable, ne demande qu'à être mis en évidence. Il devient le « patriote utilisable ». Il va au Palais-Royal, « plein comme un œuf. On y fait demander pardon à genoux à un abbé..., on administre de vigoureuses bastonnades... Ceux qui ont la voix de stentor se relaient tous les soirs. Ils lisent l'écrit du jour le plus fort sur les affaires du temps ». Camille, à défaut d'un organe puissant, a le désir de se faire entendre et, pour lui, comme pour les autres orateurs populaires, quand il parle, de sa voix hésitante, « le silence n'est interrompu que par des bravos aux endroits les plus vigoureux. Alors les patriotes crient : *bis!* » et il recommence.

Raoul Arnaud.

(A suivre.)

Du commandement [1]

I

Désigné pour le commandement d'un territoire civil, le colonel X..., vieil officier de troupe, a reçu la nouvelle de fort mauvaise grâce :

— Ainsi, je vais commander à des civils? Des gens qui n'ont pas d'uniforme et pour qui je n'ai pas de galons? Je ne sais pas commander dans ces conditions !...

Colère candide. Quoi donc? il y aurait deux méthodes de commandement, l'une pour militaires et l'autre pour civils? et toute la vertu du commandement militaire résiderait dans des galons d'or?

« Je ne sais pas commander dans ces conditions », ce qui veut dire : « Parlez-moi de commander à des militaires ! Voilà qui est simple et net ! » Et quelle arme commode, en effet, tentante à manier, que le commandement militaire, à la fois hiérarchisé, souverain, universel !

Hiérarchisé. Deux castes, la troupe et les officiers, que sépare un abîme. Dans chaque caste, une série de classes échelonnées, titulaires de grades, marquées de signes de commandement.

Souverain. Tout ordre du chef, parce qu'il est un ordre,

(1) Voir *la Revue Universelle* du 1er août 1927.

fait loi. Le refus d'obéissance étant la faute la plus punie, obéir est le plus sacré des devoirs. Le chef n'a pas à se dire : serai-je obéi?

Universel. Le commandement militaire n'a pas de limites : la vie de ses esclaves lui appartient en entier. Le soldat s'est livré à l'armée. Il est partout soldat aux ordres de ses chefs.

Voilà certes qui rend le commandement facile !... Ainsi pensait notre officier colonial.

Hélas, cette facilité même est la cause d'erreurs dangereuses. Pour le petit enfant bourgeois, qui n'a jamais manqué d'argent, la vie n'a pas de secret, la richesse vient de Dieu. Le chef militaire, qui n'a jamais connu la résistance, comment ne croirait-il pas que le commandement est sans secret, sans conditions? que, loin de sanctionner l'ascendant personnel du chef, il est un droit de nature un privilège octroyé par Dieu? que les galons en sont le signe sacré?

Illusion contagieuse. Le civil même, qui raille les galons et les uniformes, ne sait commander sans eux. Il lui faut un grade, un titre, il rêve d'un uniforme avec de l'or aux manches, d'un cheval, d'une épée, de bottes et d'éperons. Le rond-de-cuir se fait culotte-de-peau. C'est alors seulement qu'il se sent chef. C'est avec ces armes qu'il commande.

Mais il ne commande que de droit divin.

* * *

« J'ai des galons, des titres, des honneurs : donc je suis chef. » Voilà leur raisonnement. Aucun d'eux ne pense : « Honneur, titres, galons ne sont que des symboles du prestige personnel du chef. Ai-je ce prestige? »

Tel est pourtant le vrai problème.

Par la force du sabre, on ne commande qu'à des corps. L'homme qui s'exécute par peur des coups n'obéit pas : son chef, qui est le plus fort, n'a pas prise sur lui. L'homme obéit, au contraire, s'il est dominé dans son âme, si la volonté du chef exécute l'ordre à travers la sienne, et qu'il n'y puisse résister, qu'il pense : « c'est plus fort que moi... » Alors, il a beau se révolter contre lui-même comme les enfants dans leurs rages d'impuissance, haïr même son chef, n'importe : ce chef, qui a prise sur son âme, *commande.*

Voilà d'où il faut partir pour apprendre à commander.

Ferez-vous l'éducation d'un prince en lui mettant un sceptre en main? Il ne connaîtra que trop tôt l'usage de cette arme simple. Apprenez-lui l'art de s'imposer comme roi.

Aux apprentis cavaliers, donnerez-vous des éperons et une cravache? Ils sauront éperonner et cravacher plus tard. Apprenez-leur l'art de manier un cheval.

Commander aux pensées avant de commander aux corps. Obtenir l'adhésion intérieure avant l'exécution matérielle, obtenir *l'emprise.* Employer, avant les coups, la contrainte morale. Derrière cette écorce dure qu'est un visage d'homme, aller droit à la fibre tendre. Là est le secret de votre pouvoir. Que de souverains, que de chefs se sont acharnés en vain contre cette citadelle imprenable : un visage d'homme ! Ils ont torturé, tué, sans vaincre. L'homme qui meurt avec son secret n'est-il pas plus fort que son meurtrier? Faire des martyrs est un des pièges du commandement. Évitez de faire des martyrs. Et pour cela, commandez aux âmes.

II

Croit-on que les dynasties se soient fondées parce que des hommes, jadis, auraient mis des plumes de paon dans leurs cheveux ou sur leur tête un casque à pointe? et les grandes familles, parce que leurs ancêtres se seraient affublés de grands noms? Beaucoup de royautés ne sont plus qu'un costume, beaucoup de grandes familles qu'un grand nom ; mais le prestige d'un homme est toujours à leur origine. Le chef s'est fait chef par son prestige.

Témoins les jeux des collégiens, où surgissent, prospèrent et meurent des royautés d'enfants. Les chefs s'y imposent spontanément, et s'ils fondent à leur profit une hiérarchie sévère, c'est sur leur prestige qu'elle repose : ce prestige mort, elle menace ruine.

Du temps de mon enfance, dans la cour de cinquième, la vogue était au jeu de balle-au-pied. Jeu d'adresse et de décision, jeu stratégique aussi, jeu d'ensemble où triomphe la discipline. Tous mes condisciples se rappellent ce grand diable aux épaules carrées, qui courait si vite, qui tapait si juste, qui restait si maître de lui dans la mêlée et

qu'on surnommait « la Furie ». Dès le début, de l'assentiment de tous et de par son ascendant seul, il était devenu chef de jeu. Son autorité n'avait pas de limites. Il nommait et révoquait ses capitaines, il leur assignait leur poste et les déplaçait à son gré. Il était roi. Mais la mode de ce jeu passa : il naquit une nouvelle mode, et notre roi, l'imprudent, voulut lui résister. Hélas, il usa son prestige à tenter d'imposer par entêtement sa volonté solitaire. Un à un, ses hommes le quittaient. Il s'obstina. Un jour, il resta seul...

Avec des galons à ses manches, il eût pu survivre à son prestige. Il eût dit : je veux ! et eût été obéi. Mais l'action de son commandement, minée par une sourde résistance des cœurs, n'en eût pas moins perdu en rayonnement et en profondeur. Et cependant, aveugle, préservé par ses galons mêmes des utiles déceptions de l'expérience, il se fût abandonné sans méfiance à l'engourdissement du pouvoir légitime.

La guerre : quelle sérieuse épreuve pour le commandement ! et révélatrice de son secret !

Au repos, dans les cantonnements de l'arrière, en ces beaux pays où l'obus n'atteint pas, les galons ont leur vertu. Mais au feu? Les galons du chef interdiront-ils à l'homme, dans l'âpre solitude du combat, de fuir ou de se rendre? Le forceront-ils à escalader la tranchée, hasarder la tête au vent des balles, et sortir? Non : car dans cette âpre solitude il n'est plus pour l'homme ni sanctions ni menaces, les signes dorés ne sont que des fictions, et toute sa foi candide en des symboles défaille sous l'étreinte du danger.

Le commandant X..., très dur avec ses hommes, au feu ses hommes l'ont lâché, se sont rendus.

L'or des galons ne résiste pas au feu.

Il n'est qu'une étreinte plus forte que celle du danger, une peur plus puissante que cette peur : *c'est la suggestion du chef*, l'emprise que sur les hommes exerce un homme, parce qu'il est chef, parce qu'il commande, parce qu'il exhale de la force et du prestige

...C'est l'heure. Je me ramasse, me détends et surgis de la tranchée, hors du sol, en plein ciel meurtrier. Quel Dieu me pousse? Le devoir : j'ai une conscience de Français. L'amour-propre : j'aurais honte de me dissimuler... Mobiles

d'une tête qui pense par habitude, et enregistre sa pensée (car je porte en moi tout cet honneur et toute cette souffrance). Mais celui-ci près de moi, ce petit soldat paysan qui rampe avec hâte, pâle, serrant à deux mains son fusil, à quoi pense-t-il, et quelle force le porte en avant?

Il regarde son chef et le suit.

Combien d'hommes que le patriotisme ni l'orgueil ne porteraient à un acte public d'héroïsme, et qui pourtant, sous la seule impulsion du chef, subiraient sans témoins des martyres obscurs! Seul avec mon lieutenant dans une situation sans espoir, que ferais-je, patriote idéaliste qui crois la partie perdue, vaniteux qui n'ai pas de public? Seul en face de mon lieutenant, sans espoir, peut-être fuirais-je. Mais ce petit soldat paysan, que la gratitude et l'admiration lient personnellement à son chef, ne fuit pas et tient tête.

Ne dites pas comme tant de chefs ignorants :

— Ces brutes ne m'obéissent pas!

mais :

— S'ils ne m'obéissent pas, c'est ma faute.

Ne dites pas :

— Ils n'obéissent qu'à la force!

car c'est l'aveu de votre impuissance.

O militaires, ne dites pas avec mépris : « Il n'est pas militaire. » Ce qui signifie : « Cet homme discute (L'esprit critique : mauvais signe, signe d'anarchie)... Il pose des questions, demande *des éclaircissements* (Disons le mot : il veut comprendre, comme si le chef ne savait pas ce qu'il fait!... Il réfléchit, tout simplement (Ces yeux qui réfléchissent, me disait un supérieur, jettent de mauvais regards...) Il n'a pas la foi du charbonnier, il faut le convaincre. L'ordre n'est pas son dogme ni le supérieur son Dieu. »

— Il n'est pas militaire.

Traduisez :

— Je n'ai pas prise sur lui.

III

— Mais, avec vos principes, on n'en finirait pas! Vos principes, je les résume en trois mots : « prendre des gants. » C'est la négation du commandement. Si l'on était tenu,

avant de donner un ordre, de s'attirer les sympathies et les intelligences, de suggérer et de persuader, Dieu, quelle perte de temps, quel gaspillage de force ! Commander, c'est ordonner. On ordonne et c'est tout.

— Certes, mon colonel, mais vous résumez mal mes principes. « Prendre des gants », non ; mais acquérir le prestige ce qui est tout autre chose.

— Pardon : acquérir le prestige, n'est-ce pas, comme je le disais, s'attirer les sympathies et les intelligences, ou du moins les admirations? Œuvre de longue haleine, vous en conviendrez. La force obtient les mêmes résultats en moins de temps.

— En moins de temps, peut-être. Mais prenez garde à deux dangers :

Si vous ne commandez que par la force, on exécutera strictement, chichement. La machine rendra ce qu'elle doit rendre, rien de plus. Pensez que nous sommes Français et que les Français n'obéissent bien, c'est-à-dire ne se dévouent qu'à des hommes qu'ils connaissent et qu'ils estiment, à des ordres qu'ils ont compris. Fait regrettable peut-être, mais certain. Évoquez deux chefs différents, dont l'un rayonne de prestige et l'autre n'est qu'obéi. La même mission leur est confiée : c'est le premier qui obtiendra le plus de ses hommes, ce sont ses hommes, quoi qu'ils vaillent, qui rendront le plus. Pourquoi? La clé de ce mystère est au fond des cœurs. Et si vous n'allez pas jusqu'au fond des cœurs, je vous dis : prenez garde, on vous obéira tout juste.

Et j'ajoute : on vous obéira ponctuellement, à la lettre. Voilà, mon colonel, le second danger. Auriez-vous assez de confiance en vous-même pour affirmer que toutes vos décisions seront parfaites? que vous serez toujours exactement éclairé? que vous n'oublierez jamais rien? que votre jugement sera toujours sain et votre intuition juste? Ne pensez-vous pas qu'il serait bon qu'à l'occasion quelqu'un de vos exécutants osât crier « casse-cou », donner un renseignement nouveau, combler une omission, et même orienter votre jugement? Mais de telles initiatives supposent la confiance et le dévouement personnel des subordonnés : sentiments farouches que ne conquiert pas la force. La force obtient l'obéissance, jamais le dévouement : l'exécution, jamais le conseil. Si vous ne commandez qu'aux corps, si

vous ne commandez qu'avec vos galons, soit, mais ne faites pas de faute, car elle sera exécutée. De là vient que tant de chefs sans prestige succombent quelque jour à une erreur, quand leur vraie erreur n'est pas qu'ils l'aient commise, mais que leur troupe ne l'ait pas redressée.

— Ainsi, d'après vous, l'uniforme le grade même seraient inutiles? que dis-je, nuisibles? Quelques bons auteurs cependant, pour ne citer que Pascal et France (et « qui ne sont pas militaires »), semblent attribuer aux bonnets carrés une sérieuse influence sur le respect des foules.

— Excusez-moi, mais je n'ai jamais dit cela. Je cherche le principe du commandement, et je dis que l'uniforme n'est pas ce principe. Voilà tout. Qu'il soit utile, je ne le nie point, mais dans quelle mesure?

Utile, d'abord, comme *signe du pouvoir*. La foule n'est pas fâchée d'apprendre, par le moyen de cette étiquette officielle, de ce brevet apparent, qu'un homme a légalement le droit de commander. Mais à vrai dire, l'uniforme et les galons ont beaucoup perdu de leur signification. Dès avant la guerre, le pouvoir, qui avait honte, se cachait soigneusement sous des vêtements de pékin. Il était là, sous cet anonyme veston de député, sous ces pantalons de velours de délégué cantonal. Le paysan le savait, le sentait. Les galons, l'uniforme ne signifiaient plus le pouvoir ; ils n'étaient plus qu'un clinquant. Ils affirmaient : « Je commande », mais on savait bien qu'ils ne commandaient plus. Ils avaient la faiblesse de la vanité...

L'uniforme, certes, n'est pas inutile non plus comme *moyen de commandement*, car il a du prestige. Mais pourquoi? parce qu'on l'imagine révélateur de vertus prestigieuses. Ils sont beaucoup plus nombreux qu'on ne se le figure, les bonnes gens de France qui croient encore à la toge, à la soutane et à l'épée. Ils y croient, c'est-à-dire que pour eux la toge est vraiment signe de justice, la soutane de vertu et l'épée de courage. Tout le prestige de ces parures est fait de la valeur morale dont ils les croient les signes solennels. Et il sombre aussi avec elle. Un de ces gens du peuple, si quelque prêtre se déshonore à ses yeux, il se met à mépriser la soutane.

L'uniforme n'a de valeur comme moyen de commandement qu'autant qu'il reste, aux yeux de tous, signe de prestige. (Car c'est du prestige, j'y reviens, que tout comman-

dement tire son principe.) Ce qu'il a d'heureux et de dangereux à la fois, c'est qu'il crée entre gens de la même caste une sorte d'assurance mutuelle pour le maintien du prestige de tous. Tant que la majorité garde ce prestige, l'uniforme voile les défaillances : mais que la majorité faiblisse, que l'assurance tombe en faillite, et l'uniforme salit tout.

Oui, l'uniforme, les galons sont utiles comme moyens de commandement, mais à une condition, c'est que tout porteur d'uniforme ou de galons, sachant que loin d'être la cause du prestige, cette parure n'en est aux yeux de tous que la sanction officielle, s'applique à se garder ou se faire tel que l'uniforme le représente à tous, à acquérir ou conserver le prestige personnel que le costume suppose, c'est-à-dire, suivant la noble et juste formule, à « être digne de son uniforme. »

IV

Le commandement est suggestion. Suggestion dont la source est humaine, qui n'émane pas d'un papier porteur d'ordre, mais d'un homme en chair et en os, avec sa silhouette, son maintien, sa figure, son regard, sa parole, son style.

Je n'obéis pas au papier anonyme, où n'apparaît pas *l'homme* : je le classe, je le transmets, j'exécute l'ordre à la lettre, mais je ne le fais pas mien. Ou plutôt il ne *se fait pas mien :* en moi, l'automate seul réagit.

...Je n'obéis qu'à des personnes.

Et vous êtes comme moi. Vous vous êtes plaint comme moi des ordres d'état-major. Non par indiscipline : car si l'ordre émanait vraiment du général lui-même et de *ce* général-là, non d'un autre, si l'instruction portait la marque propre du chef et précisément de ce chef-là, vous obéissiez.

— Mais on obéit à la loi, et pourtant elle n'est qu'un papier !

— On n'obéit pas à la loi. La loi est une vérité révélée, elle est d'essence religieuse, elle est un dogme. Elle a sa source, pour une part, dans la coutume et la tradition, qui sont l'évangile posthume des ancêtres. Pour une autre part, elle émanait jadis d'un homme qui tenait ses pouvoirs de Dieu : elle exprime aujourd'hui la volonté nationale, divi-

nité nouvelle. On n'obéit pas à la loi, parce qu'elle est par nature à l'abri de toute discussion et de tout consentement. On n'obéit pas à un axiome.

L'ordre n'est pas un axiome qui règne de droit, mais une volonté qui cherche à s'imposer et qui porte en elle sa force de suggestion. Cette suggestion ne réside pas dans le papier, elle est celle d'un homme.

Que de chefs, pourtant, qui s'ingénient par principe à vulgariser leur type, à couler leur verbe dans des formes, à se faire anonymes et neutres, jusqu'à ce qu'il ne reste plus d'eux-mêmes qu'un illisible paraphe au bas de pages orthodoxes ! Réduits à l'état d'entités métaphysiques, ils passent inaperçus et sont satisfaits. Les formules, comme l'anneau de Gygès, les ont rendus invisibles.

Et c'est leur but. Ils pensent que l'inférieur doit obéir à son chef comme le fidèle croit en Dieu : *sans le voir*, et qu'en l'habituant aux apparitions réelles, on lui permet des exigences qui le préparent à la critique et au doute.

Ne pensent-ils pas aussi que l'impersonnel est irresponsable?

Séduction dangereuse que celle des papiers ! L'administration est une immense machine tournante qui transforme en papiers les hommes mêmes. Malheur à qui met le doigt dans ses engrenages de formules et de clichés, malheur à qui se laisse prendre à ses transmissions sans fin : il est happé lentement et sort, au bout de peu d'années, à l'état de papiers-à-en-tête. D'ouvrier, il est devenu matière... Que l'ouvrier, que le chef, sache résister à l'attraction de cette machine aux rouages lents ! et qu'au lieu de se laisser absorber par elle, il la dirige.

V

Le prestige est personnel. Il se dégage d'un homme par tout ce qui est *lui*. Le chef est un homme *unique*.

Le chef a une belle tête. Non de beaux traits, qui sont chose rare et pourtant classique. Mais un *type*, c'est-à-dire un visage singulier, et qui s'est accentué, simplifié, stylisé, qui, sous l'action modeleuse des regards, s'est fait masque de théâtre.

Le type est accessible aux laids. Sorte de caricature

vivante, certaines formes, certains traits dominants y accrochent l'attention : cet allongement du masque, cette carrure des maxillaires, les temporaux qui saillent, une arête du crâne, sur le front cette vaste ride, cette veine irritée, certain rictus dissymétrique, le nez fortement arc-bouté, cet écart des yeux...

(Remarque : plus un visage est singulier, plus la face et le profil sont étrangers l'un à l'autre.)

Le regard, à lui seul, peut créer le type. Cette lumière émane de deux feux errants ; et il en est d'intermittents, d'autres fixes ; il en est qui projettent d'étroits fuseaux éblouissants, d'autres, dont l'éclat rayonne en larges nappes de clarté ; il en est de si modestes qu'on les perçoit à peine, mais ils émettent, comme certaines substances, une lumière invisible qui pénètre les chairs et va jusqu'à l'âme.

— Mais quoi? Peut-on se faire une tête? Peut-on se faire un regard? Est-ce possible?

— Oui, certes. Si ce n'était possible, existerait-il à chaque époque des types à la mode, des figures, des silhouettes à la mode? Ces modèles se créent par imitation. Et voyez les jeunes dandys les copier ; ils ne se bornent pas à adopter des coupes de cheveux et de vestons ; ils font plus, ils éduquent les muscles de leurs joues, de leurs lèvres, de leur taille, disciplinent leurs regards...

— Ainsi, voilà ce que je devrais faire?

— Inutile, car pour peu que vous soyez regardé, pour peu que votre visage ait à s'imposer à d'autres visages, il se façonnera peu à peu, de lui-même, dans le moule de votre type propre. Il tendra vers la caricature, qui est le type des grands hommes. Mais si vous voulez hâter l'évolution, donnez-vous la peine de vous regarder dans cette glace et dites-moi quel est votre trait caractéristique?

— Le maxillaire, évidemment, j'ai le maxillaire fort.

— Il s'accentuera encore?... Et vous?

— J'ai les yeux petits et vifs.

— Ils se feront plus petits et plus vifs. Vous avez aussi le visage osseux : vous maigrirez !...

Le chef a sa silhouette. Elle s'impose parce que les lignes en sont simples et nettes comme celles d'une épure, parce qu'elle tient en quelques traits. Nous ne sommes pas tous capables de discerner ces traits et ces lignes, de dessiner en

nous-mêmes ce schéma vivant qu'est une silhouette qui frappe. Cette critique de l'image, cette psychologie des apparences appartient au caricaturiste. C'est pourtant la caricature seule, dans l'ensemble des attitudes, qui s'imprime à notre insu sur la rétine. De loin, à cette distance-limite où tous les détails d'une silhouette humaine se fondent en sa forme schématique, nous sommes saisis par l'image du chef : nous la *reconnaissons*.

Ses gestes « parlent », dit-on. Et ce n'est pas une métaphore. Les gestes sont l'accompagnement de la voix : ils mettent une harmonie autour de cette mélodie, ils donnent le ton à chaque idée, ils la chantent en accord. Les gestes sont la moitié du discours d'un tribun. Comme tout musicien personnel a ses tics harmoniques ou mélodiques, qui nous font dire : c'est lui ! tout chef qui parle a ses gestes, qui de chacune de ses phrases font la sienne.

Ses mains, à elles seules, ont un langage. Mains d'acier cassant, ardentes mains nouées, mains creusées de souffrances, mains de possession qui pèsent, mains souveraines d'orgueil désabusé, elles ont leur type. Le chef a de belles mains.

Unique est aussi sa démarche : et qui lutte, ou bondit, ou conquiert, ou rampe. De loin, on la reconnaît. C'est lui ! (J'en sais un, quand il marche, qui semble tirer fièrement un lourd chariot...)

Son costume même est *lui*. Le « mou » de Clemenceau fait partie de sa figure légendaire, comme pour Napoléon, son fameux petit chapeau. Il n'est pas jusqu'aux képis qui n'aient leur physionomie. (Un chapeau et un pardessus accrochés au vestiaire évoquent certains hommes que nous connaissons : on les dirait pendus au portemanteau.)

Son style, enfin, dessine un geste de lui, parle une image de lui.

Le chef a un grand style. Non pas un style classique et correct (j'en sais qui ne reculent pas devant des solécismes et dont les phrases n'ont pas d'équilibre), mais libre, spontané, direct, qui ne s'use pas à imiter des modèles, à s'élaguer, à se polir, à mettre ses mots en balance, à produire du rythme et de la mesure, un style qui cherche à convaincre et non à séduire, à frapper et non à distraire, un style qui n'est pas le diagramme inerte de la parole vivante mais cette parole même, un style *qui parle*.

Il parle, en général, par images et par formules. L'image persuade directement, sans expliquer : elle est vivante, elle appartient à son auteur. La formule conclut le raisonnement, le ferme d'un tour de clé : elle est commode, elle fixe sa flèche dans la mémoire. Et ce style est fait aussi de répétitions et de redites. Pas de synonymes : le mot juste. Pas de redondances : la phrase utile, à moins qu'une image nouvelle vienne aiguiser l'idée... Les manies, les tics abondent comme dans l'improvisation parlée.

Le style du chef n'est pas celui de ses bureaux. Son solo puissant domine cet orchestre classique. On le lit, on l'entend entre les lignes. On s'écrie : « Ah, c'est bien de lui ! »

Lui... Autour de cette image corporelle du chef rayonne comme un halo sa légende qui la prolonge et qui la complète, faite de traditions orales sur ses habitudes, ses mots, ses gestes (au sens héroïque du mot), et où dominent, comme sur son visage, les traits singuliers et les antithèses.

Le chef est connu de tous, reconnu de tous. Qu'importe la distance? Photos et cinémas divulguent son image. Sa signature seule, ce portrait symbolique qu'il trace de lui-même, porte au loin son fanion de commandement. De feuille en feuille et de bouche en bouche, sa légende vole...

VI

Vous tous qui vous exercez au métier de chef, n'oubliez pas que de la tribune du commandement vous attirez les yeux des hommes, que vous vivez dans les regards. Et sensibles au fluide impérieux qui se dégage de tous ces regards convergents, laissez cette force opérer sur vous son lent travail de sculpture humaine et vous façonner un type. Car c'est dans le sens du type et non de l'uniformité qu'agit cette force collective. Elle ne cherche pas à assimiler, mais bien à dégager l'unique. Elle aime, elle admire les différences non les ressemblances. Ne vous raidissez pas contre elle. N'écoutez pas les scrupules d'une conscience pénétrée de fière modestie ou rompue à la discipline, et ne cherchez pas, contre la foule qui vous porte, à rentrer dans ses rangs obscurs. Ne tentez pas non plus, par indépendance, de vous composer un type qui ne serait pas son œuvre et qui, n'étant

pas son œuvre, serait toujours un artifice. Soyez le grand comédien qui, dès son entrée en scène, étreint par les regards d'une foule invisible, reçoit sur lui la magique influence, qui s'y livre avec passion, qui s'y perd tout entier pour réaliser, dans une sorte d'hypnose, l'image de lui-même écrite sur cette constellation de mille yeux braqués et qui, dans le délire des applaudissements, éprouve moins l'ivresse d'être admiré que celle de donner à son public la joie de l'admiration.

Cultivez vos originalités physiques, pour peu qu'elles soient remarquées. Et que les plus remarquées s'affirment.

Vous avez des tics et des manies : ne les combattez pas. Ce sont vos signes particuliers. Le ridicule lui-même est une force dont vous devez tirer parti : car du moins est-il remarqué. Le monde est bien plus près d'admirer le ridicule que l'indifférent. Je me souviens de l'arrivée d'un jeune provincial dans la cour du collège, à Paris. Nous étions d'importants petits gamins parisiens de douze à treize ans. Il apparaît, vêtu d'un antique uniforme retapé, d'une casquette hétéroclite et portant des bas orange ! On se moqua de lui. Mais quelques jours plus tard, nous l'admirions, non seulement parce qu'il était fort, mais parce que ce « fort » était le provincial au bas orange. Gardez vos ridicules.

Donnez-vous un genre, ou plutôt accentuez le genre qui vous appartient. Forcez votre type. Alimentez votre propre légende. Faites-vous peu à peu un homme-schéma.

VII

La personne du lieutenant-colonel Flambard est emphatique et redondante.

Le corps gros et court, ses petites jambes arquées sous lui comme les supports frêles d'un vase de Chine, la poitrine cambrée à en craquer, la tête engagée dans les épaules, son bonnet de police juché sur un coin du crâne comme le chapeau de Dranem, il porte avec lui le centre du monde. Ses yeux tout sont sortis de l'orbite à force de pousser leur regard. Sa face est irriguée de sang. Par les larges narines de son nez épanoui, on l'entend respirer comme un lion. Il s'agite, tape du pied, piaffe, fait de

grands gestes avec ses petits membres. Il parle : sa voix claironne et tambourine, sous les voûtes de sa bouche les diphtongues se répercutent, les *r* battent aux champs (on l'appelle le père Tambour). Et quand il dit : « Mes zouâves, mon régiment de zouâves ! » — car il aime ces possessifs familiers, — c'est toute une musique militaire...

On rit. Mais il est chef, parce qu'il commande et qu'il s'affirme chef. Ses ridicules mêmes contribuent à son ascendant, en le marquant d'un type. Il a le prestige du drapeau qui claque : un petit drapeau du 14 juillet, mais un drapeau.

* * *

Celui-ci inspire le respect.

Sa silhouette est dure et concentrée. Il fait l'effet d'un ressort bandé. Les épaules carrées, la taille étroite, il se tient droit mais ne se cambre pas. Dans son visage terreux, d'une structure classique, les yeux sont à l'affût sous l'orbite, où ils observent, attirant les regards mais réservant le leur qui jette rarement sa lueur douce ; la bouche se clôt avec dédain ; le menton s'affirme.

Il ne fait pas de gestes, car il n'a besoin ni de se multiplier ni de se grandir. Il marche sans raideur ni balancement.

Il parle peu. Sa parole, tant attendue, sort concise et passionnée, le timbre chaud de cette chaleur des braises sous la cendre. Il n'a pas d'accent. Il rit rarement et c'est d'un rire octroyé.

On ne lui connaît pas de tic, pas de manie, pas de ridicule. On ne lui donne pas de surnom. Il a pourtant une légende. On le sait vindicatif et implacable à l'égard de ses ennemis, qui sont nombreux ; on cite ses bontés pour son petit personnel, pour les humbles qu'il rencontre. Redouté des forts, aimé des faibles : cette antithèse romantique le dresse sur un piédestal.

Quand cet homme passe, il est le centre des regards. Non qu'il domine les autres par la taille ou par la race, mais une zone de respect l'entoure et le suit. Il attire les hommes mais les retient à distance comme les planètes leurs satellites. Et sa force est là. Recevant tout mais ne donnant rien de lui-même, il dégage un prestige qui rayonne. C'est un moteur immobile.

*
* *

Victor est beau gars.

Le buste bombé, raide sur des jambes élastiques, les gestes onduleux et ronds (ceux du garçon de café portant son plateau), une paire de moustaches blondes redressées en volutes : il évoque la silhouette classique du « beau môme » des boulevards de Paris.

Ces moustaches sont le centre des regards. Elles attirent, pour découvrir des lèvres charnues et des dents de fauve. Ses yeux bleus pétillent ou se voilent sous des replis de chair.

Il parle. Approchons-nous. Le masque grimace. Tout le corps vibre. On croit voir pétarader un étalon en gaieté. Il parle, et une force extraordinaire émane de son verbe. De quel foyer de vie jaillit ce pétillement de mots ! Les plaisanteries les plus fines, les farces les plus grossières, les jurons, les éclats de rire, les confidences cyniques, les gaffes préméditées, les coups de boutoir, les esquives, les volte-face et jusqu'aux paroles inutiles qui tuent le silence, toutes ces flammèches sonores, lancées en gerbes, éclaboussent l'auditeur ébahi. Tout s'éteint sur la place devant ce feu de la Saint-Jean. Seul resplendit l'éclat de cette bonne humeur forcenée, de ce cynisme truculent. Et l'on se groupe, d'instinct, autour de lui pour se chauffer. Il est le brasero.

Victor est chef. Il n'inspire pas le respect, il ne tient pas à distance. Mais, où qu'il soit, c'est lui qui *vit* le plus fort, dont le potentiel est le plus haut, le foyer le plus ardent. Par sa seule présence, il porte les milieux humains au degré de chaleur voulue pour toutes les réactions. Il domine par l'intensité de sa vie.

*
* *

Voici un grand seigneur.

Il évoque l'image stylisée, à demi caricaturale, d'une bête de grand luxe affinée par la sélection artificielle : le lévrier romantique, le pur sang anglais des vieilles gravures de courses. De longs muscles maigres, un squelette fragile, des nerfs. Symbole vivant de l'élégance : épure d'homme distingué.

Le visage est très pâle. Sous sa peau translucide perce

toute l'ossature : le front débordant des tempes serrées, casque éclatant de lumière, les pommettes et le menton offensifs, encadrant un nez aigu. Il a de petits yeux de myope, aux paupières mi-closes et battantes, des yeux vagues qui scintillent, qui suppléent à leur faiblesse par l'intermittence et la mobilité du regard, des yeux qui rêvent et qui jouent.

Voici cette jolie bête en action. L'homme se lève ou s'assied, marche ou s'arrête comme s'il se déclanchait : il a un ressort dans chaque articulation. Il parle d'une voix froide, et sa parole est précise et précipitée : les mots, découpés par quelque machine savante, se détachent en copeaux.

Il écrit comme il parle, avec abondance et précision. Disposant de tout le vocabulaire, il sait expliquer sa pensée d'un mot, le vrai, souvent inattendu et qu'illustrent d'étincelantes images.

On cite ses mots d'esprit, qui mordent. Ses distractions de myope sont aussi célèbres. Il a enfin son antithèse légendaire ; car ce grand seigneur est de goûts simples, sans snobisme apparent, et on l'a vu, dit-on, voyager en troisième classe.

Cet homme domine par la race. Il n'écarte pas les gens, car il ne les reconnaît qu'à deux mètres ; mais à deux mètres il reste distant. Il a une tête de plus que les autres.

*
* *

On l'appelle Alexandre.

Si nous ne savions qu'il est un grand chef, nous l'aurions découvert dans la foule. Car il est grand chef par nature.

De partout il apparaît comme au travers de quelque glace magique qui préciserait les ensembles en atténuant les détails, celle de l'avenir qui crée les types et les légendes. Pas de trait distinctif. Sa marque propre est dans toute sa personne, — dans ces formes « racées », ossature forte, longs muscles, articulations souples, nerfs tendus, qui révèlent le pur sang, non pas le pur sang de luxe et d'art, mais le pur sang de combat, le pur sang de commandement, — dans cette allure « tout-d'une-pièce », presque automatique, et que dirige une volonté, — ces gestes brusques qui seraient gauches s'ils n'étaient calculés, — cette lourde démarche à pas comptés

qui tire avec effort. C'est une bête souple qui se raidit, musclée qui se contracte.

A cheval, sa monte n'est pas orthodoxe, mais il domine, comme la statue du Colleone du haut de son piédestal. Debout, il écarte. On le voit rarement assis.

Dans cet ensemble, la tête ne rayonne pas de prime abord : elle porte un masque militaire, façonné par des années de métier. Mais qu'elle s'anime, et le fond des yeux s'ouvre, la bouche se tord, la peau rude frémit : il apparaît un lumineux visage, qui n'est pas un visage de dilettante à la mode des salons, mais sérieux et fort, qui ne « blague » pas mais croit (quand il rit, c'est par hygiène), qui ne joue pas mais frappe, qui ne balance pas mais décide, le masque même de la volonté, de la puissance et de l'orgueil.

Sa voix qui râpe s'est ébréchée à force de frapper, comme l'épée de Roland ; mais elle fait le silence autour d'elle.

Il parle comme il écrit. Il écrit et parle comme il pense, ou plutôt comme il *veut*. Style, parole et pensée sont une seule arme, sans guillochages ni damasquineries, mais d'acier pur. Il ne s'écoute pas parler, il ne se regarde pas écrire : il n'a pas le temps. Tous ses élans protestent contre ce souci littéraire du rythme et du nombre dans la phrase, de la rareté des épithètes et de l'élégance des formes, qui retarde la pensée, la trahit, la distrait de son but : convaincre et ordonner. L'art est absent, mais il y a mieux : *la vie*, le mouvement et le flux. N'attendez pas de ces tableaux savants, de ces ordonnances parfaites, où les idées, recueillies par le souvenir, ont été classées et fixées comme dans un herbier par un cerveau reposé. Non, mais sorties toutes chaudes d'un cerveau en action, images rares qui s'impriment sur la plaque sensible de la mémoire, formules en coin qui la pénètrent, redites volontaires qui la frappent à grands coups, elles passent en pleine course, vivantes, se poussant les unes les autres, se disputant quelquefois entre elles mais pour le même idéal. Sa parole, son style sont lui-même. Comme tous les grands hommes, il est son Verbe.

Avez-vous vu son écriture? Véloce, elle s'élance, se ramasse, s'écrase, mange les mots dans des abréviations inédites, et quelquefois, impuissante à rattraper la pensée, s'échappe en jambages de colère. Vous connaissez du moins sa signature, cet immense portrait en pied qu'il dessine de lui-même en un seul trait de plume.

Mais que dire de la légende qui rayonne autour de cet homme? elle est inépuisable. Comme toutes les légendes, elle abonde en mystères et en antithèses. Alexandre est nerveux, irascible, en proie à un démon forcené : mais, aux heures graves, on l'a toujours vu calme et maître de lui. Il va tout briser, mais sa main freine. Il gambade, caracole et se dérobe avant l'obtacle : mais il le saute dans les règles. Ses élans ne paraissent pas sans calcul, et pourtant on le croit sincère. Il est bon, et il est cruel. Il n'aime pas le spectable de la douleur, et il en a créé de grandes. Ce trépidant a le goût du repos. Il a pratiqué le dilettantisme, et il méprise l'impuissance. Il a été mystique, et son vrai Dieu est sur la terre. Amateur universel et protecteur des arts, il a voué sa vie à l'action. Il a la passion des bibelots, et il fait la guerre au souci du détail. Nul plus que lui n'a le goût de l'ordre, et il se moque des institutions. Théoricien de la hiérarchie, il s'élève contre les pouvoirs établis. Il a horreur des formules et des moules, et il n'aime pas la liberté... Quel est le secret de tant de mystères? Quel est le principe qui, de ce chaos de contraires, fait une force ordonnée? Chacun s'efforce en vain de résoudre ces énigmes. On cite d'innombrables anecdotes sur ses colères de dieu, son orgueil épique, ses exigences souveraines, sur ses témérités, ses ruses, ses familiarités, ses bontés, sur ses méthodes de travail, sur son extraordinaire endurance physique...

Et toute cette légende plane au-dessus de sa tête, comme le vol bourdonnant d'un essaim d'abeilles.

Tel est Alexandre, si tant est qu'un tel homme puisse être dépeint. Il concentre en lui seul toutes les formes de prestige. Il inspire le respect des hommes et il les rallie. Il écarte la foule et il l'entraîne.

Mais d'où lui vient un tel pouvoir? L'a-t-il reçu de Dieu? Ou plutôt ne s'est-il pas fait Dieu? Ce grand fabricant d'âmes n'aurait-il pas fabriqué la sienne? Sa vraie figure était-elle vraiment celle que nous voyons, sa vraie nature celle de son physique et de sa légende? Ne s'est-il pas plutôt modelé lui-même? Ouvrier d'une sorte de réincarnation personnelle, ne s'est-il pas composé son type, comme le sculpteur sa maquette? Nature complexe, merveilleusement riche de dons et féconde en transformations, nature anarchique, étrange conglomérat de forces contraires, toutes indépendantes et forcenées, n'a-t-il pas dû se dominer

lui-même pour mieux dominer le monde, et, par l'effet d'une volonté persistante, imposer une âme à ses pensées, un corps à ses membres, un but à ses désirs? Il semble bien que la vérité soit là. La domination de soi-même a été son école de commandement, rude et décisive. Vainqueur des puissances de son être, il était sûr de vaincre ses semblables. Dès ce jour, il était chef. Il restera chef, durant sa vie, et au delà.

GUILLAUME DE TARDE.

Vasco [1]

TROISIÈME PARTIE [1]

« J'aime celui dont l'âme se dépense, celui qui ne veut pas qu'on lui dise merci et qui ne restitue point : car il donne toujours et ne veut pas se conserver. »

NIETZSCHE, *Ainsi parlait Zarathoustra.*

I

J'ai encore en mémoire le timbre assourdi de sa voix sur ce nom et le temps qu'il marqua quand il l'eut prononcé. On eût dit que sur la pente de confidence où il s'était donné libre cours, je ne sais quel interdit avec ce nom-là s'était dressé. Je restai en suspens, tout mon désir de savoir tendu. « Plessis? » J'essayais de le remettre sur la voie. Avec une impétuosité soudaine il reprit : « Oui, Plessis. Un homme comme tu n'en as pas connu, comme il n'y en a jamais eu dans ta vie. Pas un fantoche, pas un faux affranchi ! Un homme. Sais-tu seulement ce que cela veut dire? »

Évidemment je ne savais pas bien ce que pour lui cela voulait dire, ni ce mot d'affranchi qui sonnait drôlement.

« Un homme ! Un homme que tu aurais pris pour le musicien de l'établissement dans le bastringue où je fis sa rencontre. Il jouait du banjo à des Canaques qui dansaient la upa-upa. Les gens des tables

(1) Copyright 1927 by Librairie Plon. Voir *la Revue Universelle* des 15 juillet et 1er août 1927.

claquaient des mains autour de lui. Il avait l'air de s'en ficher royalement d'ailleurs ; il ne les voyait pas ; il jouait pour son plaisir, en effleurant les cordes en rond du bout des doigts, les yeux dans le vague, des yeux durs, bleus mais très durs... Ce sont ces yeux-là, je crois bien, qui m'avaient fait tiquer en entrant. Ces yeux? Ou bien ce costume soyeux qu'il avait? Je ne sais plus. Un costume éblouissant, d'une sorte de mousse de laine blanche et dorée, qui lui faisait, avec son col ouvert sur sa poitrine hâlée, ses cheveux blonds, sa ride au front, son tranchant profil d'oiseau, un air bien à part... Un air d'insolite élégance qui jurait avec tout là dedans. »

C'était une boîte pour touristes en bordée où il se trouvait pour la première fois, entraîné dans une tablée d'officiers du courrier descendant qui l'avait cueilli à son comptoir au débarquer. Tout Papeete entrait sur cette véranda tapageuse : métis endimanchés, *tiaré* à l'oreille et foulard au chapeau, passagers de bateau débraillés, harnachés des coquillages de M. Kröhn, vahinés en cheveux qui venaient se faire offrir un verre et que l'on retenait à danser. « J'avais toujours fui ces noubas, mais cette fois j'avais dû suivre. Et comme par hasard la petite fête languissait : les types leurs couronnes sur le nez et le nez dans leur champagne, les femmes affalées dans leurs soies tendres, les demi-blancs payant leur écot en cris d'animaux. Quant aux danseuses, réglées d'avance, elles commençaient à s'asseoir sur les marches de l'escalier. » C'est alors que le type au banjo avait daigné baisser les yeux sur ces filles qui bâillaient aux étoiles. Il y avait comme une phosphorence dans son regard enfoncé. Et il avait gratté son banjo un peu plus vite, un peu plus fort, tout simplement.

« ... Pas plus et ce fut assez. Tout d'un coup, comme un papillon qui va donner dans une lampe, une grande fille blanche avait jailli de l'ombre et se trémoussait là, devant lui, son châle aux hanches, une fleur aux dents, les yeux en plein dans ces yeux durs qui la regardaient venir. C'était Pakki, je me souviens, une belle au teint d'olive et les yeux en biseau. Et lui ne la lâchait pas, accélérant le rythme, le rythme frôleur et endiablé de sa upa-upa qu'il semblait avoir dans les doigts, ou plutôt comme un véritable indigène dans la peau. Comme un possédé aussi, avec son air absent et ses lèvres serrées... »

« Ce qui suivit est impossible à décrire : les filles entraient, l'une après l'autre en coup de vent ; des cris partaient, aigus, stridents, les fleurs pleuvaient, des verres se brisaient. Une vraie vague de folie : à la table les têtes roulaient. Et je m'étais porté vers lui. Mais d'un coup sec sur son banjo l'homme avait rompu le charme. »

« A notre table où il s'était assis, je sentais ses yeux sur moi et je

n'osais pas le regarder en face. Quelqu'un lui dit un mot à l'oreille. Alors il me parla ; je ne me souviens pas bien de sa phrase : « Il y a longtemps que vous aimez le pays? » Quelque chose comme cela. Je devais être un peu ivre. Et en partant il me dit : « Venez me voir. » Je demandai son nom à mon voisin — un demi-blanc — qui s'esclaffa. « Mais c'est lui... vous ne le saviez pas? Votre Plessis !... »

« Votre Plessis »! Que ne lui avait-on pas raconté sur son voisin tout ce jour-là et la veille, quand, après sa découverte, il s'était enquis de son nom? C'était M. Kröhn qui avait fourni les premiers renseignements.

« Là-haut, à côté de chez vous... la case noire? *Yes, sir*, je connais... Sur le terrain *tabou?* » Il y avait eu autrefois, d'après Taporo, un couple lépreux dans cet enclos en friche. Et, comme de juste, la lèpre était restée sur le terrain *tabou*. « Ma foi, vous auriez pu mieux choisir votre case... Oh, tout le monde ne l'attrape pas, surtout les Blancs, mais des fois... Vous écoutez toujours votre Frelon aussi... Et le type y est en ce moment? *Damn!* Quel toupet ! » Le type, c'était Plessis, « Plessis Tané », comme le nommait Taporo, le fameux Plessis. Il en avait eu des histoires, cet individu-là, depuis qu'il était arrivé à Tahiti... Américain qu'il se disait... Un vagabond, un *beachcomber* qu'on trouvait partout et nulle part, à Tahiti quand on le croyait en Amérique, dans les districts, à Moorea ou au diable dans les îles à se faire nourrir par les indigènes, tantôt ici, tantôt là, ou bien avec ses amis les « hommes nature » de Tautira. Et il se disait peintre... Personne ne l'avait vue, sa peinture. Est-ce que seulement il savait peindre, demandait M. Kröhn en regardant ses nacres badigeonnées... « Un fameux voisin que vous avez là. Vous le connaîtrez... Au « Bougainville » il y avait des gens qui pouvaient en dire long, s'ils voulaient, sur « le seigneur Plessis ».

Et au « Bougainville », cercle de la marine et du commerce, sur le port, ç'avait été un beau vacarme parmi les clarks de factoreries et les capitaines au cabotage quand Philippe, qui avait saisi cette occasion d'y rendre quelques tournées, avait lâché le nom de Plessis. Un caillou dans la mare aux oies ! « Plessis ! Une crapule ou un fou, monsieur, votre Plessis, » avait glapi le gérant de *l'Éclaireur de Papeete*, bilieux notoire par ses déboires conjugaux. « Les gens qu'il a ruinés ou déshonorés pourront vous le dire. » — « Un fou, *old chap*, un fou, » reprenait pâteusement un éléphantin patron de goélette qui rendait le punch par tous les pores. « Un fou, je l'ai promené, moi, cet être-là, je sais ce que je dis. Je l'ai roulé des Paumotou aux Marquises pendant six mois de rang. Qu'est-ce qu'il avait à fiche aux

Paumotou, dites-moi? J'en ai vu des types tapés, mais celui-là... Et avec les Canaques alors, ne se saoulant qu'avec eux, couchant n'importe où. Il se baignait même dans les trous à requins ». — « Ça ne l'empêche pas d'y avoir laissé plus d'argent dans sa tournée, que vous n'en avez ramené de coprah, » disait un autre. « Et Hapataki »? criait-on de plusieurs côtés. C'était lui, put démêler Philippe à travers des apartés, qui avait été, quelques années plus tôt, l'instigateur de l'expédition légendaire : « l'affaire du trésor d'Hapataki ». Il avait, au cours de ses pérégrinations, déniché sur une île basse, l'île d'Hapataki, un vieux loufoque de ses compatriotes qui s'obstinait depuis vingt ans à surveiller sur les eaux bleues l'emplacement d'un prétendu trésor provenant, disait-il, d'un galion sombré au temps des Armadas. L'homme montrait des cartes, des papiers. Aussitôt revenu, Plessis avait ébruité l'affaire, cherché des associés, et le miracle était qu'il en avait trouvé. Une société s'était formée, trois goélettes avaient été équipées, l'administration avait même envoyé des gendarmes pour protéger ses droits. Le fiasco avait été lamentable. Non seulement les plongeurs n'avaient rien trouvé sous l'eau, mais rien non plus sur le corail de l'île basse à se mettre sous la dent. Les gendarmes eux-mêmes avaient failli mourir de faim — d'où le scandale. Les dupés s'étaient tenus cois ; mais l'on n'avait rien pardonné au « seigneur Plessis ».

Malheureux Plessis ! Il était célèbre ; il était maudit. Taporo n'avait pas menti : il y en avait, des histoires, sur son compte ! Et la moins prestigieuse n'était pas celle que colportaient certains métis farauds : l'histoire d'une demi-blanche, « ah ! une beauté, monsieur, une vraie perle, celle-là », qu'aux îles sous-le-Vent il avait enlevée du giron maternel d'une diaconesse de village. L'on savait comme elle était gardée, pourtant. « La fille d'un lord anglais, comme on vous le dit », d'un vrai lord qui lui faisait les frais d'une éducation soignée. La fille avait tout lâché, temple, dot et diaconnesse pour suivre ce vagabond. Et Dieu sait où il la nichait à présent. « Il y en a assez de ces aventuriers, » avait clamé un Levantin, lourd de paupières et de moustaches, qui, disait-on, trafiquait d'opium avec un brevet de docteur. « Nous ne sommes plus au temps des baleiniers. »

Toutes ces histoires fielleuses ou saugrenues ne prêtaient à l'homme de l'enclos *tabou* que des aspects bien disparates pour l'imagination de Vasco. Mais il y avait un son de cloche autrement émouvant que lui avait donné à entendre en l'accompagnant, chapeau sur l'oreille et bicyclette à la main, un des familiers du « Bougainville », le seul dont il prisât l'opinion : Oswald...

Oswald était un Suisse, d'allure débonnaire et de mise simple mal-

gré son énorme fortune, qui avait pratiqué la grande aventure sur tous les coins du globe : chasseur d'ours en Petite-Russie, prospecteur en Colombie, collectionneur d'antilopes au Soudan, il se livrait alors à Tahiti à son sport favori, la pêche à la ligne de traîne. Son originalité, aux yeux de Vasco qui recherchait sa compagnie, était dans l'art avec lequel il combinait sa fougue aventureuse et son insatiable curiosité à une helvétique économie de ses forces et de sa bourse.

« Beaucoup de vrai dans toutes ces blagues, mais pas de fonds, vous me comprenez, » avait-il dit. Observateur mordant, potinier infatigable et tôt levé, il connaissait dans les coins « Papeete la Bien-Aimée », comme il appelait sa ville d'adoption. Vasco avait dressé l'oreille. « Pas de fonds... Ils n'y connaissent rien, ces braves bougres, à votre Plessis. » — « Mon Plessis? » se récriait Vasco. « Je ne l'ai jamais vu. » Le Suisse aux yeux aigus tourmentait sa barbiche. « Cela ne fait rien, cela ne fait rien. Cet homme-là, je vous le dis, n'est ni un fou ni une crapule. Et ce n'est même pas un aventurier, comme l'appelle ce Grec qui vend des ordonnances. Ni un homme-nature dans le genre de ses amis de Tautira... C'est autre chose. D'abord il a la guigne. Et il la porte. Souvenez-vous de cela. Voulez-vous que je vous dise comment les Espagnols appellent ces types-là? *Desperados*. C'est cela même, monsieur, je vous le dis : un désespéré »... Et avec un clair regard en vrille, ironique, un peu méchant, décoché en plein visage, dans un grand coup de chapeau cérémonieux : « Mais vous aurez plaisir à faire sa connaissance... »

Plaisir, il ne savait encore. Envie? Certes, il en avait envie. Surtout depuis que, cessant d'être un mythe et le héros plus ou moins honni d'histoires abracadabrantes, l'homme lui était apparu dans le bastringue sous cet aspect inattendu. Avec cette attirante figure, ce regard d'oiseau de mer, ce costume léger, son banjo, il revêtait d'un soudain prestige aux yeux de Vasco ces aventures baroques et désespérées, ce mauvais génie qu'on lui prêtait.

Désespéré... Le mot avait pour Vasco une consonance fraternelle, quel que fût le sens que le Suisse lui attribuât. Il émouvait en lui, à travers la sérénité dont ces mois de calme dans le pays nouveau avaient enveloppé ses anciennes agitations, le fond trouble de ses angoisses d'autrefois. Sans doute, il s'en croyait quitte désormais; cependant à ce seul mot un flot de sympathie irraisonné avait jailli en lui, l'avait comme grisé avant même qu'il eût pu s'en rendre compte, pendant que l'homme jouait. « Votre Plessis »! Cette anticipation d'affinités entre eux lui paraissait toute naturelle à

présent. Il se demandait seulement comment d'autres que lui avaient pu deviner, prévoir...

Lui surtout, ce Plessis qui dès la première rencontre, sans le connaître, avait attaché sur lui comme sur une amitié prédestinée la flamme bleue de son regard pénétrant. Et ce « venez me voir » qu'il lui avait laissé en partant, comme un appel.

Vasco y songeait. Sur les feuilles retombantes des bananiers de l'enclos s'appuyait un rayon oblique. Dans les gazons épais les merles piétaient, gavés de mangues. Une grave douceur pesait. Il n'osait pas. Il y avait comme un sortilège à vaincre, l'inertie d'un bonheur lourd. Oh, ce n'était ni l'hostilité des gens à affronter, ni cette vague menace... Non, ce n'était pas cela ; mais comme d'avoir un calme profond, une paix acquise à troubler. Un fruit tomba. Il s'était avancé vers la clôture.

Par la brèche, par delà la brousse tabou, dans une coulée de lumière dont le couchant l'inondait, on voyait toujours la case noire. Et dans ce soleil dont s'imbibait la mousse violâtre du bougainvillier elle semblait moins vieille, moins délabrée. La haute silhouette de l'homme se détachait sur la vérandah. Il était en paréo, avec une chemise à courtes manches ; on distinguait un reflet doré sur ses cheveux. Il semblait attendre ; quand il vit Vasco il leva la main. Vasco enjamba la palissade et passa dans son enclos.

La planche de l'escalier sembla fléchir ; la main de l'homme le hissa. Il avait aux lèvres son mince sourire :

— « Hallo... je vous attendais. »

Ils entrèrent. Pièce nue : rien aux cloisons qui paraissaient plus écaillées au dedans qu'à l'extérieur ; une sorte de lit de nattes, une moustiquaire sale comme une toile d'araignée, avec des trous ; une fenêtre sur les feuilles ; deux cantines. Plessis s'assit sur l'une et offrit le lit. Philippe regarda Plessis.

Il paraissait moins jeune que la fois précédente : un cerne d'ombre sous les yeux, sa ride au front plus marquée, deux plis aux coins de sa bouche mince et quelques cheveux blancs qui ressortaient mieux dans la pénombre. Mais son regard était le même : rentré, obstiné.

« Je n'osais pas », débuta Philippe un peu gêné.

Le sourire s'allongea. « Vous craigniez peut-être ces *gentlemen* du Bougainville? » La voix était brève, railleuse, avec une pointe d'accent saxon. Il fut regardé curieusement « Qu'est-ce qui vous étonne? que je sache? Avec les demi-blancs, vous savez... »

Philippe eut un geste évasif : « Vous savez, moi, leurs histoires. »

L'autre trancha, une subite pâleur au visage. « Pas des histoires !

Rien que la vérité, probablement. Mais est-ce qu'ils vous ont dit qu'ils ne savent pas tout? »

Et audacieusement, comme pour couper court à l'équivoque, il parla. On le méprisait, on le haïssait... Cela l'amusait beaucoup. Assez drôle, n'est-ce pas? de passer pour un type à-la-plage, « comme dans les romans de Stevenson, *old man* », ma foi, oui il était à-la-plage. Ce n'était pas bien grave. Il y en avait d'autres : des petits traînards, ceux-là, d'ailleurs, qui végétaient aux îles moins par goût du pays que par fainéantise. Venus pour ça. Lui pas. Dans le temps il avait eu un petit cutter à lui et la première sans-soupapes de Tahiti. En Amérique, à la mort de son père, ce n'était pas les dollars qui lui manquaient. Mais pour le charme qu'elle avait, la vie là-bas, à Chicago ou à Boston. Pour lui il y avait mieux...

« Vous avez voyagé? » Philippe le considérait curieusement. Sous son accent sarcastique, ses manières un peu hautaines d'étranger qui le déroutaient en lui en imposant, Vasco retrouvait du Vasco en lui, d'une autre sorte, avec plus de nerf et moins de finesse.

Voyagé? Pas mal, oui... Mexique, Pérou, jusqu'à la Terre de Feu d'où un voilier chilien l'avait amené à l'île de Pâques pour rentrer ensuite par Tahiti. Il y avait dix ans de cela. Pourquoi il était resté à Tahiti? D'abord il peignait beaucoup autrefois, mais indépendamment de cela, n'était-ce pas tout naturel? Est-ce qu'on pouvait aller beaucoup plus loin? Personne n'y connaissait rien à ce pays. Des touristes, les gens qui venaient! Quinze jours de cocktails et ils reprenaient le bateau. Lui commençait à les connaître, les îles, à présent. Et cela valait la peine. Mais il fallait savoir s'acclimater, vivre vraiment parmi les indigènes et se donner à ça... Il lui expliquerait une autre fois, mais pas à Papeete... Il avait une autre case, tout au bout de l'île, à Tautira. Là-bas, on se sentait vivre. Il faudrait y aller ensemble quelque jour... Il observait Vasco avec attention, d'un peu haut, comme s'il avait un dessein de l'intriguer, de le dominer peut-être... Oui, cela faisait dix ans qu'il s'était fixé en Océanie, dix ans. Il avait tout levé en banque un beau jour à Frisco entre deux courriers, pour venir vivre aux îles, comme on le lui avait prédit.

Prédit? Vasco n'avait pu maîtriser un mouvement d'étonnement. Oui, prédit. C'était comique, hein? Quand il avait vingt ans, dans un « laboratoire d'occultisme », à New-York, où on lui avait dressé son horoscope. Un curieux papier qu'on lui avait donné là. Tout y était : les voyages, les îles, la malchance. On lui avait même dit de se méfier de l'eau... comique, hein? Pour la malchance elle lui avait bien joué quelques tours, en effet. Bah! c'était de la blague, tout cela, cela ne

l'empêchait pas d'avoir eu du bon temps. Il avait roulé dans toute les îles : Marquises, Paumotou, Iles-sous-le-Vent, couchant chez les indigènes, mangeant leur *maa*, apprenant leur langue qu'il parlait mieux qu'eux aujourd'hui, cherchant à savoir « ce qu'ils avaient encore dans le coffre », leur donnant tout ce qu'il avait — paréos, boîtes de conserves, tabac, du rhum aussi, « ce n'est pas ce qui leur fait le plus de mal et c'est ce qu'ils aiment le mieux, » se saoulant avec eux parfois...

De temps à autre, il s'arrêtait de parler pour remplir d'une bouteille aux deux tiers pleine un verre qu'il vidait d'un trait... Puis tapotant son verre de chiquenaudes, il se laissait continuer. Il avait eu de bonnes histoires, de sacrées histoires même. Ici le pasteur, là le gendarme, ailleurs les colons. Dans une des Iles-sous-le-Vent il avait même réussi à les avoir à dos tous à la fois, à cause d'un petit village où il avait voulu empêcher les gens de se laisser dépouiller. Le pasteur leur faisait ramasser toute leur vanille pour ses quêtes. « Il voulait bâtir un temple, un vrai temple de Salomon, *my dear*, avec des fenêtres gothiques, un toit de tôle et des vitraux coloriés sous les cocotiers, vous voyez ça ! » Toute l'île était rançonnée de la récolte d'une année. Cela faisait l'affaire de tout le monde : des marchands de tôle, des Chinois qui achetaient la vanille au pasteur, des colons qui avaient du coup les terres pour un morceau de pain et même du gendarme qui se frottait les mains parce que sur la vente on lui remettait l'impôt. Il était arrivé en plein dans cette misère. Vidant ses cantines pour nourrir les affamés et essayant de secouer la torpeur de ces ouailles trop tondues. Ah ! la partie n'avait pas été longue. Au bout de quinze jours, dévalisé, menacé d'arrestation, c'était lui qui était chassé. Oui, chassé par les indigènes eux-mêmes, qui, ameutés par leur évangéliste, voulaient brûler son hérétique de case. Dommage qu'il n'eût pas pu avoir le pasteur à bonne portée ce jour-là... Dommage, car il était d'humeur à tout... Ah ! il l'avait tout de même trouvé amère, ce soir-là, sur le petit warf de Papetoai.

Le cœur de Vasco s'élançait. Il aurait voulu oser prendre les mains de cet homme, les serrer: C'était là ce fou, cet aventurier qu'on avait essayé de ridiculiser, de salir? Ce désespéré? Désespéré, soit. Il tenait pour lui. L'autre continuait.

Il s'était ressaisi naturellement. Ce n'était pas leur faute, à ces pauvres gens ; il n'avait pas su les prendre alors. Il commençait à s'y entendre mieux aujourd'hui... Au fond, les seuls ennuis que l'on ait dans ce pays c'est avec les Blancs. Il en savait quelque chose pour s'être laissé taper un peu trop aisément. C'était là son faible. Il ne savait ni lésiner, ni compter. Mais ce qui était curieux dans toutes ces

histoires, c'était sa guigne. Extraordinaire vraiment. Il en aurait raison d'ailleurs, il faudrait bien qu'elle cède ou qu'elle dise pourquoi. « Hapataki? oui, c'était moi. Et ce trésor je vous parie qu'il y est. En tout cas il fallait voir. Ils n'ont pas su attendre. » On avait tourné son échec en ridicule, aucune importance ! Échec, échec ! Qu'est-ce que cela faisait? « Succès ou échec, est-ce que c'est cela qui compte? »

— Qu'est-ce qui compte? avait murmuré Vasco. Il serait parti aussi à la recherche du trésor si l'autre l'avait voulu à ce moment. « L'aventure »?

— « Connais pas... » avait tranché l'homme de sa voix brève. Je n'en ai pas eu. »

— « Quoi, alors? » Philippe suivait une autre pente. « La paix? »

— « Quelle paix? »

Plessis le regardait d'un air étonné. Il y avait un grand remue-ménage au fond de Vasco. Il insista :

— « Alors? »

— « Alors? D'abord chercher, connaître... et puis... »

— « Et puis? »

— « Et puis. Est-ce que je sais?... Comment vous dire? » Plessis était penché en avant, scrutant le sol, une main fouillant sa chemise. « Courir sa chance. Aller jusqu'au bout dans la vie. » Il releva ses yeux bleus, ses yeux durs sur ceux de Philippe. « Ne pas compter surtout. » Il se souvint qu'il avait un second verre à côté de lui. Il le tendit à Philippe. « *Drink?* »

Mais Philippe ne buvait pas. Les derniers mots le gênaient. Et lui? avait questionné Plessis. Qu'est-ce qui l'avait attiré ici? Philippe avait simplifié son histoire : le voyage lui aussi, la vie à assurer le moins tristement possible. Cela marchait? — Hum, cela vivotait, mais enfin il pouvait vivre. Quant aux affaires, il n'y avait guère d'affaires pour le moment...

Plessis suivait ces confidences prudentes, l'ironie aux lèvres. « Pas de rhum? » insistait-il, le regard tenace. C'est tout ce qu'il avait à offrir. Il s'excusait de son dénûment. Depuis sa ruine il ne lui restait plus grand'chose : quelques vêtements décents pour venir en ville, un mauvais tacot dans un garage, et sa case dans un district éloigné de la presqu'île, à Tautira — celle-ci était une case d'emprunt qu'on lui abandonnait. Heureusement qu'il avait sa femme — oui, une demi-blanche qui l'avait suivi pour tenir la maison et blanchir son linge. Pour vivre, la pêche et la chasse avec les indigènes. Ce n'était pas très difficile de vivre dans les îles. Mais ce qu'il redoutait c'était la déchéance. La pauvreté l'accablait comme la brousse autour de cette case. Mais, quand il essayait de débrousser, la hache restait dans

l'arbre. Tout se ressemble. Il n'avait plus d'argent. Emprunter? Ceux pour qui il avait le plus fait lui montraient aujourd'hui les dents longues. Des gens qui ne comprenaient pas la vie comme lui, ni l'entr'aide, ni le plaisir de donner.

Une gêne s'insinuait : en Philippe c'était une méfiance vague qui glaçait la chaleur de son premier élan ; en Plessis le soupçon de cette méfiance. Il sondait Vasco de ses yeux clairs où perçait une lueur d'impatience, la colère d'une attente qui va être déçue. Peut-être regrettait-il d'avoir avoué trop tôt ses embarras d'argent. Mais tout à coup chez Vasco l'élan fut plus fort que la défiance :

— « En voulez-vous? »

Le front de l'autre se dérida et dans la soudaine étreinte de ses mains il y avait une vigueur pathétique comme s'il eût reconnu enfin un homme comme lui :

— « Peut-être... pas maintenant. »

II

« Vous n'avez pas peur? » avait demandé Philippe un autre soir. C'était à Tautira, à l'autre bout de l'île, chez Plessis. L'homme était venu le prendre le matin dans son tacot et, Philippe ayant remis la charge du comptoir à M. Kröhn, ils avaient roulé tout le jour par la route côtière puis par la grande brousse de la presqu'île jusqu'à cette case écartée. C'était, à bonne distance des feux épars d'un village, une grande case de roseaux couverte de chaume de palmes, légèrement en retrait sur la berge d'une rivière qui, plus bas, s'évasait en une courbe pâle dans le lagon. Devant le seuil, sous le dôme d'un grand manguier noir, Plessis se détendait dans la fraîcheur humide qui montait de la rivière.

— « Peur de quoi? »

— « Je ne sais. Cet éloignement, votre solitude après l'hostilité que les gens vous ont montrée, leurs sales manigances. »

— « Que peuvent-ils contre moi? Tout ce dont ils sont capables, ils l'ont tenté. »

— « Vous avez du courage... Moi... Il me suffit parfois de simples apparences. Comme là-bas, à Fautaua, dans votre case. »

— « Eh bien? »

— « Elle est tabou, paraît-il. Vous savez ce qu'ils disent du terrain? »

Plessis eut un rire un peu nerveux. « *Offcourse!* Comment l'au-

rais-je eu sans cela? On me la laisse pour rien, la peine de la prendre. »

Vasco était inquiet ce soir-là. « Si peu de danger qu'il y ait, j'aurais eu peur. L'impression. Vous pas? »

— « Tout cela est écrit. Même vrai, même sûr... Et après? Nos terrains se touchent d'ailleurs. Le risque est le même, si risque il y a? »

Philippe n'avait pas insisté. L'homme l'étonnait chaque fois davantage. Il ne savait encore avec certitude ce qui en lui était audace ou fanfaronnade, désir d'intriguer ou réel attrait. Ses gestes avaient je ne sais quoi de fébrile, de forcené qui inquiétait : sa manière de dénouer sa cravate, de jeter les mots comme des défis, ses coups de volant comme des sauts à la mort, ses regards d'oiseau batailleur par instants. Et à d'autres il y avait dans leur insistance inquisitive ou dans leur évasion une outrance, une tension extrême vers un absolu indéfinissable. On l'eût dit prêt à tous les coups de tête comme aussi à tous les actes de sacrifice ou de grand courage. A Vasco qui ne se sentait disponible que pour l'inquiétude et la chimère, qui déprisait en lui-même, y reconnaissant le legs paternel, une certaine retenue un peu timorée, cette promptitude au lâchez-tout chez Plessis apparaissait comme la force suprême. Obscurément il souhaitait d'en éprouver la contagion, l'investissante domination.

Ce n'était pas sans des arrêts, de timides résistances. L'homme, le matin même, au moment d'acheter son essence avant le départ, lui avait brusquement rappelé l'offre faite et sans aucune gêne demandé de l'argent. Sur le coup Philippe avait ressenti la même réticence, la même méfiance que le jour où l'autre lui avait parlé de ses embarras. Puis, avec honte, il avait rejeté ce soupçon sordide et lui avait offert son portefeuille, offrant la moitié de ce qu'il avait : deux billets de mille. L'homme les avait empochés sans rien dire, d'un grand geste distrait.

Vasco y repensait. Son compagnon s'était dévêtu et le laissant au seuil de la case s'était avancé vers la berge. Le floc dans l'eau lourde de son plongeon avait seul indiqué qu'il se baignait. Quand il remonta la nuit était tombée : il resta à se prélasser sur le tertre, semblant se délecter du morose silence.

Alors ils avaient vu venir, au long de la rivière, une lumière en marche entre les arbres, un falot balancé qui, lorsqu'il approcha, éclaira jusqu'en haut le dessous des palmes. Dans son halo, quand il eut passé le tournant, apparut une robe blanche, un bras nu et le haut d'un visage pâle où brillaient des yeux noirs, puis derrière, le paréo d'une servante qui portait des plats.

« Dinah? » interrogea l'homme de sa place.

— « *Yes.* »

La femme passa, sans s'arrêter, dans la case qui s'illumina.

Quand ils entrèrent à leur tour un couvert était mis, d'un luxe inattendu dans cette case de roseaux : le linge blanc, l'argenterie d'un home anglais. La femme servait en silence, les yeux baissés. Et en la voyant évoluer dans la lumière de la lampe, Philippe n'avait pu retenir un mouvement de surprise.

« ... Elle était belle, comme j'ai vu peu de femmes l'être. Jamais en tout cas de cette beauté-là. Vraiment, la perle, comme avait dit le métis du Bougainville. Par le teint, au moins, dans le bleu-noir de ses cheveux qui lui descendaient aux hanches. Elle était si pâle, cette demi, qu'on aurait cru qu'elle avait été cloîtrée. » Sans doute le sang du père y était pour quelque chose. Mais il y avait sous cette pâleur une insaisissable coulée d'ambre qui la rehaussait d'une nuance vivante, miroitante, imperceptiblement safranée autour des cils noirs et des ailes du nez droit, comme celle qui s'étale dans les corolles de cire du frangipanier. Sous sa robe flottante elle portait un paréo dont on distinguait le dessin à travers la mousseline. Le mouvement de son corps s'y perdait mais au déplacement égal de ses jambes nues, aux gestes lents de ses bras, on sentait la souple vigueur d'un jeune animal dressé. « Mais la merveille, c'était les yeux. Je n'en ai jamais connu d'un feu plus sombre, avec plus de rayonnement... »

Ceci me fit l'interrompre. A l'autre bout de la table, contre le mur, j'apercevais la photographie que j'avais en entrant si longuement détaillée. Instinctivement j'y suivais sa description.

— « Même ceux-là », dis-je, en la lui montrant.

Il eut une seconde d'indécision. « C'est elle », répondit-il un peu plus bas. Mais, sans attarder son regard, il continua.

On sentait qu'elle sauvegardait, dans la maison de Plessis, un ordre et une netteté qu'il eût été incapable de conserver sans elle. Cependant quelque chose était entre eux. A table, elle parlait à peine, répondant par monosyllabes aux rares questions que lui posait Plessis. Était-ce la marque de l'éducation protestante qu'elle avait reçue et qui, même aux îles, fige les natures les plus prime-sautières? On eût plutôt dit une retenue volontaire, une espèce de crainte. Car lorsqu'elle s'adressait à Philippe, pour nouveau venu qu'il fût, son visage s'animait et ses yeux francs s'illuminaient d'éclairs de gaieté qui s'éteignaient court lorsqu'elle surprenait sur elle le regard de Plessis. Il y avait dans ce regard posé sur elle une froideur dure et détachée qui en disait long.

Presque aussitôt après le repas elle était partie avec sa lanterne et

sa petite servante, laissant les deux hommes seuls sur la porte. Alors, en mâchonnant sa pipe, Plessis avait parlé d'elle, avec une nuance de distance, comme d'un bel objet dont on n'apprécie plus que l'usage. Oui, elle était belle en effet. Elle l'était plus encore quand il l'avait amenée de Bora-Bora, à quinze ans. Oh ! il n'avaitpas eu de peine à l'enlever : un signe à faire et elle avait tout lâché. Elles sont ainsi. A présent, elle le craignait plus qu'elle ne l'aimait sans doute. Cela lui était égal : en fait de femmes, en définitive, il préférait les pures indigènes. Cela ne l'empêchait pas de tenir très fort à elle : elle lui était admirablement dévouée et il avait connu avec elle un des plus beaux temps de sa vie. Aujourd'hui, que deviendrait-il sans cette femme qui lui assurait son dernier gîte et sa pitance, il fallait bien le dire : il lui restait à vivre de bananes et à s'habiller de toile à sac comme certains hommes-nature qu'il connaissait dans les parages. Et ce disant, il considérait Philippe avec une curieuse insistance. « Elle vous plaît? » Après quoi il avait repris son banjo.

Et Vasco n'avait pas songé à Plessis seul cette nuit-là, dans l'insomnie qu'entretenaient de leur vibrillonnement les moustiques de la rivière. Harcelante nuée, issue de cette noire humidité qui l'enveloppait. Il se débattait, dans une étouffante chaleur, sous des images plus lancinantes que leurs piqûres... Dinah... Plessis... Leurs deux images s'alternaient. Mais celle qui revenait le plus souvent troubler son nocturne veuvage c'était l'énigmatique et multiple figure de celui qui avait empoché son argent sans rien dire, — l'homme qui avait tout donné ou perdu, le risque-tout qui le soumettait à son regard tenace, l'homme au banjo — son ami.

Au réveil il s'était senti recru de fatigue, et ses yeux en s'ouvrant avaient rencontré, scrutant leur cerne, le regard de Plessis. Déjà debout, il attendait de sortir, observant Philippe qui avait sa courbature à vaincre.

Mais ce matin-là réservait à Vasco un émerveillement nouveau. Un monde amphibie — la presqu'île qui allongeait entre les eaux sa longue échine bleue — l'attendait. Depuis des mois il avait à peu près uniquement vécu dans la glauque torpeur de son jardin. Il se retrouvait devant la jeunesse de la mer, encerclé de terres flottantes entre ciel et eau ; et, en même temps que leurs ombres, le glacis lactescent du lagon réfléchissait le ventre bombé des gros nuages qui s'y posaient. Il flottait une lumière attique. Plessis ouvrit devant lui un chemin feuillu.

Il le suivit à la foulure de sa trace. L'autre fonçait impétueusement, pieds nus, torse nu, un simple pagne aux reins, comme un

natif, le conduisant à l'aventure. Ils prirent des sentes herbues que redescendaient, venant de la montagne, des porteurs de fruits qui enlevaient allégrement sur leur épaule un balancier à chaque bout chargé de régimes ; ils traversèrent des rivières glacées sous l'ombre interdite des arbres mapé dont les racines à cloisons empâtaient dans les berges éboulées leurs gothiques piliers ; ils passèrent des criques basses où l'eau douce affleurait, sur des espaces miroitants, le sable et la saumure. Dans ce chaotique éboulis, sous les arborescences, Plessis faisait sonner des rochers creux. Ailleurs, dans le retrait d'une falaise, il montrait les cavernes où les Maoris d'autrefois gardaient recluses les filles royales pour préserver leur teint. Vasco songeait à Dinah. Autour d'eux les indigènes chargeaient au harpon des cochons sauvages et Plessis aidait à leur lier les pattes pour les porter avec eux. Puis sur le midi, ils avaient débouché au bout du promontoire, face au large, sur une grève nue où luisaient des galets.

Leurs charges étalées, les natifs avaient allumé un feu qui flambait haut et droit vers le zénith. Vasco, encore dans l'élan de la course, sous le souffle du brisant, revivait. Il croyait voir s'accomplir son plus vieux rêve : renaître, ressusciter au bout du monde, nu sur une plage nue. Il y était. Et celui qui l'avait conduit là, son harpon à l'épaule, natif entre les natifs, et qu'il voyait le dos à la flamme, lancer des galets à la mer, lui apparaissait comme une sorte de héros. C'était là son domaine : il en connaissait les détours et les issues. Il y avait porté, adapté sa vie. Vasco l'admirait comme un modèle inimitable, lui qui avait encore la sienne liée à un métier, à de petits calculs, à des soupçons mesquins. Que fallait-il pourtant pour l'imiter, sinon vaincre la peur d'oser? Il n'y avait plus d'énigme à ce moment sur la figure de Plessis. Vasco avait découvert ce qu'il était : l'homme « affranchi », l'homme du bout du monde, le champion du lâchez-tout. Il n'était plus que de lui jurer allégeance et de le suivre. Et l'homme s'était approché, la certitude du triomphe dans les yeux, lui posant la main sur l'épaule, le tutoyant pour la première fois : « *Ho, boy*, qu'en dis-tu? »

Pauvre chimérique Vasco ! Il croyait une fois de plus toucher au point culminant de sa vie, car chaque cime cache les autres cimes à gravir. Il ne savait pas encore qu'il faut toujours escalader puis redescendre, pour remonter encore et toujours redescendre. Ce même jour il fallut passer par la lassitude du retour à travers les mêmes chemins : élaborer, tour à tour timides, enthousiastes et désespérés, des plans, des combinaisons pour tout quitter, ville, comptoir, travail, et venir s'installer là avec Plessis. Il fallut retrouver le tertre obscur sous les manguiers, connaître le frisson fiévreux d'après le bain,

boire le punch aigre de l'Américain, voir revenir, avec une sourde angoisse au cœur, la lanterne ballante de Dinah parmi les arbres et sa robe blanche au tournant.

Éternel flux et reflux de la vie. Le même soir, une autre marée de rêve devait le porter plus haut encore qu'à son midi. Ce fut, après le dîner, quand, pour les chants nocturnes, sous les arbres une foule indigène silencieusement venue se fut rangée. Chaque semaine Plessis les convoquait et ils arrivaient ainsi, de leurs cases éparses, fidèles, accoutumés à ce Blanc qui était des leurs.

Les torches de palmes qui les avaient guidés brûlaient encore dans quelques mains. Le chœur s'était formé au pied des troncs : au premier rang les enfants qui étaient bruns et à demi nus ; derrière les femmes, leurs châles blancs croisés sur la poitrine ou étranglées dans leurs montantes robes noires, des couronnes sur leurs cheveux dénoués ou de petits canotiers de canne ; debout parmi elles, des hommes au regard droit, des vieillards aux bras ridés ployés sur un bâton, et, sur la plus haute rangée, des jeunes gens bouclés, fougueux, qui pressaient leurs épaules et riaient. Une vieille femme sortit du rang. Elle avait enfilé sur de longues arêtes de palme des graines grasses, rondes comme de gros noyaux. Sur le devant du chœur elle piqua en terre l'un de ces flambeaux qu'une torche alluma dans une grande flamme grésillante.

Alors, sous la voûte peuplée de lueurs qui rougissaient les torches et les visages, de très haut, perçant la nuit, une seule voix attaqua le chant. Les autres de très bas suivirent, les unes sourdes et profondes, d'autres rauques et discordes, d'autres aiguës et déchirantes. Une ivresse les gagnait. Et cet hymne sauvage entrait en Vasco comme le flux dans la carène d'une épave, le soulevant et l'emportant.

Il eût voulu connaître le sens de ces chants, de leurs paroles immémoriales qui n'étaient peut-être que de pauvres cantiques transposés, — mais, par leur ferveur, leur thème religieux s'imposait à lui. Plessis, lui, comprenait. Debout, près de Vasco, il dominait de sa haute stature cette assemblée qu'une incantation semblait avoir fait surgir. Des ombres furtives s'étaient glissées près de lui, des lanternes à la main : c'étaient d'autres blancs, plus nus que les natifs, avec des pagnes et des barbes : les hommes-nature sans doute. L'un avait un lorgnon sur le nez, la poitrine creuse et les genoux cagneux : il avait été professeur d'hygiène à Berkeley, en Californie. Mais à peine si Vasco daignait les voir.

Il n'avait plus d'yeux que pour ces groupes de figures creusées d'inspiration ou dilatées de ferveur : tempes serrées entre les doigts,

paumes abritant le souffle au bord des lèvres afin que la voix portât plus loin, chacune passionnée de dominer l'effroi du nocturne silence et le grondement du récif. Le chant montait et retombait. Et, rang sur rang, en une ondulation qui allait et venait, le rythme balançait ces hommes et ces femmes comme des palmes dans le vent. Vasco avait dérivé au plus loin de son rêve. Ce n'était plus au bout du monde qu'il était mais par delà : libéré, détaché, aux confins de son irréel domaine, parmi un peuple d'ombres assemblées par un feu. Et, dernière force de la terre, le conduisant désormais, la main de Plessis serrait impétueusement son bras.

III

Il ne songeait pas à regagner son comptoir ni son jardin ou, s'il y songeait il ne pouvait s'y résoudre. Le refus de Plessis de rien concéder aux nécessités le gagnait comme aussi, plus aisément encore, sa passion de vivre dans la nature, d'adopter la vie indigène qui semblait avoir pour son compagnon un inépuisable attrait.

Philippe avait cru d'abord qu'il s'agissait d'une passion d'artiste pour sa terre d'élection. Mais le mutisme de Plessis sur sa peinture, le fait qu'il ne peignait jamais ne s'accordaient guère à ce point de vue. Après avoir soupçonné son ami de dissimuler par concentration l'amour de son art ou quelque évolution de sa manière s'accomplissant dans le silence et le répit, Vasco avait imaginé sous ce mystère un renoncement peut-être pathétique. Un jour il avait posé la question. L'autre avait fait mine de chasser de lui-même un souci inférieur, une préoccupation négligeable à quoi depuis longtemps il avait décidé de refuser accès. Peindre?... A quoi bon? Cela ne l'intéressait plus. « C'est tellement inutile ici. Il y a mieux à faire », et, sans s'expliquer davantage, d'un air de supériorité qui laissait à méditer : « Attends un peu, *old man*. Ici tu as tout à apprendre. » Ce n'était sans doute qu'un aveu d'impuissance, mais Vasco subissait cet ascendant qui s'accordait si bien à ses désirs.

Comme il devait être dans le vrai, au bout de son expérience, l'homme qui faisait céder toutes nécessités, tous intérêts, son art même, à l'exigence d'un complet retour à la nature. A quoi bon d'ailleurs chercher à créer quand il n'est de divin que de se perdre? Ainsi traduisait-il, à tâtons, selon ses propres vues, ce qu'il supposait être la pensée profonde de son ami. Se perdre, épouser sans réserve le rythme insulaire, se laisser gagner par la simplicité pre-

mière de cette existence, se laisser boire par cette lumière, ce climat, s'absorber dans l'Éden.

On eût dit que pour Plessis la vie unie et végétante de ces cases essaimées à travers l'assoupissement de la brousse, de ces indigènes nonchalants que l'on voyait, sortant à peine de leur rêve, s'acheminer de leurs nattes à la rivière, contenait un secret qu'il avait pour mission d'approfondir. Il n'était aucun détail, aucun geste de leur existence quotidienne qu'il n'eût observé, commenté comme l'indice de ce secret et cherché à incorporer à sa propre existence comme si devenir indigène eût été pour lui le but essentiel. Des charmants traits de mœurs maoris qu'il assemblait ainsi il semblait s'être bâti une éthique sur laquelle il ne s'expliquait guère mais d'après quoi il avait presque maniaquement décidé de modeler son existence. Et le singulier était dans son effort d'assujettir sa fougue, sa violence, son impulsive nature, à ce rythme de songerie, de travaux flâneurs, de contemplative oisiveté qui était sans doute ce qu'il souhaitait « apprendre » à Vasco. Au demeurant, dans les upas-upas des nuits sans lune et les mêlées qui les suivaient, la frénésie de l'Américain prenait sa revanche.

Philippe agréait d'enthousiasme à cette attitude, dans l'interprétation chimérique, fanatique, qu'il lui donnait. Les révélations quotidiennes de Plessis, qui pratiquait la vie tahitienne mieux qu'aucun traîneur de plages, ajoutaient à tout ce que Philippe en avait attendu. Les indigènes de Tautira, ce village encorbellé dans une anse où Stevenson avait vécu autrefois, les accueillaient fraternellement quand ils venaient, Plessis et lui, partager leurs nattes ou se mêler à leurs troupes couronnées. Accueil souriant, imperceptiblement narquois auquel n'avaient point droit les autres Blancs du voisinage. Sans doute, ils n'avaient rien de commun avec ces moroses hommes-nature qui avaient installé dans les parages leur petit clan à part : deux peintres qui badigeonnaient de compagnie dans un appareil sommaire et misérable et le professeur d'hygiène qui, dans sa cabane de bambous isolée à mi-coteau, se livrait à la vie d'ermite selon les principes rationnels. Philippe qui avait été le voir l'avait trouvé entre des manuels de culture physique, Épictète et le « Walden » de Thoreau. L'individu était un pittoresque spécimen de Don Quichotte universitaire que la dyspepsie et la méthode Kneipp avaient conduit à cette retraite aux îles avec plusieurs de ses compatriotes californiens. Chacun ayant tiré de son côté, celui-là était demeuré, essayant les premiers temps d'inculquer ses préceptes aux rares indigènes qui venaient contempler le velu phénomène. D'ailleurs la dyspepsie commençait à l'emporter sur la méthode.

Philippe ne songeait point alors à faire entre ces pauvres hères et eux-mêmes aucun rapprochement. Plessis, bronzé comme les natifs, parlant leur langue avec des raffinements de purisme et d'éloquence dans le vieux style maori, partageant leur vie pour réintégrer, à ses heures, le prestige et l'autorité de ses impeccables vêtements blancs, faisait figure d'une sorte de demi-dieu, de héros de légende que les indigènes admiraient avec une vague crainte.

Vasco partageait cette vénération, ingénument.

Une seule ombre : Dinah le troublait. Plessis le savait.

« Et si je te raconte cette histoire, » me prévenait Vasco après avoir abondamment brodé sur les prestiges exotiques de son ami, « ce n'est pas pour te conter une aventure sentimentale mais pour te donner la mesure de Plessis. »

Un soir à table Plessis avait dit : « Qu'est-ce qu'elle a donc, Dinah, *old man?* Depuis que tu es là, on ne la reconnaît plus. » Et de fait, la Dinah hâlée, exubérante, qui, à cet instant-là, parlait à Philippe avec cet éclat de regard et de dents, ces feux de visage, ces saccades qui se propageaient en ondes dans ses cheveux, n'était plus la pâle métisse dolente du premier soir, mais une nouvelle créature, de grâce et de feu. Aussitôt, d'ailleurs, elle avait baissé la tête et s'était tue. Le changement ne datait pas de ce jour-là. Les premiers jours on ne la voyait qu'aux repas : aussitôt après elle filait sur quelque véranda voisine où elle restait toute la journée à coudre ou à repasser et parfois dormait la nuit. Un soir, en allant à la rivière avec Plessis, Philippe l'avait hélée et une fois à l'eau, tout d'un coup, il l'avait vue surgir sur une butte de la berge, cambrée dans la splendeur dorée de son corps libre que ne vêtait plus qu'un paréo noué sur les seins. Avec un cri elle avait alors jeté une goyave dans l'eau verte et plongé en flamme à la suite pour ressortir à côté d'eux luisante, hilare, mordant le fruit. Puis, comme par coutume, elle avait savonné Plessis de la tête aux hanches, appelant Philippe avec un rire : « Et toi? » A son tour elle l'avait savonné. Chaque jour, par la suite, elle les avait ainsi accompagnés du bain à la vallée, les précédant, sa robe de cotonnade de l'après-midi flottant en avant dans l'envol de ses jambes nues, la tête ceinte de fougère, ouvrant le chemin, grimpant aux oranges. Ou bien elle venait avec eux pêcher sur le récif, le bras prompt, dans les crevasses, à saisir les crabes ou les gros coquillages béants, ou bien encore sur le balancier de la pirogue à voile, debout, ses pieds agiles au ras de l'eau frisée, la main flottante faisant le contrepoids au vent. Elle venait, simplement parce qu'une fois on l'avait hélée et comme pour reprendre une habitude perdue. Plessis

indifférent la laissait faire. Philippe s'accordait à son jeu qui était à la fois provocant et fraternel.

Mais en lui le trouble de la première nuit renaissait... Ce n'était pas tant de respirer sa chevelure qui sentait la fleur et le santal, l'odeur bien lavée de cette peau de bain, de toucher ses bras nus couleur de tabac frais que de la voir, dans la détente de sa force légère, l'élan de son corps capricieux, jaillir devant lui comme l'esprit aérien de l'île. Dans le monde nouveau où il entrait, elle éclairait sur son sillage des secrets : ceux-là même que désignait Plessis. Les fleurs dont elle combinait ses couronnes, les fruits qu'elle tendait, les plats simples mais parfaits qu'elle apportait du four tahitien, les objets de tresse qui occupaient ses doigts quand, au bout de sa dépense d'elle-même, elle retombait parfois dans une languide dolence, tous les détails comme tous les ensembles de son décor familier se revêtaient par elle d'une poésie qui créait entre Philippe et la vie insulaire un contact plus intime, un sens nouveau. Et peut-être surtout quand, abandonnant sa tresse ou sa couronne, elle prenait entre les genoux un accordéon ou une guitare pour lui chanter des « utés ». Dans ces brèves romances, frêles paroles entre le rêve et la musique, le rire et le cri, bulles fragiles de tristesse ou de gaieté qu'un rien fait naître — humeur passagère, objet, visage nouveaux — qu'un jet d'inspiration soulève à bout de voix, pour aussitôt les laisser retomber sur la note assourdie où tous les chants océaniens expirent, elle donnait toute sa gamme de caprice, de rêve ou de passion. Elle y mettait une sentimentalité juvénile aux transports soudains, d'une tonalité mélancolique qui rendait l'accent même de ce pays.

Vasco n'avait pas encore claire conscience de tout cela. Cependant de son sentiment naissant quelque chose devait transparaître qui n'échappait pas aux autres : ni à elle qui s'y frôlait, ni à Plessis qui, l'apparence impavide, observait. Un jour, après le bain, elle lui avait mis sur l'oreille un tiaré, la fleur étoilée à l'odeur de jasmin qui ainsi posée est un signe de conquête. « Il te faut une femme, à toi aussi », avait-elle dit.

Aucune autre ne le tentait. Mais il refusait de se l'avouer, se défendait d'y songer comme à une action honteuse, une sorte de vol. N'était-elle pas indispensable à son ami? Autrement sans doute. Mais Plessis ne lui avait-il pas dit qu'il tenait à elle comme à sa seule sauvegarde contre la déchéance et l'infamante misère. Et peut-être aussi, ce qu'il avait laissé entendre, comme au plus grand souvenir de son passé malchanceux.

La provocation de Dinah n'était pas en paroles mais en élans, dans

tous ses gestes spontanés d'accueil ou de jeu. Aucun de ses mouvements n'échappait à Plessis. Il ne paraissait pas s'en étonner... Cependant Philippe voyait de temps à autre se former sur la tranchante figure une barre de tracas. Un malaise se formait entre eux. Plessis, un matin, lui posa à brûle-pourpoint la question qu'il lui avait évasivement jetée le premier soir : « Elle te plaît? » Vasco n'avait su que répondre.

Le soir du même jour, comme en rentrant il la cherchait près de la case, d'un massif où elle s'était embusquée pour le surprendre, il la vit brusquement jaillir. Au premier instant, il ne la reconnut pas : elle était toute déguisée de fleurs en colliers et sa chevelure était toute étoilée de tiarés ; et la nuit rendait cette mascarade irréelle. Elle se campa devant lui : « Et celle-là, » elle riait des yeux aux dents, « elle te plaît? »

C'est alors que de la porte la voix brève avait coupé son élan, comme d'un chien que l'on rappelle : « Dinah, ici. » Et l'on vit s'avancer Plessis.

« ... Un instant, un seul instant, je vis sur sa figure une ride tragique, une expression traquée. Je crus qu'il allait faire un mauvais coup. Mais avant que j'aie eu le temps de parler, il fut près de moi. Et son regard était devenu extraordinairement bleu. « Je te la donne... Elle est à toi. » Sa main était sur mon épaule et me serrait. Je cherchai à la prendre, à lui dire : « Jamais. » Il me tapota sur le dos comme si je le remerciais. « Ce n'est pas la peine. Ce n'est pas la peine... Ça n'a aucune importance », et je le sentis se détacher, glisser dans l'ombre...

Ni pour Plessis qui revint le lendemain avec son visage accoutumé, ni pour Dinah qui semblait trouver le plus naturel du monde ce transfert selon les mœurs, ce n'avait, apparemment au moins, aucune importance. Pour Vasco, « c'était immense ». Ce détachement de Plessis — je ne pouvais m'empêcher de faire quant à moi des réserves en écoutant cet épisode — le magnifiait définitivement aux yeux de Vasco, conférant au « desperado », comme l'avait appelé le Suisse, au champion du lâchez-tout, comme le qualifiait Vasco, une auréole de générosité sublime et de suprême renoncement. Sans doute en usa-t-il, à ce que je crus comprendre d'une phrase incertaine de Philippe, pour un nouvel emprunt. Mais peut-être en ma tendance à rechercher, sous l'apologie qu'en faisait Vasco et ses probables illusions, le banal cynisme du personnage, peut-être me suis-je mépris !

Toujours est-il que leur vie se poursuivait sans heurt et sans ombre. Et les jours s'écoulaient sans que Philippe — il était à Tau-

tira depuis près de six semaines — s'inquiétât trop fort du danger de laisser ses affaires. Pourtant M. Kröhn ne le lui laissait pas ignorer. Deux lettres de lui étaient arrivées, la première aigre-douce, la seconde fielleuse, qui l'informaient de quelques difficultés survenues dans leur petit commerce : marchandises, parvenues par le dernier courrier, que M. Kröhn avait cru pouvoir passer sans déclaration à la douane ; dénonciation d'une maison rivale qui les accusait, en outre, de vendre de l'alcool sans patente, notamment aux indigènes ; visite du chef de la douane et du commissaire de police qui avaient dressé des procès-verbaux malgré ses protestations. Kröhn signalait encore que M. Frelon lui avait fait part de la mauvaise impression produite dans le commerce et le public par la brusque disparition de M. le Directeur avec un individu taré et de mauvaise réputation, il fallait se tenir en garde contre les lettres anonymes qui pourraient être envoyées à la société. Avec les gens qu'on savait, etc... Quant au dévouement de Taporo, la maison et le Directeur pouvaient néanmoins toujours y compter.

A la lecture de ces lettres Philippe avait vivement sourcillé. Puis il les avait passées à Plessis qui avait haussé les épaules, fait le geste de les envoyer par la fenêtre et l'on était parti en riant vers la pirogue.

Ce n'était pas qu'il eût complètement cessé de se préoccuper de son comptoir. Au contraire, un obscur instinct consciencieux, casanier, le tenaillait d'aller reprendre ses moroses affaires et aussi une ombrageuse appréhension de les voir péricliter davantage. « Comme mon père ! » pensait-il alors : et il luttait contre cette velléité mesquine de sagesse dont la persistance en lui l'attristait. L'attitude de son champion s'imposait à lui ou plutôt il se l'imposait. Ce n'était pas une attitude de fatalisme ; il ne s'en remettait pas au destin : il le défiait. Et c'était, j'imagine, son raidissement contre ces intimes conseils de prudence, ce volontaire défi aux conséquences, aux réalités qui l'empêchaient alors de voir de nouvelles failles se former au fond de son bonheur, d'entendre en lui-même cet éternel reproche. « Vas-tu te satisfaire de cette vie molle et sans progrès, de ces plaisirs stériles et lassants? Où te mènent ces jours vides et monotones? » car déjà ce leit-motif revenait, mais de si loin qu'il se sentait parfois, au milieu des plus beaux jours, le souffle coupé sans savoir pourquoi. En étouffant les petites préoccupations chuchotantes dont il avait honte, Philippe arrivait presque, sans s'en douter, à faire taire du même coup le grand, le grave, l'unique souci de sa vie. Et sa paix provisoire bénéficiait de cette confusion des sourdes inquiétudes.

Cependant, dans un mot qu'il me cita au cours de son récit et que je rapporterai, je retrouve aujourd'hui, en rétablissant à la fois ce

récit et l'histoire, l'esprit saturnien qui, derrière leur quiétude, veillait en embuscade sur cette ère de loisirs et d'oubli. J'emploie à dessein ce mot de « saturnien » au sens même où Plessis l'entendait, qui avait fait confidence à Philippe de son horoscope, la bizarre prophétie dressée pour lui à New-York quand il avait vingt ans, « dans un laboratoire d'occultisme », d'après laquelle, voué au signe de Saturne, il était destiné à amonceler sur sa vie par ses défis et ses outrances, les rigueurs d'une orageuse destinée. Les conjonctions qui avaient présidé à sa naissance lui assignaient l'eau comme élément et, d'après sa fiche, l'eau devait jouer de sa naissance à sa mort un rôle nécessaire et néfaste. Cet horoscope, auquel son passé ne laissait pas de donner certaine vraisemblance, il aimait en faire montre avec un mélange d'orgueil, d'ironie et de désinvolture. « Voilà, disait-il, pourquoi je dois toujours habiter au bord de l'eau. » Vasco s'étonnait de cet horoscope, se demandait quel eût été le sien — le même sans doute? Ils étaient si pareils. Ils en plaisantaient ensemble ; ils y croyaient aussi. Et plus j'y songe, plus je trouve matière à penser en ce baroque pronostic de l'occultiste new-yorkais. Les faits sont là — et le mot fatidique de Vasco.

Il l'avait prononcé, il s'en souvenait bien, au retour d'une grande pêche du village. Ce soir-là les hommes étaient remontés de la mer éployant leurs filets dont les mailles ruisselantes retenaient le jour refluant, et les femmes avaient allumé de grands feux au bord de la nuit, tout près des arbres. Puis les canots avaient glissé sur le lagon et il ne restait plus qu'une immense pirogue, vaste comme une galère, où bruissaient des milliers de poissons d'argent — seul bruit, comme un frisson de feuilles, dans un énorme silence. Eux trois étaient assis, au bout de la plage, sur un petit appontement qui affrontait le grand cercle luisant de la mer dormante. Jamais la béatitude de Vasco n'avait exulté davantage qu'à cet instant. Mais le sentiment de leur solitude infinie, de leur insularité, était sur eux. Plessis — son pied nu dessinait une ride sur l'eau — parlait à phrases rompues de cette douceur de l'île si envoûtante, si lourde à porter cependant, où l'on sentait toujours, malgré tout, comme un vide, une absence, un trou dans le bonheur que rien ne parvenait à combler. Les Maoris aussi sentaient cela. « On dirait, disait-il, qu'il manque quelque chose. Mais quoi? » avait-il ajouté. Alors, malgré lui, comme une pierre choit :

— « Le goût du malheur, » avait répondu Vasco.

Marc Chadourne.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LE DEVOIR ROYAL

Les rois les plus puissants ont été incapables d'assurer l'exécution de leurs volontés par delà le tombeau ; le testament de Louis XIV n'a pas pesé plus qu'un chiffon de papier. Les plus prévoyants ont vu leurs calculs déjoués : toutes les précautions de l'empereur Charles VI n'ont pas empêché le trône chancelant de Marie-Thérèse d'être exposé aux assauts, de ceux-là mêmes qui avaient multiplié les serments de le défendre. On comprend les appréhensions du roi Ferdinand de Roumanie léguant aux incertitudes de l'avenir un règlement successoral particulièrement scabreux, puisqu'il écarte du trône un prince dans la force de l'âge pour placer la couronne sur la tête d'un enfant de cinq ans.

La combinaison a eu beau recevoir le consentement formel de l'héritier déchu, de tous les partis politiques, et la consécration constitutionnelle, sa fragilité n'a pas attendu l'échéance fatale pour se manifester, sans ménagements pour les affres d'une lente agonie. Le souverain mourant ne pouvait négliger l'avertissement des intrigues qui ne prenaient pas la peine de se dissimuler. Aussi a-t-il recueilli ses dernières forces pour lancer une adjuration solennelle à son fils Carol et à ses sujets. Mais que peuvent les paroles les plus pressantes pour ceux qui ne sauraient pas comprendre les leçons autrement saisissantes d'une vie qui n'a été qu'un long exemple d'accomplissement du devoir royal !

Rarement le contraste a été plus saisissant entre la personnalité

de l'homme et le rôle qu'il est parvenu à jouer par la juste compréhension de sa mission et d'une mission particulièrement délicate. Imaginez la position de ce Hohenzollern, court, épais, tudesque jusqu'aux moelles, transplanté dans les lointains confins danubiens où la finesse latine se marie avec la subtilité grecque.

La dynastie prussienne installée à Bucarest pour arbitrer les rivalités des descendants des anciens Hospodars de Moldavie et de Valachie et les querelles des Phanariotes, exilés de Byzance, n'avait même pas cette souplesse native qui a permis aux Cobourgs, mâtinés il est vrai de Bourbons, de devenir les plus Belges des Belges et les plus Bulgares des Bulgares. Ils n'avaient pour s'adapter que l'attraction irrésistible du chef né vers ceux qu'il est appelé à conduire. Les exemples ne manquent pas pour montrer que les greffes de ce genre ont réussi beaucoup mieux encore sur l'arbre des nationalités que sur celui du droit féodal. Il n'a pas fallu moins de trois générations aux Hanovres pour se faire une mentalité anglaise, et plus encore la perte du fief continental qui les tenait étroitement attachés à l'Europe. Au contraire, dès la seconde génération, la dynastie danoise fixée à Athènes n'a-t-elle pas produit, en la personne de ce roi Constantin, grandiloquent et couard, une véritable image détachée de l'Iliade? Si fidèle a été la copie que les Grecs eux-mêmes s'y sont trompés et n'ont pas pu résister à la tentation de l'ostracisme.

La chance des Roumains a voulu que l'heure décisive de leur nation sonnât au moment le plus favorable, alors que leurs princes allemands étaient encore à mi-chemin entre la Sprée et le Bosphore, tout en ayant eu le temps de se pénétrer fortement de l'intérêt national. C'est ainsi qu'ils ont échappé comme par miracle à tous les risques des liaisons dangereuses. Dieu sait pourtant s'ils y étaient exposés!

Tout se combinait, en 1914, pour attirer dans le camp des puissances centrales la Roumanie beaucoup plus encore que l'Italie. Les rancunes ou les suspicions qui avaient jeté la monarchie de Savoie dans la Triplice étaient de l'histoire ancienne bien oubliée, tandis qu'au contraire une tradition lointaine imposait aux princes de cette Maison un devoir de prudence. Au contraire, l'atavisme prussien du roi Carol et de son héritier le prince Ferdinand était fait de violence et de témérité. Bien loin de rencontrer des résistances dans la nation, il y trouvait des stimulants. Les Roumains n'avaient pas oublié la plaie saignante de la Bessarabie. Ils avaient toujours présent à l'esprit le souvenir de l'outrage infligé en 1878 par la Russie victorieuse à la vaillante petite alliée de Plevna. Aucune idée n'était plus populaire que celle de saisir la première occasion de revanche.

C'est pour la préparer, beaucoup plus que par sympathie de famille, que les souverains roumains avaient combiné un véritable traité d'alliance avec les Empires centraux. Pour se dégager en temps utile de cette voie dangereuse, il a fallu autre chose que la surprise de l'agression allemande et un sursaut d'indécision. Il a fallu la clairvoyance des dirigeants, des princes surtout qui n'ont pas hésité à dominer leurs sentiments personnels. Le roi Carol, âgé et malade, est mort de la neutralité que le chef de la dynastie Hohenzollern lui a reprochée comme un acte de véritable trahison ; mais il avait déterminé une orientation décisive.

Il restait pourtant un acte plus grave encore à accomplir. La passivité n'est pas une politique. Le roi Ferdinand n'a pas hésité à jeter son épée dans la balance du côté des Alliés. Il a accompli le geste dans la pleine connaissance des aléas qu'il comportait. C'est à la fin de l'été 1916 que la Roumanie est entrée en guerre, alors que l'exemple de l'Italie indiquait les déboires possibles, au lendemain de l'insuccès de la bataille de la Somme, au moment où l'offensive russe de Galicie donnait des signes certains d'épuisement. Les Roumains n'ont pas volé au secours de la victoire. Ils sont allés au-devant des phalanges de Mackensen, toutes prêtes à dévaler des Carpathes. Ils ont accepté l'effort d'une lutte inégale, les sacrifices de l'invasion, l'humiliation même d'une paix contrainte, mais jamais consentie.

Dans ces heures tragiques, le roi qui avait entendu l'appel du sentiment national roumain, le roi qui avait assumé la responsabilité du commandement s'est fait le point de ralliement des énergies nationales. Il avait à vrai dire à côté de lui une femme ardente et courageuse. La récompense n'a pas été indigne de l'épreuve. La population doublée, l'unité territoriale réalisée par le ralliement de tous les frères séparés, aussi bien ceux de la Bessarabie que de la Transylvanie et de la Bukovine. Un règne qui entre dans l'histoire avec un tel bilan n'est-il pas digne de faire école?

Le roi Ferdinand a laissé d'autres exemples. La tâche a accomplir au lendemain de la guerre était singulièrement lourde. Un pays ruiné. Des masses rurales surexcitées par une de ces manœuvres que seuls les Allemands sont capables d'inventer. N'avaient-ils pas imaginé de commencer la distribution des terres aux paysans? Combinaison à double portée ; elle satisfaisait les agriculteurs et les rendait favorables au régime d'occupation. Elle préparait l'affaiblissement futur de la production. Pour venir à bout de ce fâcheux héritage, il a fallu reprendre et généraliser la réforme par des improvisations hâtives, imposant à l'État des lourdes charges, allant au-devant des déceptions de ceux qui allaient découvrir qu'il ne suffit pas d'avoir des

terres, qu'il faut aussi avoir le moyen de les mettre en valeur. La Roumanie a eu encore cette chance de trouver des hommes énergiques pour entreprendre cette grosse opération. Encore fallait-il les découvrir, les dégager de la dislocation des anciens partis politiques et de la confusion des formations nouvelles. C'est au choix de ses collaborateurs et à l'appui qu'il leur donne que se mesure surtout la valeur d'un roi. Le mérite est particulièrement grand quand la décision ne réclame pas seulement du bon sens, mais aussi de grands sacrifices à l'intérêt de l'État.

La politique étrangère du roi Ferdinand n'a pas été moins féconde que sa politique intérieure. Elle a fondé l'alliance défensive de la Petite-Entente qui n'est tout de même pas l'œuvre exclusive de M. Benès. Elle a contracté des accords étroits avec la Pologne, l'Italie et la France. Elle avait même trouvé dans des combinaisons matrimoniales une formule très originale et vraiment pratique de Fédération balkanique. Avec des princesses roumaines sur les trônes de Belgrade et d'Athènes, et même avec une double alliance de famille entre la Grèce et la Roumanie, on réalisait le maximum de chances d'écarter les anciennes rivalités. La meilleure preuve est qu'il a suffi du renversement de la monarchie hellénique pour faire renaître toutes les querelles. On en est réduit à poursuivre le mirage d'un Locarno balkanique, alors que personne n'entretient plus beaucoup d'illusions sur l'efficacité du système même dans l'Europe occidentale.

C'est dans l'ordre familial que le devoir royal a réservé au roi Ferdinand les plus dures épreuves. Doublement atteint dans ses affections les plus intimes, le souverain a montré qu'il était vraiment digne de l'être en dominant l'homme. Pour savoir ce qui lui en a coûté, il suffit de lire l'appel qu'il a adressé au prince Carol en mourant. La tendresse paternelle a rarement trouvé des accents aussi émouvants. Cette tendresse ne s'était-elle pas d'ailleurs manifestée par des actes ! Une première faute avait été pardonnée. Elle était grave pourtant : abandon du poste de soldat en pleine guerre, devant l'envahisseur, pour courir une banale aventure d'amour. On pouvait espérer que ce ne serait qu'une erreur de jeunesse. La rédicive n'admettait pas une telle excuse, alors surtout qu'elle prenait l'éclat d'un scandale public.

Répudiation de l'épouse légitime, rupture d'un mariage qui assurait la fuite normale de la dynastie, abandon d'un fils destiné au trône, affichage d'une liaison coupable : il n'a fallu rien de moins pour imposer une modification de l'ordre successoral. Qu'on ne vienne pas dire aujourd'hui que le prince Carol a rompu avec la famille pour protester contre la domination du clan des Bratiano. Il était

prêt à accepter la situation politique, si on lui avait permis seulement d'élever aux marches du trône Mme Lupescu. C'est à la plus vulgaire des passions qu'il a sacrifié ses espoirs d'avenir en pleine connaissance de cause, acceptant la déclaration du 4 janvier 1926, qui comportait l'abandon non seulement des droits au trône, mais du rang de prince du sang, avec l'engagement formel de s'abstenir de toute intervention dans la politique du pays. Cela doit être rappelé, puisque le prince Carol s'est laissé entraîner, alors que la tombe de son père était à peine fermée, à remettre en question la solution intervenue.

Le geste trahit lui-même son équivoque. Il a reculé devant la proclamation directe d'une revendication formelle de la couronne. Il conteste la régularité de la renonciation. Il souligne les difficultés que rencontre le gouvernement existant et se met à la disposition des mécontents.

Impossible de concevoir une position plus exactement contraire à la mission d'un souverain, tenant ses droits de l'hérédité, ayant pour premier devoir de soutenir les dirigeants légalement constitués et de servir d'arbitre impartial aux querelles des factions. Sous un masque de libéralisme démocratique, l'acte du prince Carol méconnaît radicalement la conception de la monarchie légitime, nationale et populaire. Il s'insurge contre la Charte constitutionnelle dans laquelle a été inséré le règlement successoral. Il ébranle l'autorité d'un souverain de cinq ans qui est le propre fils du prétendant. Fait peut-être plus grave encore, le geste accuse une étrange méconnaissance de l'histoire de la Roumanie elle-même. N'est-ce pas le trait le plus caractéristique de cette histoire, qu'après de vains efforts pour fonder une dynastie nationale, les Roumains ont été amenés à faire appel à des princes indépendants en vue de dominer un fâcheux atavisme de dissensions byzantines? On peut donc dire que l'initiative du prince Carol va directement à l'encontre de tout ce que son père a réalisé dans une conscience droite du devoir royal.

L'inconséquence se comprend d'autant moins que les circonstances se sont chargées de multiplier les avertissements de prudence. Ce ne sont pas seulement les aléas d'une minorité de treize années que l'on entrevoit. De tous les côtés, des espoirs de revanche guettent la moindre défaillance de la Monarchie danubienne. Les émeutes de Vienne et plus encore la campagne persistante qui se développe en Angleterre en faveur des revendications hongroises mettent en lumière l'instabilité de l'Europe centrale.

A ce point de vue, la responsabilité des hommes politiques roumains est plus fortement engagée que celle du prince. Celui-ci a

marqué très nettement qu'il n'entend pas prendre d'initiative, mais se tenir à la disposition des appels qui pourraient lui venir. La déclaration elle-même n'a-t-elle pas été provoquée par une délégation venue de Bucarest? L'avenir dépend donc avant tout de l'attitude que prendront les partis d'opposition, dont les plus importants sont : le groupe national paysan de M. Maniu, et les Transylvains de M. Vaïda Vövode.

Il convient de remarquer que ces partis ont accepté formellement le nouvel ordre successoral et prêté serment de fidélité au jeune roi Michel. Failliront-ils à ce double engagement d'honneur? Ils affectent d'en vouloir seulement à l'homme fort qui a réglé l'avenir et de porter la question successorale devant le peuple par le détour d'une campagne électorale dirigée contre le gouvernement. Ce n'est pas droit. Les élections ont eu lieu, le 7 juillet, au bord de la tombe royale et ont exprimé le vœu populaire. Si l'opposition a conscience de son devoir et confiance dans son avenir, elle laissera le gouvernement actuel donner sa mesure. Elle se préparera à la mission qui lui incombera certainement un jour. Car rien n'est éternel, pas même la domination des Bratiano.

SAINT-BRICE.

Une « Histoire de la Suisse ».

C'est un moment difficile dans la carrière d'un journaliste renommé quand il passe de la critique à la synthèse, de la chronique à l'histoire. M. William Martin, rédacteur au *Journal de Genève*, ne s'est pas mal tiré de cette épreuve où d'autres ont échoué. Son *Histoire de la Suisse* est une brillante étude où nous ne devons pas nous étonner, au reste, de trouver la marque du chroniqueur. Le sous-titre de l'ouvrage : *Essai sur la formation d'une confédération d'États*, et la conclusion générale le montreront suffisamment. Curieux mélange, et bien genevois, d'idéalisme irrationnel et de matérialisme économique. Mais au sortir de ce pénétrant exposé, le lecteur devra à M. William Martin d'être frappé par les différences essentielles qui distinguent les origines politiques de la confédération suisse de l'idéologie qui règne aujourd'hui sur le quai Wilson. L'auteur a bien montré le réalisme modeste — oserai-je dire *capétien*? — de cette poignée de paysans qui devaient en moins de deux siècles chasser la maison de Habsbourg de ses établissements héréditaires.

Vue humble et terre à terre des réalités politiques ; modestie, diversité, ténacité dans l'application des moyens ; souci constant, même dans les entreprises les plus révolutionnaires, de ne rien

paraître innover et de sembler respecter toujours les droits de la légitimité, ce n'est pas la méthode de la Société des Nations, si ce furent les maximes des premiers confédérés. Et beaucoup plus qu'un sentiment vague de fraternité, beaucoup plus qu'une prétendue communauté d'intérêt qui ne reposait sur rien de réel, nous trouvons à la base de leur conjuration un sens profond de l'ennemi commun. Comme M. Chesterton l'a fortement montré, en politique la haine est peut-être un ciment plus durable encore que l'amour. Les augures de Genève n'ont donc rien à chercher dans l'*Histoire de la Suisse* qui flatte leur vanité, ni qui donne quelque sens à l'irréalisme où ils se complaisent. Les méthodes sont diamétralement opposées et la différence des temps ne fait rien à l'affaire.

Mais aussi reconnaissons à l'auteur que nous ne critiquons ici qu'un sous-titre et qu'une conclusion, et que le reste est du meilleur aloi. Le modèle qu'il a suivi, une *Histoire de France* que nos lecteurs connaissent bien, est encore dans toutes les mémoires. Il faut donc chercher dans son œuvre un commentaire des faits politiques liés organiquement ; ceux retenus par M. William Martin sont bien choisis et le plus souvent fonctionnels. Nous reconnaissons là la marque d'un véritable esprit politique. Au courant des meilleurs travaux modernes qui ont totalement renouvelé l'histoire des origines de la Confédération, il serait vain de relever ici de menues erreurs de fait ou de date. On se bornera à lui reprocher d'avoir suivi aveuglément le roman historique de Guglielmo Ferrero sur les campagnes de César en Gaule. A vrai dire, dans un ouvrage de cette sorte et dont il ne faut pas diminuer l'importance, ce sont surtout les jugements qui importent et les conclusions tirées des événements.

Celles de M. William Martin montrent une grande finesse d'analyse et un assez vigoureux esprit de synthèse pour dégager de la masse des faits ce qui donne le sens de l'histoire suisse. L'intérêt, comme il l'a marqué fortement, ce n'est pas que trois petits cantons se soient un jour révoltés, au cours du treizième siècle, comme beaucoup d'autres petits cantons, c'est qu'ils aient réussi, c'est qu'ils aient duré et qu'au milieu de ce cimetière d'anciennes républiques que représente l'Europe contemporaine, nous trouvions encore une Confédération helvétique sur la carte quand d'autres plus étendues et plus florissantes en ont été effacées : Gênes, la Sérénissime République de Venise, les villes hanséatiques. C'est qu'en dépit peut-être de certaines tendances de l'auteur et du « jeu normal des forces économiques », la bravoure des soldats l'emporte sur l'habileté des marchands, et le sang finit par triompher de l'or. On fera bien de relire à ce propos le beau parallèle que faisait M. Chesterton de Rome et de Carthage.

Fondée par la force des armes et le désir de l'indépendance, la confédération suisse s'est étendue dès le quatorzième siècle dans toute la Haute Allemagne, en se conjuguant au mouvement communal qui régnait à cette époque. Non sans heurts et sans luttes civiles, les

paysans de la Suisse primitive ont lié leur sort à celui des cités commerçantes de Zurich, de Lucerne, de Berne et de Bâle. Aux siècles suivants, les progrès sont moins sensibles parce que le pouvoir royal s'est raffermi un peu partout en Europe et que les communes se sont affaiblies par les déficits et la démagogie. Ainsi Mulhouse échappa aux confédérés encore qu'ils eussent affronté le Téméraire pour défendre son autonomie.

Il y a donc d'autres causes que la désunion dans les conquêtes manquées de la Franche-Comté, de la Savoie, du Milanais, du Vorarlberg et des villes d'Alsace. D'autre part, les intérêts les plus légitimes s'opposaient au sein de la Confédération. La politique de Berne en Bourgogne n'intéressait guère les cantons alpins, et les Bernois, d'autre part, trouvaient sans profit les campagnes de leurs confédérés dans la Haute-Italie. Et l'on avait raison peut-être de part et d'autre, car de grandes conquêtes auraient accentué ces tendances excentriques et dans l'absence d'institutions municipales solides, ces provinces auraient été bientôt la proie des grandes puissances entre lesquelles elles s'interposaient. Dans cette hypothèse, la Suisse aurait pu partager le sort du grand duché flamand et bourguignon de Charles le Téméraire. M. William Martin nous semble accorder trop de regrets à ces occasions que les hommes d'état du quinzième et du seizième siècle ont peut-être bien fait de dédaigner. En dehors des cols des Alpes, rien ne fixait la Suisse sur la carte et, en définitive, il valait mieux, dans une confédération d'États, tenir compte des intérêts de chacun en l'absence d'un fédérateur.

Les vues de M. William Martin sur tous ces problèmes ne manquent ni de piquant ni de nouveauté ; peut-être pourrait-on lui reprocher de trop pousser à l'interprétation économique des événements. Son jugement sur la Réformation en a été partiellement faussé ; on a peine à croire que les deux partis se soient si violemment battus pour de simples questions de marchés et de péages ; mais nous devons lui donner une pleine louange pour le tableau qu'il dresse des régimes aristocratiques du dix-huitième siècle. En Suisse, comme en France, on a coutume de dénigrer assez bassement cette époque de culture et de véritable progrès social. On dirait même que nos historiens, pourtant pacifistes, dédaignent de nous raconter l'histoire économique d'un peuple, occupé tout entier d'industrie et d'agriculture et bien éloigné des aventures guerrières. Assurément la démocratie ne régnait plus dans les petits États de l'ancienne Confédération ; un peu partout les bourgeoisies riches avaient fermé leurs livres qui donnaient droit à certains revenus du patrimoine communal. Mais si le despotisme régnait, on doit reconnaître qu'il était presque partout éclairé et bienfaisant. Époque que devraient chérir tous nos économistes, où les gouvernants croyaient faire le bonheur de leurs sujets en multipliant le crédit, en améliorant les communications et les procédés de culture ! Par malheur on négligeait la politique, on n'avait pensé

qu'à administrer sagement et à remplir de gros trésors que la Révolution française allait vider d'un coup.

M. William Martin n'a pas exagéré les maux que fit subir à l'ancienne alliée de la France ce mémorable événement. Le pays fut ruiné pour longtemps par les exactions du Directoire et le Blocus continental. Les régiments suisses s'étaient couverts de gloire en protégeant le passage de la Bérésina, mais on pouvait penser que ce sang avait coulé en vain, pour des intérêts absolument imaginaires ; aussi bien l'année qui vit la chute définitive de Napoléon fut-elle pour la Suisse, comme pour la France, une année de restauration. Combien plus sage et plus équitable la vieille politique des Valois et des Bourbons qui donnèrent aux partis divisés de sérieux conseils de modération et qui fondèrent le principe de la neutralité helvétique !

Mais laissons notre auteur au début du dix-neuvième siècle ; là, décidément, les chemins se séparent et nous vivons encore des succès et des fautes de nos devanciers sans que nous puissions nous entendre, de parti à parti, sur leur sagesse ou leur folie. Fait bien genevois, M. William Martin n'est conservateur qu'à Genève ; partout ailleurs, il se montre favorable aux tentatives les plus radicales. Un Neuchâtelois ne peut le suivre sur ce terrain, car il continue à voir dans la Confédération suisse ce qu'y cherchaient ses ancêtres : la garantie et la protection de ses libertés municipales. Il ne s'arroge pas le droit de penser pour toute l'Europe, il n'a pas de morale à donner au monde. Cela même marquera pour le lecteur étranger la diversité de l'*Histoire de la Suisse* et l'originalité qu'elle peut offrir au chercheur curieux de faits historiques et sociaux. Le vif et clair aperçu de M. William Martin est aujourd'hui l'ouvrage le plus accessible et le plus piquant qu'on ait consacré depuis longtemps à cette question.

Eddy Bauer.

LES LETTRES

LE RENOUVEAU CATHOLIQUE

Nous avons vu paraître presque en même temps deux livres de M. l'abbé Calvet intitulés : l'un, le *Renouveau catholique dans la littérature* ; l'autre, *D'une critique catholique* ; les deux volumes de vies de saints publiés sous la direction de M. Gabriel Mourey ; enfin une nouvelle édition d'*Art et scolastique* de M. Jacques Maritain. Les cinq volumes, choisis entre beaucoup d'autres, montrent combien est justifiée l'étude de M. l'abbé Calvet que nous avons placée en tête de la liste. Hâtons-nous d'ajouter que de tels témoignages pourraient être multipliés. Ce ne sont pas des ouvrages isolés, mais des collections entières que l'on pourrait prendre en exemple : « le Roseau d'Or » qui a déjà fourni en deux ans quelque quinze ouvrages, ou la « Vie chrétienne », tout récemment fondée par M. Maurice Brillant, pour n'en citer que deux.

Le fait d'un renouveau catholique en littérature n'est donc pas contestable. Mais la littérature catholique peut se présenter sous bien des formes. Trouverait-on beaucoup de points communs entre certaines œuvres du treizième siècle, comme celles d'un Raymond Lulle et le *Génie du christianisme?* Quels sont les caractères des œuvres dont nous remarquons l'abondance à notre époque? C'est ce que M. l'abbé Calvet nous invite à examiner dans l'un de ses deux ouvrages. Dans l'autre, où il pose les règles d'une critique catholique, nous verrons quelles conditions il assigne à cette renaissance dont il se fait le théoricien. Pour peu que ses vues soient confirmées par

d'autres critiques aussi autorisés que lui, nous verrons dans quelles conditions se développe le nouvel essor de la littérature catholique, nous saurons mieux à quoi il tend, nous pourrons rechercher rapidement comment cette renaissance s'accorde avec le mouvement général de la littérature contemporaine.

M. l'abbé Calvet a d'abord examiné, comme il convient, les sources du courant catholique. Nous ne sommes pas complètement d'accord avec lui sur cette question des origines, et si nous tenons à nous en expliquer, c'est moins pour faire valoir notre opinion que pour les résultats possibles d'une telle discussion. Après avoir très justement indiqué l'œuvre de Baudelaire comme point de départ du mouvement, M. l'abbé Calvet groupe, sous la dénomination d'initiateurs, trois écrivains morts et deux vivants. Laissons les vivants. Les trois morts sont Paul Verlaine, J.-K. Huysmans et Maurice Barrès.

Dès l'aperçu de ces noms, nous avons pensé : et Rimbaud? En fouillant le livre, nous avons retrouvé Rimbaud dans une page de l'étude sur Verlaine ; une page augmentée d'une note où M. l'abbé Calvet exécute brièvement Rimbaud, en refusant de le prendre pour « un poète génial » et pour « un grand poète catholique ». Que Rimbaud ait ou non du génie, ce n'est pas ici la question. Mais la place qu'il occupe dans le mouvement littéraire catholique est-elle aussi réduite que pense M. l'abbé Calvet? L'influence de Rimbaud, directe, profonde, durable, s'est exercée et s'exerce encore, à la fois sur des écrivains chrétiens comme M. Paul Claudel, et sur des hommes, comme les surréalistes, dont les violences, anticatholiques, montrent surtout qu'ils sont obsédés par la question religieuse. Rimbaud survit dans toutes les âmes que l'idée chrétienne tourmente, agite ou conquiert. C'est en quoi son influence est plus vive et plus actuelle que celle d'un Verlaine. Verlaine sans doute est lu par un public nombreux, il atteint tout un auditoire fermé à Rimbaud. Mais ce sont des lecteurs qu'il touche, ce ne sont pas des disciples. Il plaît et il émeut. Il agit peu. Dans la littérature active son influence ne s'est guère prolongée au delà du symbolisme, qu'elle n'a pas traversé comme celle de Rimbaud. Si quelqu'un suit Verlaine, aujourd'hui, ce sera par des imitations académiques. Tandis que Rimbaud a une progéniture vivante.

Si l'influence de Verlaine peut être ainsi limitée, que dire de celle de Huysmans? L'auteur de l'*Oblat* reste un type admirable de converti. Mais, Dieu merci, son procédé ne fait pas école. Ses mérites, son agonie douloureuse, sa pieuse mort sont très dignes de servir d'exemples à des catholiques, écrivains ou non, — mais pas plus aux écrivains qu'aux autres, car il s'agit là beaucoup moins d'une filiation littéraire que de hautes leçons morales comme en peut

donner maint chrétien héroïque. Et sans doute la conversion tardive de Rimbaud est moins édifiante. Mais son art lui a aussi assuré la postérité qui manque à Huysmans. Il convient donc, quand on parle de littérature catholique, de donner toute leur importance aux valeurs littéraires, en regard des valeurs religieuses. L'art ne fournit pas à la pensée un vêtement dont on peut la dépouiller sans dommage pour elle, mais le ressort même de sa puissance d'expression et de sa force expansive. C'est pourquoi la question de l'art catholique est au centre de toute étude sur la littérature catholique. Sur ce point, nous allons nous retrouver d'accord avec M. l'abbé Calvet qui rejoint d'autre part M. Jacques Maritain.

Il a consacré à cette question, dans son ouvrage sur la critique catholique, un chapitre dont nous citerions volontiers des pages entières, tant la vérité y est cernée d'un trait profond et sûr. Rapportons au moins les lignes où M. l'abbé Calvet montre qu'un des canons de l'art catholique est moins difficile à trouver qu'on ne pensait, puisqu'il est inscrit dans une œuvre très connue : le quatrième chant de l'*Art poétique* de Boileau. Un des problèmes qui se posent à l'écrivain catholique est d'arriver au beau par des voies que permettent la morale et la religion. Comment concilier cette obligation avec l'indépendance et la liberté auxquelles l'artiste a droit? La solution est dans l'*Art poétique* :

Là, écrit M. l'abbé Calvet, se trouve une idée admirable, capable de renouveler la littérature et les âmes littéraires : le bien n'est pas le but de l'art, il en est la condition. N'est pas digne qui veut de s'occuper du Beau, de le chercher, de le trouver, de le saisir, de le recréer et de le présenter au monde. Comme le Beau n'est pas autre chose que la splendeur de Dieu, il faut, pour le toucher, des mains dignes de Dieu, en quelque sorte, des mains lumineuses et pures. Aimez la vertu, nourrissez-en votre âme, disait Boileau au poète; vous aurez beau faire, et vous entraîner à écrire des œuvres édifiantes qu'on ne vous demande pas, si vous êtes vous-même attaché au vice, le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

Cet accord intime des règles de l'art classique et de celles auxquelles se soumet l'artiste catholique va fournir la solution d'un autre problème : celui qui se pose à l'artiste catholique quand il entre en rapport avec des œuvres profanes ou païennes — qu'il ait à en tirer un enseignement ou une inspiration, à les juger, ou seulement à connaître ce qui ne lui est pas permis d'ignorer. M. l'abbé Calvet, qui examine spécialement le cas du critique, écrit :

Quand il s'agit d'œuvres purement profanes ou même hostiles à la foi, le critique profondément catholique trouve dans les commandements

de sa doctrine une question à poser après — ou avant — toutes les autres, et cette question est capitale. Il ne dit plus comme tout à l'heure : cette œuvre vient-elle d'une source chrétienne? il dit : cette œuvre vient-elle d'une source humaine? Car il n'est pas un sentiment humain, de quelque noblesse et de quelque grandeur, que le catholicisme n'absorbe dans sa synthèse ; il transfigure l'humanité, mais il la reconnaît, il en sent la vibration et il l'admire et il l'aime, quand il la rencontre à l'état naturel pour ainsi dire, telle qu'elle a été exprimée par exemple par les plus grands écrivains du paganisme ou par des écrivains modernes qui ont ajouté au trésor païen la sève d'un christianisme qu'ils prétendent renier.

Tous ceux qui ont lu les *Réflexions sur l'art du roman* de M. Henri Massis rapprocheront les lignes qui précèdent des pages intitulées par M. Massis : *Littérature et catholicisme ou le réalisme intégral.* M. Massis ne disait-il pas : « L'artiste catholique manifestera la vision catholique du réel, — vision autrement large, autrement juste que celle qui n'embrasse qu'une partie de notre nature, la partie disgraciée. Vision qui n'exclut rien, embrasse tout, comprend tout, vision catholique enfin, c'est-à-dire universelle. » Ce réalisme ne met pas seulement l'écrivain catholique en face des horizons les plus larges et les plus propres à tenter l'ambition d'un artiste. Il assure à son œuvre la compréhension la plus étendue, de la part des incroyants comme des croyants. On en peut faire la remarque à propos des remarquables *Vies de Saints*, recueillies par M. Gabriel Mourey. Quel intérêt donnera à son récit un écrivain qui saura pénétrer le réalisme des actes d'un saint Rémi, ou d'un saint Dominique, d'une sainte Catherine de Sienne ou d'une sainte Jeanne d'Arc ! M. Gabriel Mourey l'observe lui-même :

> Sans doute, ces irrésistibles entraîneurs d'hommes que sont les grands fondateurs d'ordres, ces maîtres souverains ès sciences sacrées, ces mystiques inspirés, ces sublimes visionnaires..., tous ils s'abreuvent à la source des mêmes vérités et se nourrissent des mêmes certitudes, mais avec quel sens aigu et souple des réalités, quelle audace clairvoyante, quelle sage et joyeuse folie, quelle indomptable persévérance nous les voyons accomplir leur mission particulière ! Quoi d'étonnant à cela? répondront les croyants. Dieu lui-même les y aide ou les y contraint. Et à les regarder seulement du point de vue humain n'apparaissent-ils pas aussi dignes d'admiration et de vénération? Peut-être pourrait-on dire qu'ils le sont davantage.

A peindre fidèlement ce réalisme, un écrivain catholique ne risque donc pas de perdre de vue l'universel. Il n'est aucun de ces saints, note encore M. Mourey, « qui, malgré son universalité, ne soit l'expression sublimisée, portée à sa suprême puissance, de l'âme de sa race.

Encore ce *malgré* pourrait-il faire croire à une opposition entre le caractère propre et l'universalité de chacun de ces saints considéré comme un objet de l'art littéraire. Il n'en est rien. Cet objet, tout comme l'art lui-même, est peut-être d'autant plus universel, d'autant plus humain qu'il est plus fortement attaché à un temps et à un pays. La remarque n'est pas neuve. M. Jacques Maritain, après avoir noté, dans *Art et scolastique*, que le siècle de Pascal et de Bossuet fut un siècle vigoureusement national, rappelle une observation analogue de M. Charles Maurras au sujet d'Athènes : « Le classique, l'attique est plus universel à proportion qu'il est plus sévèrement athénien, athénien d'une époque et d'un goût mieux purgés de toute influence étrangère. Au bel instant où elle n'a été qu'elle-même, l'Attique fut le genre humain. » Il semble, ajoute M. Maritain, que dans les temps modernes, le génie français ait une mission analogue, mais qui lui impose de servir une universalité plus haute que celle de la pure raison, — la pleine catholicité de la vérité naturelle et surnaturelle.

Ainsi l'art catholique est-il soumis, en tant qu'art, et dans son propre intérêt, aux lois suprêmes de l'art tout court. Il y est soumis, sous peine de perdre sa qualité artistique, sinon il produira des œuvres qui, du point de vue religieux, peuvent garder les plus grands mérites et la plus haute utilité, mais qui ne sont plus du ressort de la littérature. On voit où nous voulions en venir quand nous marquions, en commençant, l'importance de la valeur littéraire chez les écrivains qui sont à la tête d'un mouvement comme le renouveau catholique signalé par M. l'abbé Calvet. Il ne suffit pas de dire qu'ils peuvent être à la fois de bons catholiques et de mauvais écrivains. Il faut ajouter qu'il ne peut plus être question d'art catholique à leur sujet, du moment qu'ils refusent certaines hautes disciplines auxquelles ils sont plus obligés que d'autres. Le fait qu'on trouve dans Boileau l'énoncé de certaines de ses lois nous inclinerait à dire que l'art catholique doit être essentiellement classique, si le mot de classicisme, qui prête à tant de malentendus, ne risquait de tout brouiller. Retenons tout de même, pour finir, la simple et forte définition de M. Henri Massis, pour qui un classique est avant tout un homme qui appelle les choses par leur nom, et pour qui la vérité est la première condition du classicisme. A qui s'impose surtout le devoir d'être vrais, — avec toute l'étendue que comporte cette obligation dans le domaine de l'art, — sinon à ceux qui ont acquis la certitude de posséder la suprême Vérité?

André Rousseaux.

LES BEAUX-ARTS

BALLETS RUSSES

Après *les Fâcheux*, *les Matelots* et *la Pastorale* de Georges Auric, après *les Biches* de Francis Poulenc, après *Salade* de Darius Milhaud, la jeune école française de ballet marque encore un point avec *la Chatte* d'Henri Sauguet. Aujourd'hui le problème musical posé par tous ces jeunes compositeurs est résolu en pleine clarté. Le but est atteint, ils ont pris pied sur un sol ferme. L'envoûtement debussyste et la hantise stravinskienne ont perdu, enfin, leur puissance magique et funeste. Mais les écueils du néo-classicisme, de cette ombre qui s'accroche aux ombres de Scarlatti, étaient à redouter : nos jeunes gens les évitent et les laissent en arrière. Une musique d'essence purement française est à nouveau constituée : une musique qui court à son plaisir.

Henri Sauguet, du temps qu'il appartenait à l'école d'Arcueil, cette petite classe dont Erik Satie était le bon maître, se satisfaisait à bon compte de petits essais et de petits gestes, qui furent toujours, au demeurant, des « gestes esthétiques ». Après les essais, voici sa « première œuvre », et derrière l'œuvre un homme. La personnalité mûrissante a eu raison de la fantaisie incertaine et facile. Elle donne encore la main à Auric et à Poulenc, mais, si elle n'a ni la verdeur gauloise de l'un, ni la grâce sensuelle de l'autre, elle recèle une poésie fine et claire dont quelques pages des œuvres pour piano (les *Françaises* en particulier) contenaient la promesse. C'en est donc fini des vaines bizarreries, des acidités arbitraires, des stérilités pince-sans-

rire. Henri Sauguet apparaît comme un musicien sensible, qui sait construire et ajuster son orchestre à son tempérament.

Les décorateurs ont conçu un système de « construction » que la transparence du mica soustrait à la pesanteur. Elles éveillent, comme le font aussi les attributs dont les têtes des danseurs sont couvertes, une idée vague, mais insistante, de sport dispos, de santé physique, de musculature aisée. Le chorégraphe, Balanchine, a traduit cette impression en imposant aux gestes des mouvements athlétiques si bien emboîtés que leurs rapides saccades demeurent harmonieuses. Ils miment une très vieille fable : celle de la chatte métamorphosée en femme. Une souris blanche passe, et la femme redevient chatte. A ce moment, qui est celui où, avec l'ouverture, le musicien a trouvé son langage le plus pur, apparaissent des danseurs portant des ovales inégaux inscrits dans d'inégaux polygones. On songe à des cyclistes qui, après l'accident, emportent sur l'épaule leur machine endommagée. Rien dans la musique, qui est française, ni dans le mythe, qui est grec, n'explique ni ne justifie cette note fausse. C'est que MM. Gabo et Pevsner qui l'ont imaginée n'ont rien de français ni d'hellénique. Leur géométrie alambiquée sollicite alors une explication qui ne vient pas. Elle crée avec la sensibilité musicale qui se déploie sans contrainte une sourde dissonance dont souffre ce petit ballet.

La musique de lord Berners, dans *le Triomphe de Neptune*, est aussi anglaise qu'est française celle de Sauguet, mais elle l'est de façon tout extérieure. Sauguet, c'est un tempérament qui se trouve et s'exprime. Berners, c'est un habile qui se cherche et qui assemble en mosaïque colorée des airs d'Écosse et du pays de Galles. Ses mélodies se succèdent avec vivacité, tantôt en éclatante fanfare, tantôt dans le nasillement de la trompette bouchée. L'une d'elles, *Rule Britannia*, va gambader une minute sur un impertinent xylophone. Agiles, ironiques, elles portent les danseurs : tel ce *reel* frénétique où se trémoussent Danilova et Lifar au milieu d'une apothéose de carton parodique ; tel encore ce *hornpipe* vivement scandé par Gevergeva : elle est seule devant ce rideau bariolé, les jambes ombrées d'un fin réseau de soie, la gorge bondissante sous une cotte de mailles argentée, et la tête coiffée d'un petit bonnet écossais.

Les critiques anglais, devant qui l'œuvre fut créée il y a huit mois à Londres, ont vu dans ce costume un abrégé symbolique de la pantomime. Elle est, en effet, un désuet persiflage des grands ballets mythologiques : et Idzikowski, en Cupidon musclé comme Hercule, souligne indiscrètement la satire. Elle est aussi un tableau fantaisiste de la vie anglaise au début de l'ère victorienne. Au milieu de décors, faussement naïfs, pour théâtre d'enfants, les personnages de la vie

londonienne à la mode de 1850 animent la fantaisie d'un roman d'aventures pour magazine à six pence, roman d'un matelot aventureux, séduit par les fantastiques régions qu'il aperçut dans un télescope, voyage dans des pays de rêve et d'humour, avec un constant petit sourire qui n'a rien d'amer et se défend d'être profond.

Avec le *Pas d'acier* de Prokofiev, il n'y a plus à sourire : il faut admirer la maîtrise du musicien, mais frémir devant la vision, en deux tableaux fort inégaux, de la Russie soviétique, paysanne et usinière. Les légendes de la campagne russe sont d'abord transposées dans la vie d'aujourd'hui : des cavaliers verts, des soldats gris, des ouvrières caoutchoutées coudoient des paysannes endimanchées et des comtesses en défroques. En d'autres saisons, nous admirions les *Contes russes* de Liadov et nous avions noté, ici même, combien vive y était l'efflorescence du sentiment populaire qui ne fait point le départ entre le rêve et le réveil. Ici les visions grimaçantes sont brouillées par les mouvements et par les formes de la vie russe en 1920. La vieille légende populaire des Trois Diables et du Matelot abandonne les costumes fantastiques du conte pour se vêtir aux décrochez-moi ça de Léningrade : ces diables apparaissent sous la tunique burlesque des pompiers bolcheviks, avec les gestes anguleux et inhumains que Miassine impose toujours et partout aux personnages qu'il anime. C'est une Russie incohérente, hallucinée, si férue de « construction » industrielle, au milieu des ruines, qu'elle dresse à gauche un disque rond de chemin de fer, à droite un signal d'arrêt carré, et au milieu un échafaudage à claire-voie sur lequel viennent se déhancher tour à tour, avec des gestes hermétiques, les comtesses coiffées d'abat-jour, les cavaliers verts, les soldats gris, les diables pompiers et les ouvrières caoutchoutées.

Au second tableau, cette incohérence harassante disparaît devant la vision harmonieusement sauvage d'une usine en travail. Le mécanisme chorégraphique trouve alors en soi-même une raison d'être, qu'il cherchait vainement jusque-là. Les danseurs sont rouages, cames, leviers et poulies. Ces femmes qui tordent leurs coudes, font tourner leurs mains et ployer leurs jambes, ce ne sont plus que des vilebrequins en délire. Ces hommes demi-nus sous leurs tabliers de cuir, agrippés par les bras en cercles onduleux, ce ne sont plus que des engrenages. La densité de leurs mouvements empêche parfois d'écouter avec toute l'attention qu'elle mérite la musique abondante de Prokofiev. Trompés par la brutalité du spectacle, beaucoup d'auditeurs ont cru y surprendre l'écho du *Sacre du Printemps* : preuve nouvelle que trop souvent les yeux commandent l'oreille. S'il fallait rattacher Prokofiev à Stravinski, on ne le pourrait que par *Petrouchka*.

Mais, par l'esprit, la musique de Prokofiev n'a rien de celle de son aîné. On comprend, à l'entendre, ce que signifie le mot allégresse : jaillissement naturel, vivacité joyeuse, non pas raffinée, mais très saine.

Rien n'est plus instinctif que l'inspiration de Prokofiev. Au lieu que l'art d'un Stravinski est lourd d'une culture extrême. Il n'exista jamais peut-être de musicien qui sût combiner avec autant de volontaire complexité que Stravinski, les moyens qu'il requiert pour une expérience nouvelle. Et cette expérience, nous l'avons eue, à ces mêmes ballets, avec un « opera-oratorio » : *Œdipus-Rex*. Si les uns furent déconcertés d'entendre chanter, sans aucun appareil dramatique, l'histoire traditionnelle d'Œdipe, et de l'entendre chanter en latin, d'autres ont aussitôt marqué la place éminente que vient prendre cette œuvre dans la série d'expériences stravinskiennes depuis les *Noces : Mavra*, l'*Octuor*, le *Concerto*, la *Sonate* et la *Sérénade*. *Œdipus-Rex* est une expérience que nous proposons d'appeler, en dépit de l'étrangeté de l'expression, un « élan vers l'immobile ». L'élan est dans la puissance extrême d'un orchestre incroyablement dense et serré malgré l'économie des moyens, dans l'exultation de chœurs parfois haletants, dans l'étrange énergie rythmique dont les manifestations analogues à travers toute l'histoire de la musique peuvent se compter aux doigts. Et toute cette vigueur ne se déploie que pour réaliser un idéal d'art immobile, celui du grand oratorio hændelien, où l'harmonie (opposée au contrepoint de Bach) est à soi-même son propre but.

Art immobile en ceci, encore, qu'il « ne se passe rien ». Le mouvement scénique est banni. La tragédie grecque est réduite à une série de « constats », de « procès-verbaux » lyriques, dressés tantôt par Œdipe qui lamente son étrange destin, tantôt par Tirésias qui évoque les malheurs menaçants, tantôt par Jocaste qui se moque, à l'italienne *(oracula, oracula, mentita sunt oracula)*, des divins oracles. En tout instant, le dramatique le cède au lyrique. Le mythe n'est confronté qu'avec une action strictement musicale. N'ayant rien à raconter il n'a pas besoin de texte intelligible. C'est pourquoi il offre aux voix des syllabes latines, qui permettent tout justement au compositeur d'évoluer comme il l'entend au milieu des formes quasi liturgiques de l'oratorio. L'accentuation latine à son tour règle et détermine la forme des récits, en sorte que cet assemblage, au premier abord hétéroclite et paradoxal, constitue un organisme d'un exceptionnel équilibre.

André Cœuroy.

L'HISTOIRE

A PROPOS DE L'« IMITATION »

Notre chronique sur l'auteur de l'*Imitation* (1) a intéressé un grand nombre de lecteurs qui ont bien voulu nous le témoigner. Nous croyons l'avoir montré, la solution du problème se trouve chez ces grands bénédictins de Saint-Maur dont on n'a jusqu'ici ni dépassé, ni même égalé la science. Bien avant nous, un éminent spécialiste avait fait la même démonstration, mais avec une compétence et une autorité devant lesquelles on ne peut que s'incliner bien bas. De tous les érudits contemporains qui ont traité ce sujet, Mgr Puyol, ancien chargé de cours à la Sorbonne, est certainement celui à qui l'on doit l'étude la plus complète, la plus approfondie et la plus impartiale de l'*Imitation*, de ses sources, de ses manuscrits et de sa controverse elle-même, à tel point que ceux qui rejettent ses conclusions ne peuvent se dispenser de recourir à ses livres. Renvoyons donc le lecteur que le débat captive aux deux plus importants de ces ouvrages : *Descriptions bibliographiques des manuscrits et des principales éditions du livre « De Imitatione Christi »* (Paris, 1898), et surtout *L'auteur du livre « De Imitatione Christi »* (Paris, Victor Retaux, 1899).

L'opinion que ses longs travaux lui avaient permis de se former, Mgr Puyol l'a résumée ainsi :

De la comparaison des diverses leçons résulte cette conclusion que le texte, au quinzième siècle, était déjà ancien ; que les leçons italiennes

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er avril 1926.

étaient antérieures aux autres ; que le manuscrit d'Arona présentait tous les caractères d'un texte authentique. Ce premier point acquis, mon attention se dirigea sur la question doctrinale. L'étude de la spiritualité de l'*I. C.* me conduisit à la conclusion que l'*I. C.* est une œuvre du treizième siècle, composée par un bénédictin italien...

Restait à régler la question de l'auteur. Les droits de l'abbé Jean Gersen m'ont paru établis en puissance et en acte. En puissance : un abbé bénédictin d'Italie, vivant au treizième siècle, dans un milieu savant, sous l'influence de la spiritualité de saint François d'Assise, a pu seul composer le livre *De Imitatione Christi.* En acte : les inscriptions des manuscrits qui représentent le texte primitif autorisent à dire que l'auteur de l'*I. C.* est l'abbé Jean Gersen.

Quant à Thomas à Kempis, voici ce qu'en dit Mgr Puyol : « De tous les écrivains à qui l'on attribue le pieux livre, Thomas a Kempis nous semble le moins capable d'en revendiquer la paternité. » C'était, en somme, confirmer et justifier pleinement, avec toutes les ressources de la critique moderne, le jugement de Mabillon et de ses amis : « Nous sommes convaincu, dit Mgr Puyol, que les Mauristes ont donné la solution du problème. Il ne se rencontrera peut-être jamais une école d'érudition comparable à celle de Saint-Germain-des-Prés.... Aucun argument nouveau, aucun document produit n'a affaibli les thèses de ces savantes et dignes gens. Elles sont restées inébranlables et il suffit aujourd'hui de les rajeunir en leur adjoignant, en forme de simples annotations, le résumé des résultats acquis depuis deux cents ans... »

A un avis si autorisé, que répondent les partisans les plus récents de Kempis? Dom J. Huyben, religieux d'Oosterhout (Hollande), assure (1) que les sept cents manuscrits actuellement connus de l'*Imitation* sont, *tous sans exception, du quinzième ou du seizième siècle.* Aucun manuscrit *daté* ne serait antérieur à 1424, d'où il faudrait conclure que l'*Imitation* n'a pu être écrite que dans la première moitié du quinzième siècle. Affirmation dont on ne peut qu'admirer l'audace, car, d'abord, plus d'un manuscrit daté est antérieur à 1424. Il y a, dit Mgr Puyol, le *Wolfsgruber*, daté de 1384. Il est vrai que cette date n'est pas celle à laquelle il a été grossoyé, car l'écriture est du quinzième siècle, mais elle montre que le manuscrit a été copié, littéralement et servilement, sur un autre, lequel était daté de 1384. Il y a le manuscrit du Cabinet des Estampes, à la Bibliothèque nationale, qui est de 1406. Mgr Puyol cite encore le *Codex Nemorensis* (1413) aujourd'hui perdu, le *Rubeævallensis* (1416), enfin le premier manuscrit de Mœlck, qui est de 1421.

(1) *La Vie spirituelle*, septembre 1926.

Quant aux manuscrits non datés, de beaucoup les plus nombreux (environ cinq cents sur sept cents), qu'est-ce qui autorise à dire qu'*ils sont tous du quinzième ou du seizième siècle?* Les hommes de l'art, en l'espèce les historiens et les chartistes, s'inscrivent en faux contre cette assertion et soutiennent que plusieurs d'entre eux, tout au moins, remontent au quatorzième siècle. Il n'y a pas que celui d'Arona, il y a d'autres manuscrits italiens, le *Codex de Advocatis*, découvert par Grégory, le manuscrit de Bobbio et celui de La Cava, tous deux aujourd'hui à la Bibliothèque nationale, et qui remontent au même temps. Enfin, parmi les manuscrits non italiens, celui de Thévenot (Bibliothèque nationale), dont l'écriture, d'après des spécialistes aussi réputés que Natalis de Wailly et Léopold Delisle, est aussi du quatorzième siècle, et surtout celui de Grammont ou Gherardmont près de Bruxelles, tenu pour plus ancien encore que le Thévenot.

La présence de si remarquables témoins suffit à annuler la thèse kempiste. Aussi Dom Huyben récuse-t-il la paléographie : « Ce n'est pas, dit-il, une science exacte : elle ne procède que par approximation... De nos jours même, il arrive aux meilleurs paléographes de se tromper d'un siècle, voire de deux (!)... *A supposer que ces manuscrits représentent vraiment l'écriture généralement employée vers la fin du quatorzième siècle, même dans ce cas, ils ont fort bien pu être écrits vers* 1430-1440 (!!!). » Nos « meilleurs paléographes » seront bien étonnés de se voir accorder tant de latitude et si peu de créance. La vérité est qu'on ne se trompe guère plus sur le siècle d'une écriture que sur celui d'un costume ou d'une armure. Tel graphisme, telles abréviations, telles majuscules, tels paraphes, dénoncent un temps aussi bien qu'un hennin ou des souliers à la poulaine. On a pu faire encore des armoires Louis XV après Louis XV, mais ce sont là des exceptions et il n'est pas permis d'en conclure qu'une armoire Louis XV, même non datée, ne remonte pas au temps de Louis le Bien-Aimé. S'il n'y avait qu'un seul manuscrit de l'*Imitation* écrit au quatorzième siècle, ou présentant l'écriture de ce siècle, on pourrait hésiter, mais devant le nombre de ces documents, le doute n'est plus permis : l'*Imitation* est certainement antérieure au quinzième siècle.

Il y a même des raisons impérieuses de croire qu'elle est antérieure au quatorzième. Ces raisons sont, les unes de critique externe, les autres de critique interne, c'est-à-dire tirées, les unes de l'état matériel des manuscrits, les autres des notions fournies par le texte lui-même. C'est un argument sans valeur et même un peu puéril de prétendre que l'*Imitation* ne peut être du treizième siècle, parce

que les plus anciens manuscrits ne remontent pas au delà du quatorzième. Un ouvrage peut être beaucoup plus ancien que le manuscrit qui l'a transmis : c'est le cas de tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité, dont la plupart ne sont venus jusqu'à nous que par des manuscrits byzantins du sixième ou du septième siècle. Eschyle ne nous est connu que par un manuscrit du onzième siècle. Cependant, nul ne conteste qu'il ait vécu au cinquième siècle avant Jésus-Christ, soit seize siècles d'intervalle entre l'auteur et le manuscrit. Pour se borner au moyen âge, l'absence de manuscrits du treizième siècle ne doit pas surprendre : c'est leur présence et leur conservation même qui aurait lieu d'étonner. De tous les manuscrits réunis par saint Louis et groupés dans sa bibliothèque, il n'en reste qu'un, dit M. Prou, « dont on puisse affirmer qu'il a été commandé et exécuté pour ce roi » (*Manuel de paléographie*, p. 121). Le manuscrit original de Joinville — celui-là même que l'auteur offrit à Louis le Hutin — a disparu. Le plus ancien manuscrit qui subsiste de la merveilleuse *Histoire de saint Louis* ne remonte qu'au milieu du quatorzième siècle. Et si l'on songe au soin avec lequel étaient gardées les bibliothèques des rois, on ne s'étonnera pas que les humbles livres des cloîtres, usés par tant de mains, aient disparu plus vite que ces précieux joyaux. Si l'on se souvient, d'autre part, que des éditions imprimées tout entières, spécialement celles de livres très lus, tels que l'*Introduction à la vie dévote*, ont été anéanties, à l'exception d'un ou deux exemplaires, la destruction de manuscrits peu nombreux, sans cesse manipulés par l'abondante clientèle à laquelle ils devaient suffire, paraîtra tout à fait normale. L'*Imitation* a donc pu fleurir au treizième siècle, y être lue, méditée et abondamment commentée sans qu'aucun manuscrit en ait été conservé.

Une première raison, une constatation matérielle, montre que l'œuvre est très antérieure au quatorzième siècle, c'est l'état du texte dans les plus anciens manuscrits. Tous, même celui d'Arona, dit Mgr Puyol, « portent les traces de nombreuses erreurs de copie ». Le manuscrit d'Arona n'en compte pas moins de huit cents. Ce qui prouve qu'il a été copié sur un manuscrit plus ancien, difficile à lire, et qui n'était peut-être pas lui-même exempt d'erreurs, c'est-à-dire éloigné déjà de l'original.

Une deuxième raison, une constatation de critique interne, cette fois, permet de situer le livre. L'*Imitation* est antérieure à la scolastique ; elle n'en offre pas trace ; elle est absolument étrangère à son langage comme à son esprit. Or, la scolastique a sévi de la fin du treizième siècle à la fin du quatorzième ; on ne s'en est dégoûté

qu'au début du quinzième. C'est donc avant cette période qu'il faut placer la naissance du livre, c'est-à-dire avant la fin du treizième siècle et même, comme on va voir, dans la première moitié de ce siècle. Voilà qui explique dans une certaine mesure pourquoi les manuscrits, après avoir été peut-être abondants (d'une abondance relative) au treizième siècle, ont diminué peu à peu au siècle suivant. Le livre n'était plus à la mode et ce n'est que lorsque la scolastique elle-même fut tombée en discrédit que le pieux ouvrage connut de nouveau la faveur. Voilà pourquoi, sans doute, les manuscrits reparaissent à la fin du quatorzième siècle et se mettent soudain à pulluler au quinzième, temps où l'*Imitation* connaît soudain la vogue.

Elle n'était jamais restée complètement ignorée, mais elle n'était connue que d'un monde religieux assez restreint, ce qui s'accorde avec son origine monastique. Comme le montre Mgr Puyol, on en a profité pour la piller pendant tout le moyen âge. C'était alors l'usage constant : on n'avait aucune idée de ce qu'on nomme aujourd'hui les droits d'auteur et la propriété littéraire ; le plagiat était la règle. Fait heureux en un sens, car il nous permet de suivre l'*Imitation* à la trace, dans sa longue carrière d'obscurité. Le premier qui la mette en coupe réglée est le grand saint Thomas d'Aquin. Il ne faut pas songer à l'ordre inverse, c'est-à dire à une influence de saint Thomas sur l'auteur de l'*Imitation*. Sa science doctrinale permet à Mgr Puyol de l'affirmer : « Des deux écrivains, si l'un a pu citer l'autre, c'est saint Thomas, et non l'auteur de l'*I. C.*... L'*I. C.* est une œuvre d'un tel style et d'une telle inspiration que les citations sont antipathiques au génie de l'auteur. Elle est presque aussi réfractaire aux interpolations que la *Divine Comédie* », tandis que saint Thomas « a passé une partie de sa vie à chercher des textes et à les enchâsser dans ses ouvrages ».

Le contemporain et le plus illustre rival du « grand bœuf muet de Sicile », devenu l'« ange de l'école », le franciscain Giovanni di Fidanza, c'est-à-dire saint Bonaventure (1221-1274), s'inspire, lui aussi, abondamment du livre merveilleux. Le « docteur séraphique », plus sentimental et plus ardemment poète que le « docteur angélique », n'en aime pas moins, comme lui, collectionner les citations de l'Écriture et des Pères. Il a débuté par un recueil d'extraits intitulé *Pharetræ*, le « Carquois » du salut, dont les flèches apostoliques sont tirées de saint Grégoire, de saint Ambroise, de saint Augustin, de saint Jérôme, de saint Cyprien, de saint Chrysostome, de saint Isidore, de saint Anselme, de saint Bernard, de Cassiodore et, ajoute son biographe, *aliorum multorum*. On trouvera non seule-

ment des réminiscences de l'*Imitation*, mais des emprunts formels dans une de ses pièces les plus connues, l'admirable prière, extraite, croyons-nous, du *Soliloquium*, que le prêtre dit après la messe et que les fidèles peuvent également réciter après la communion : *Transfige, dulcissime Domine Jesu, medullas et viscera animæ meæ suavissimo ac saluberrimo amoris tui vulnere...* Cette sublime élévation accuse une étroite parenté avec celles, si nombreuses, du IVe livre de l'*Imitation*, consacré, comme on sait, à l'Eucharistie. La ressemblance va parfois jusqu'à la répétition littérale des mêmes termes. Sans parler de l'invocation, *dulcissime Domine Jesu*, familière au doux livre, l'expression si particulière, *ut langueat et liquèfiat anima mea* est manifestement empruntée à l'*Imitation : ut totus in te liquefiam et amore perfluam* (l. IV, c. IV, 2). Autre réminiscence : *Da ut anima mea te esuriet*, inspirée de *Refice esurientem mendicum tuum* (IV, XVII, 1). De même : *Semper esuriat et comedat cor meum... te semper sitiat, fontem vitæ*, rappel évident de : *Accedo æger ad Salvatorem, esuriens et sitiens ad fontem vitæ* (IV, II, 1). Enfin, la longue et abondante énumération terminale : *Et tu sis solus semper spes mea, tota fiducia mea, divitiæ meæ, delectatio mea, jucunditas mea, gaudium meum, quies et tranquillitas mea, pax mea, suavitas mea, odor meus, dulcedo mea, cibus meus, refectio mea*, etc., n'est qu'une répétition enrichie de celle contenue au même livre de l'*Imitation* : *Quia tu es solus cibus et potus meus, amor meus et gaudium meum, dulcedo mea et totum gaudium meum* (IV, XVI, 1).

Ce ne sont pas là des rencontres fortuites, pas plus que, dans la même pièce, ne sont des rencontres les phrases ou membres de phrase : *Te concuspicat et deficiat in atria tua*, tiré du psaume 83 (*Concupiscit et deficit anima mea in atria Domini*) — *Cupiat dissolvi et esse tecum*, tirée des Épîtres de saint Paul : *Cupio dissolvi et esse cum Christo* (*Phil.*, I, 23) ; enfin, les expressions *torrentem voluptatis, ubertatem domus Dei*, extraites du psaume 35 : *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ et torrente voluptatis tuæ potabis eos*. L'oraison *Transfige, dulcissime Domine Jesu* montre donc saint Bonaventure imprégné et saturé de l'*Imitation* au même titre que de l'Écriture et des Pères.

Rien d'étonnant que l'*Imitation* soit antérieure à saint Thomas et à saint Bonaventure puisqu'elle apparaît contemporaine de saint François d'Assise, dont elle cite *pour la première fois* une pensée : *Quantum unus quisque est in oculis tuis, tantum est, et non amplius, ut aït humilis Franciscus*. Car Mgr Puyol le montre : ce n'est pas dans les *Œuvres* de saint François que l'auteur de l'*Imitation* est allé chercher cette pensée, ce sont les éditeurs des *Œuvres* de

saint François qui l'ont prise dans l'*Imitation*. D'autre part, c'est bien une allusion à saint Antoine de Padoue qu'il faut voir dans le chapitre 43 du livre III : *Nam quidam amando me intimè didicit divina, et loquebatur mirabilia...*

Saint Bonaventure n'est pas le seul disciple de saint François qui s'inspire du même livre. Nous avons déjà cité Jacopone de Todi, l'auteur du *Stabat Mater* et des *Poesie Spirituali*. C'est Ozanam, dont nul ne suspectera la compétence ni la bonne foi, qui a relevé le premier la dépendance de Jacopone à l'égard de l'*Imitation*. D'abord, pour deux sentences adressées à ce frère Jean de l'Alverne en qui saint François semblait revivre : « C'est tout l'abrégé de l'ascétisme chrétien, et l'*Imitation* n'a pas de doctrine plus solide » (*Les Poètes franciscains en Italie*, p. 204). Puis, une imitation plus caractérisique (même ouvrage, p. 230, note) : « *Quelquefois les chants de Jacopone rappellent les plus belles pages de l'* « *Imitation* ». Ainsi, quand il donne à l'âme deux ailes pour monter à Dieu, savoir, la chasteté du cœur et la pureté de l'intelligence (lib. V. 35), on reconnaît un passage admirablement traduit par Corneille :

Pour t'élever de terre, homme, il te faut deux ailes,
La pureté du cœur et la simplicité;
Elles te porteront avec facilité
Jusqu'à l'abîme heureux des clartés éternelles.

(*Imitation*, liv. II, ch. IV.)

Dans le cantique *Ecoutez une folie nouvelle*, de Jacopone, Mgr Puyol voit à son tour une interprétation libre des chapitres 1 et 2 du premier livre de l'*Imitation*. Quant au rapport inverse, c'est-à-dire à une influence de Jacopone sur l'auteur de l'*Imitation*, le savant critique en montre l'invraisemblance : « On comprend que le poète soit parvenu à faire jaillir son chant de l'œuvre mystique. Mais je ne vois pas comment l'auteur spirituel aurait extrait son enseignement si ferme et si précis, de la poésie de Jacopone. »

Par les Fransciscains, l'*Imitation* agit sur Dante, comme l'a montré le P. Daniele da Mineo dans une thèse récente, *la Divine Comédie et l'Imitation de Jésus-Christ* (Rome, 1914), savant ouvrage dont Mme Thiérard-Baudrillart a donné une très claire analyse dans les *Questions féminines* (numéro du 15 février 1926). N'y a-t-il pas dans l'*Imitation* (l. I, ch. XXIV), comme un raccourci de l'*Enfer* : *Ibi acediosi ardentibus stimulis pungentur, et gulosi ingenti siti ac fame cruciabuntur. Ibi luxuriosi et voluptatum amatores ardenti pice et fœtido sulphure perfundentur. Et sicut furiosi canes, præ dolore invi-*

diosi ululabunt. Dante ne se souviendra-t-il pas de cette terrible image, les damnés hurlant comme des chiens, quand il peindra les captifs de son troisième cycle :

Urlar gli fa la pioggia come cani
(Ch. VI, 7.)

Et, plus loin, la lamentable Hécube

Forsennata latro si come cane?
(Ch. XXX, 7.)

Au quatorzième siècle, sainte Catherine de Sienne et le Frère Mineur allemand David d'Augsbourg (né vers 1272) puisent à pleines mains dans l'*Imitation*. Par les Franciscains et les Chartreux, le livre est entré en Allemagne, d'où il gagnera la Flandre. Les « Amis de Dieu » allemands du quatorzième siècle, Jean Tauler et Suso, le connaissent et s'en inspirent, mais en y mêlant les bizarreries et les visions apocalyptiques du mysticisme germain. Rappelons que Jean Tauler, mort en 1347, a écrit en allemand une *Imitation de Jésus-Christ* (*Der Nachfolge des Armen Lebens Christi*) et qu'il n'est pas téméraire d'attribuer, soit à lui, soit à son contemporain Ludolphe de Saxe, la première traduction allemande de l'ouvrage original (*Ein ware Nachuolgung Cristi*), traduction dont le manuscrit le plus ancien *actuellement connu* est de 1434, ce qui ne veut pas dire qu'elle ne soit pas antérieure. Toute une école historique d'outre-Rhin a voulu voir dans l'Allemagne du quatorzième siècle la vraie patrie de l'*Imitation*, et son dernier représentant, le P. Henri Denifle (O. P.), bien connu pour sa collaboration avec le P. Ehrle, aujourd'hui cardinal et prédécesseur de Mgr Ratti à la bibliothèque du Vatican, a renouvelé cette thèse, sans toutefois nommer d'auteur, mais en croyant pouvoir fixer la composition du livre aux environs de l'année 1380. Date beaucoup trop rapprochée, mais qui tient néanmoins compte de ce fait évident, que l'*Imitation* était connue en Allemagne au quatorzième siècle.

Par les « Amis de Dieu » de Cologne et de Strasbourg, notamment par Jean Tauler, l'*Imitation* atteint le Flamand Ruysbroëck, dit l'Admirable (1294-1381). D'après le P. Becker, Ruysbroëck en paraphrase plusieurs passages : Dom Huyben cite un autre emprunt plus caractéristique, celui du passage déjà pillé par Jacopone de Todi : *Duabus alis homo sublevatur a terrenis, simplicitate scilicet et puritate*, que Ruysbroëck traduit ainsi : « Ils (les chrétiens) ont deux ailes par lesquelles ils s'élèvent au ciel jusque devant la face de Dieu, savoir l'intention et l'amour... » Ici, fait observer D. Huyben,

« le parallélisme est parfait, car c'est bien de la simplicité dans l'*intention* et de la pureté dans l'*amour* qu'il est question dans l'*Imitation : Simplicitas debet esse in intentione, puritas in affectione; simplicitas intendit Deum, puritas apprehendit et gustat.* La similitude entre les deux textes est indéniable. Y a-t-il aussi dépendance? C'est probable ». Ajoutons : c'est même certain. Le bénédictin hollandais croit néanmoins devoir demander : « Mais quel est celui des deux qui a copié l'autre? Est-ce Ruysbroëck? Est-ce l'auteur de l'*Imitation?* Ou bien se sont-ils inspirés tous deux d'une source commune? Autant de questions qui demeurent sans réponse... » Elles ne demeurent sans réponse que si l'on persiste à nier l'évidence, c'est-à-dire la très grande antériorité de l'*Imitation*. Cette antériorité est si manifeste que D. Huyben n'ose entièrement l'écarter. Ruysbroëck a pu copier l'*Imitation*, il l'admet ; la chose, à ses yeux, est dans l'ordre des choses possibles. Or, observons-le en passant, la seule admission de cette possibilité suffit à exclure Thomas a Kempis, car c'est l'aveu que le livre attribué à Kempis existait longtemps avant lui, puisqu'il a pu être copié par Ruysbroëck, né près d'un siècle avant Kempis.

La dépendance de Ruysbroëck par rapport à l'*Imitation* ne fait plus de doute quand on voit le même passage copié, cent ans plus tôt, par le fransciscain italien Jacopone de Todi. La critique littéraire s'accorde ici avec la critique historique. Des visions troubles du mystique flamand, comment, dit Mgr Puyol, serait sortie l'*Imitation*, « ce chef-d'œuvre de pondération et de grâce? » Quant à une source commune entre Ruysbroëck et l'auteur de l'*Imitation*, si l'on pouvait l'admettre, il faudrait en admettre également une entre cet auteur et Jacopone de Todi, puis, entre le même auteur d'une part, saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure, de l'autre. Cette source ou ces sources, où sont-elles? Leur absence fait ressortir l'originalité foncière, la spontanéité complète du grand écrivain à qui l'on doit le chef-d'œuvre. Ce n'est pas qu'on ne remarque en lui certaines influences, non seulement celle de l'Écriture qu'il a profondément méditée et *repensée*, mais celle également d'auteurs plus voisins de lui : « En comparant sa doctrine avec celle de saint Grégoire, pape, et celle de saint Bernard, il est fort aisé de voir, dit Mgr Puyol, qu'il avait fort lu les écrits de ces deux Pères. » Son style est un « système de rythme libre et d'assonance continue que Hugues et Richard de Saint-Victor avaient perfectionné au douzième siècle. » Si l'on veut à toute force lui trouver des maîtres, ce n'est donc pas au quatorzième siècle, ni même au treizième, mais au douzième siècle qu'il faut les chercher.

Nous sommes donc fixés sur l'âge du livre — première moitié du

treizième siècle. Pas un historien ne s'y est, du reste, trompé. Michelet, si sagace quand la passion ne l'aveugle pas. a dit fort justement : « Le livre éclate au quinzième siécle, mais il a l'air de partir de très loin et d'avoir été préparé dans les siècles antérieurs. » Victor Le Clerc était du même avis. Philarète Chasles voyait dans l'*Imitation* un « témoin véridique de l'état des esprits au treizième siècle ». Renan a dit : « Le livre est du treizième siècle, de la fleur du moyen âge, et non de sa décadence. » Pour Louis Moland, que D. Huyben invoque, non sans raison, car son introduction à l'*Internelle Consolacion*, bien que datée de 1856, est un travail d'une admirable conscience et que l'on consulte encore avec grand fruit, les deux premiers livres seraient même plus anciens. L'estimable érudit en conclut, du reste, que l'œuvre ne peut être ni de Gerson, ni, encore moins, de Kempis : « Nous ne croyons pas, dit-il, que le fameux traité latin soit l'œuvre du chancelier de Paris. Nous croyons moins encore qu'il ait été composé par le chanoine du diocèse de Cologne. »

Demandons à l'ouvrage de nous révéler l'auteur. Si « le style, c'est l'homme », à plus forte raison le style d'un livre aussi ardemment sincère. C'est, de toute certitude, un moine, et un moine bénédictin. Mgr Puyol, avec sa science particulière des choses ecclésiastiques, note que ce n'est pas un bénédictin de stricte observance, mais d'observance mitigée, telle qu'était celle de Cluny. Dans cet ordre, on ne se levait pas la nuit pour dire matines et, d'autre part, la table y était assez abondante pour que l'on fût tenté d'y enfreindre la règle, puisque l'impitoyable directeur donne à son novice ce dur conseil : *Refræna gulam* (I, xix, 4). Certain relâchement s'était introduit, qu'atteste maint autre passage, notamment celui du livre I (ch. xxv, 8) : *Attende carthusienses et cistercienses...* Ozanam rappelle que « l'ordre de Saint-Benoît, un peu déchu au treizième siècle de sa première ferveur, soutenait à peine la rivalité des moines réformés de Cîteaux » (*Dante et la Philosophie catholique au treizième siècle*, 2e édition, p. 380).

Le mysticisme de l'auteur se rapproche du mysticisme franciscain, mais sans se confondre avec lui. Son ascétisme surtout est plus tempéré et ne comporte pas la condamnation farouche des richesses, les véritables anathèmes aux riches qui distinguaient les mendiants du Seigneur, les petits pauvres de Dieu. Entre les vertus fransciscaines ce n'est pas la plus voyante, c'est-à-dire la pauvreté, que l'*Imitation* élit, c'est l'humilité, et parmi tant d'autres qui s'offraient à sa plume pour qualifier le *Poverello* lui-même, c'est l'épithète d'humble que l'auteur accole à son nom : *ut aït humilis Franciscus...* Leçon très haute et qui témoigne non seulement d'une connaissance personnelle

du saint, mais d'une science approfondie des hommes et surtout d'une expérience consommée des cloîtres, car jusqu'au fond des monastères, l'abstinence, la pauvreté, la chasteté, sont moins rares et moins difficiles que la véritable humilité. De ces nuances et même de ces différences marquées, on peut et l'on doit conclure que l'auteur, malgré sa sympathie visible pour saint François et ses fils, n'était cependant pas franciscain. C'était, répétons-le, un benédictin italien. Certains détails de son livre reflètent la vie ardente et profondément troublée des petites républiques italiennes : l'empressement des moines à se répandre au dehors, pour y recueillir les rumeurs (*audire rumores*), si souvent annonciatrices de tumultes, par ces temps de guerre civile perpétuelle, les guelfes contre les gibelins, les blancs contre les noirs, tandis que, sous des princes forts et respectés, la France et les Pays-Bas vivaient relativement en paix. Entre les genres de mort que relate le pieux auteur, a-t-on remarqué la place que tient la mort violente? « Que de fois as-tu entendu dire : un tel est mort par le glaive, tel autre s'est noyé, un troisième s'est rompu la tête... Celui-ci par le feu, celui-là par le fer, un autre par la peste, un autre de la main des voleurs... *Alius igne, alius ferro, alius peste, alius latrocinio interiit* » (l. I, XXIII, 7). N'est-ce pas là peindre à merveille un temps et une nation où il était si rare de mourir dans son lit?

La langue maternelle de l'auteur — nous croyons l'avoir montré — perce sous le latin du moyen âge, et c'est parfois de l'italien pur. Il est vrai que l'on y relève aussi des gallicismes, d'où l'on a pu conclure que le livre était français. Conclusion trop prompte, car le français était alors connu et parlé dans toute l'Italie. La vie et jusqu'au nom de saint François en témoignent. Les premiers écrivains italiens, apparus précisément en ce treizième siècle, un Brunetto Latini, un Guittone d'Arezzo, sont tout pénétrés d'influences françaises et provençales, et leur langue s'émaille de gallicismes. Brunetto Latini a, d'ailleurs, écrit en français le plus connu de ses livres « pour chou que la parleure en est plus délitable et plus commune à toutes gens. »

Mais, à côté des gallicismes, l'*Imitation* contient des italianismes plus caractéristiques encore. Nous en avons cité quelques-uns, comme cet emploi symptomatique du verbe *sentire* qui, en italien, a tant de sens divers, qui veut dire à la fois goûter un plat et entendre une musique. Notons encore l'amour des diminutifs, si particulier à l'italien : *parvulus* au lieu de *parvus*, *pauperculus* au lieu de *pauper*, correspondant si exactement à *piccolo* et à *poverello*. Des expressions comme *quid importat* (italien *che importa?*) ; *penso quod*, je pense

que (italien *penso chè*) ; *rehabere*, ravoir (italien *riavere*) ; *regratiari*, *regratiando*, affreux barbarismes pour dire remercier, en remerciant, et dont l'emploi ne s'explique que par la transplantation toute vive de l'italien *ringraziare*, *ringraziando*. *Quid juvat*, *quid juvaret* (à quoi sert, à quoi servirait), transcription littérale de *che giovà*, *che gioverebbe*. Exemples que pourrait multiplier une connaissance moins sommaire que la nôtre de la langue du Dante.

Pour voir sous ces idiotismes autre chose que de l'italien, ne faut-il pas beaucoup de complaisance? Que dire de ceux qui, dans une locution comme *attrahere sibi*, si parfaitement représentée par l'italien *tirare a se* et même par le vieux français *attraire à soy*, veulent voir un néerlandisme? Car, pour Dom Huyben, *attrahere sibi* évoque irrésistiblement le hollandais *zich iets aantreken*...

Résignons-nous à passer pour ignorants et rétrogrades, et continuons à dire, avec nos maîtres, que l'auteur de l'*Imitation* n'a pas vu le jour en Flandre, mais en Italie, et que c'est un bénédictin du treizième siècle. Ce bénédictin, nous savons son nom, Jean Gersen, car ce nom — et c'est un fait capital — se trouve sans erreur et sans contestation possible sur la plupart des manuscrits italiens les plus anciens, ceux dont les leçons sont les meilleures. La qualité d'abbé est sur le manuscrit d'Arona. Quand nous ne saurions rien de plus, nous saurions du moins cela. Les indications tirées de l'œuvre elle-même et le fait que les manuscrits italiens ont *seuls* conservé le nom et la qualité de l'auteur, suffisent à montrer que c'était un abbé bénédictin d'Italie. A-t-il été abbé de Saint-Etienne de Verceil, qui dépendait de Cluny, ou de quelque autre abbaye voisine, relevant du même ordre, comme celles d'Allice ou de Saint-Pierre de Mulegio? A cette distance, il est bien difficile de préciser, mais la région de Verceil est bien celle qu'il semble avoir habitée. Dans la même région, un écrivain mystique dont la spiritualité est très voisine de celle de l'*Imitation*, le bienheureux Oglerius, était, au treizième siècle, abbé de Lucedio. D'autre part, un témoin peu suspect, car il était partisan de Kempis, Amort, a relevé sur place, en 1726, un document daté de 1247 et relatant parmi les moines de Saint-Etienne de Verceil un certain Giovanni Ghersen.

Peut-on exiger davantage quand on remonte à une époque aussi haute et où les documents font si habituellement défaut, même lorsqu'il s'agit de faits historiques? En littérature comme en art, l'anonymat n'a-t-il pas été la règle du moyen âge? Si, par hasard, l'auteur est connu, remarque Mgr Puyol, il ne l'est que par les manuscrits, et les manuscrits ne livrent ordinairement rien de plus que son nom. Quand il s'agit d'un auteur comme celui de l'*Imitation*,

n'est-ce pas à l'obscurité la plus complète que l'on doit s'attendre? Ne convient-elle pas au caractère de celui qui a dit : *Ama nesciri et pro nihilo reputari?* Il n'a certainement pas signé son œuvre, il a même recommandé de n'en pas rechercher l'auteur : *Non quæras quis hæc dixerit, sed quid dicatur attende* (I, v, 1). En rompant le mystère où il a voulu s'enfermer, nous contrevenons à ses vœux et il est clair qu'il a condamné d'avance nos curiosités. Puisse la diffusion d'un livre admirable le consoler et nous servir d'excuse !

Comme la plupart de ceux dont les œuvres sont devenues immortelles, il ne s'était proposé qu'un but immédiat : instruire les jeunes moines dont il avait la charge, les conduire à la profession monastique et au sacerdoce, qui en est le couronnement. Son livre était un de ces « livres de vie » comme on en conservait dans tous les cloîtres. Il a été copié et recopié, car, à l'épreuve, on l'a jugé bon. Le nom de l'auteur, connu des premiers copistes, a été transmis par eux à leurs successeurs. C'est ainsi qu'il se trouve encore sur les manuscrits italiens du quatorzième siècle. Mais il est clair que, dès ce temps-là, personne ne sait plus rien du personnage qui l'a porté et cette ignorance générale explique la méprise du siècle suivant : on confond Gersen avec Gerson. L'ex-chancelier de l'Université de Paris était alors un homme célèbre, un théologien et un écrivain populaire, tandis que nul ne pouvait dire qui était Gersen. Aussi, tandis que les manuscrits de Bobbio et d'Arona et jusqu'à ceux de Padolirone (1451) et de Florence (1466), conservent le nom de Gersen, le Panormitain, sans changer l'orthographe, ajoute à ce nom la qualité de *chancelier de Paris*, exemple que suivent dès lors le manuscrit de Vérone et les autres. Car c'est d'Italie et non de France que la confusion est venue et c'est en Italie que l'imprimerie l'a rendue définitive. L'incunable de Venise (1483) attribue le livre, non plus à Jean Gersen, mais à Jean Gerson, car tout le monde sait que le chancelier de Paris, c'est Gerson et non Gersen. Désormais, toutes les éditions italiennes reproduisent la fausse attribution, celles de Milan, de Turin, de Florence et, enfin, celle de Rome (1493). Jusqu'au début du dix-septième siècle, c'est sous le nom de Gerson que l'*Imitation* paraîtra le plus souvent.

Des raisons mercantiles intervenaient pour maintenir l'erreur. Un éditeur qui lance un livre cherche un nom connu, un auteur de bonne vente : c'était le cas de Gerson. Entre Gerson et Gersen, il n'y avait pas à hésiter. Pour les mêmes raisons, on donne encore l'*Imitation* à saint Bernard, autre auteur célèbre. En 1474, Pierre Le Caron, imprimeur parisien, attribue à « de bonne mémoire maistre Jehan Gerson » une traduction de l'*Aiguillon d'Amour Divin*, de saint Bona-

venture, qu'il sait pertinemment être d'un autre, le cordelier Simon de Courcy. C'est ainsi que Gerson a évincé Gersen, ce n'est pas Gersen qui a été substitué à Gerson. On ne remplace pas un nom connu par un qui ne l'est pas et, d'autre part ce nom de Gersen est trop antérieur à l'autre, il est trop bien écrit sur trop de manuscrits anciens pour qu'on le puisse croire « né d'une faute d'orthographe », comme les partisans de Gerson ont voulu le faire croire. Il a fallu au dix-septième siècle toute une campagne savante, celle des bénédictins de Saint-Maur, pour montrer l'erreur commise et rétablir les droits méconnus de Jean Gersen.

Quant à Thomas a Kempis, on ne s'attardera pas à montrer qu'il ne peut être l'auteur de l'*Imitation* La preuve en résulte de tout ce qui précède. Il a copié le saint livre, il ne l'a pas composé. Ceux mêmes qui tiennent pour un auteur hollandais, comme M. Arthur Loth, reconnaissent que l'*Imitation* était connue longtemps avant Kempis, et ne songent à en faire honneur qu'à un auteur beaucoup plus ancien. Cet auteur, ils ne peuvent, du reste, pas le nommer : ils se bornent à croire que ce devait être un chanoine de Windesheim, abbaye où, suivant eux, l'*Imitation* serait née. On a vu, d'autre part, que le P. Denifle, s'il se refuse à reconnaître Gersen, écarte également Kempis et, fort des analogies entre les « Amis de Dieu » et l'*Imitation*, opine pour un auteur allemand du quatorzième siècle. De son côté, une école anglaise milite pour un compatriote du même temps, Walter Hilton, auteur de la *Scala Perfectionis*. Pour la même raison, certains Français ont cru devoir soutenir la cause de Gerson. Le vieux Corneille inclinait à être du nombre : « Je voudrais, a-t-il dit dans la préface d'une édition partielle de sa traduction poétique, qu'il se rencontrât assez de conjectures pour former un parti en faveur de Gerson et de le remettre en possession d'une gloire dont il a joui assez longtemps : *l'amour du pays m'y ferait volontiers donner les mains.* » Mais il revenait vite de ce zèle malheureux et, dans l'édition complète, donnée à Rouen en 1656, il se bornait à dire, avec sa prudence de Normand : « Je n'examine point si c'est à Jean Gersen (Gersen, et non Gerson) ou à Thomas a Kempis que l'Église est redevable d'un livre si précieux... »

Les amours-propres nationaux devraient-ils intervenir dans ce débat de science pure? Les bénédictins de Saint-Maur y avaient sagement renoncé. Français, ils reconnurent indéfendable la cause de Gerson, et se prononcèrent pour un Italien. S'ils rejetèrent Kempis, c'est qu'ils reconnurent l'erreur qui lui avait fait attribuer le livre : le copiste pris pour l'auteur. Leur impartialité et leur bonne foi, jointes à l'incomparable sûreté de leur documentation, rame-

nèrent à leur avis les plus doctes de leurs adversaires, les Bollandistes, et bien que ceux-ci fussent presque tous Flamands. Une lettre du P. Papebrock à Du Cange l'atteste, lettre datée d'Anvers, 30 novembre 1682. Quelle entente admirable ! « Les deux plus célèbres institutions de science historique qui aient jamais existé, dit Mgr Puyol, se rencontraient au moment le plus prospère de leur existence pour dénier les droits de Thomas a Kempis et signaler la cause de l'erreur... »

Ainsi, et dès la fin du dix-septième siècle, le problème se trouvait résolu par le merveilleux accord de deux compagnies savantes comme, sans doute, on n'en reverra plus. L'inlassable labeur, la patience de l'une, l'absence d'amour-propre de l'autre et un zèle commun pour la vérité aboutirent à une réunion qui les honore également toutes deux. A ce point de vue, comme à tant d'autres, ne sommes-nous pas en retard sur le dix-septième siècle?

Paul Ballaguy.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

ROBERT DE FLERS

Il n'avait pas, d'abord, l'aspect de son esprit. Quand on l'apercevait pour la première fois, on s'étonnait qu'il fût ce Parisien délicat, ce scrutateur des hommes. Il ne posait pas à l'élégance, portait une cravate « à l'artiste » quelquefois négligemment nouée, et présentait cette apparence de bourgeois qui se souvenait de la bohème, vraiment inattendue.

Quand on le regardait mieux, quand on l'observait plus longtemps, le visage un peu empâté, pourtant, décelait la race. Il y avait de l'ironie dans le sourire dissimulé par la moustache et de l'autorité dans le regard. Mais on ne saurait dire qu'il donnât, quand on l'envisageait, une idée de son talent.

A dire la vérité, et bien que cela puisse paraître paradoxal, il ne semble pas qu'il ait été fait pour le théâtre. On a dit que, dès ses premières années, il montra du goût pour la scène. Il imitait à la perfection Coquelin, il avait fait représenter au collège des pièces interprétées par ses camarades, il avait joué la comédie de salon; il appartenait à deux troupes mondaines, la troupe Aubernon et la troupe Saint-Victor; il fut président du cercle des Escholiers en 1893. *Il était un familier de Sardou dont il devint le gendre... A vingt-neuf ans — en* 1901 *— avec son frère de lettres, Arman de Caillavet, il faisait, avec les* Travaux d'Hercule, *d'éclatants débuts dans l'opérette. Et depuis, pendant vingt-cinq ans, ce fut avec son premier collaborateur, avec Emmanuel-Arène et Étienne Rey, et plus récemment avec Francis de Croisset une suite ininterrompue de succès de théâtre...*

Sans doute. Mais qu'est-ce que ce théâtre? Ce n'était pas celui que concevait Sardou. Robert de Flers n'a exploité ni le fait divers, ni l'histoire. Il avait trouvé, semble-t-il, avec de Caillavet une formule qui convenait à l'expression de son tempérament : la formule Meilhac et Halévy. Elle était bonne, puisqu'elle plaisait. Elle représentait, non pas la pièce de caractère, encore moins la pièce à thèse, mais un compromis entre le vaudeville de Duvert et Lauzanne et la comédie bourgeoise d'Émile Augier. Elle était gaie, spirituelle, ne prétendant qu'à distraire. Elle convenait à l'opérette à laquelle la musique apportait des rythmes joyeux.

Mais alors que l'on ne conçoit pas qu'un Feydeau ou qu'un Sacha Guitry puissent s'exprimer autrement que dans leur œuvre dramatique, alors qu'on les voit apporter, le premier une force comique irrésistible, le second une fantaisie de poète qui se moque des règles de l'art conventionnel, on imagine fort bien que Robert de Flers eût pu écrire — comme il l'a fait d'ailleurs — des livres où l'on eût apprécié les qualités essentielles de son talent. Il excella dans le théâtre. Mais le théâtre n'était pour lui sans doute qu'un moyen plus facile d'être un psychologue, un moraliste et un lettré. Ne lui doit-on pas des contes : Entre cœur et chair, Ilgée princesse de Tripoli, *un roman dédié à Anatole France,* la Courtisane Taïa et son Singe vert, *un* Essai de critiques, *des chroniques et ces articles d'un journalisme quasi quotidien qui faisaient de lui un des meilleurs représentants de la presse contemporaine.*

Il était né pour écrire, et pour écrire une langue alerte, fine, avec des mots à facettes, une langue claire qui s'apparente à celle de nos écrivains du dix-huitième siècle, de nos hommes d'esprit dont les « anas » nous rapportent les reparties, comme ils nous donneront les meilleures répliques du Roi, *de* l'Habit vert, *des* Nouveaux Messieurs *ou des* Vignes du Seigneur. *Il était né pour cette fantaisie peut-être un peu froide dont il donna, dans son discours de réception à l'Académie française, en* 1923, *cette définition : « La fantaisie n'est-elle point la forme la plus charmante de l'indulgence? » et qui l'éloignait de toute poésie imaginative. Il était né aussi pour de nobles emportements qu'on ne soupçonne guère dans son œuvre, qui lui firent, pendant la guerre, accomplir courageusement, en Russie et en Roumanie, de délicates missions, et qui lui dictèrent quelques protestations véhémentes quand il fallut défendre le goût français, menacé, sur la scène, par des influences étrangères.*

Il n'y a point de contradiction dans tout cela, quoi qu'il puisse paraître. Mais il n'y a pas non plus le signe de cet irrésistible don du théâtre, dont on veut absolument le charger, l'accabler, comme si les succès empêchaient qu'un homme pût avoir des désirs secrets qu'il n'exauce point, ou des goûts qu'il n'a plus le loisir de satisfaire.

Il y aurait trop d'injustice à l'égard d'un écrivain qui a représenté les traditions de notre langue et de notre esprit léger, si on ne voulait lui reconnaître que ses mérites incontestés. Et nous ne croyons pas que Primerose, *toujours assuré du maximum de recettes à la Comédie-Française, ou* Papa, *ou* le Bois sacré *représentent entièrement un talent de cette qualité. Il faudrait alors admettre que Robert de Flers ne comprenait pas l'artificiel des caractères assez peu marqués qu'il mit au théâtre, ni le conventionnel de ses personnages si facilement attendris, ni la monotonie des milieux toujours élégants qu'il évoque, qu'il ne savait point que le vrai théâtre n'admet guère les mots d'auteur que l'on place ensuite dans la bouche des premiers rôles, comme on met une décoration à une boutonnière sans s'inquiéter du mérite de celui qui la portera. Il faudrait supposer qu'il n'était pas sensible aux changements de ton que la guerre imposa à tous, qu'il n'avait pas de curiosité, ni même d'humanité.*

Or, il y a une pièce de Robert de Flers et de Caillavet, Monsieur Bretonneau, *qui nous fait parfaitement sentir que les deux collaborateurs n'étaient pas que d'étonnants artisans, mais qu'ils pouvaient aussi, tout en n'abdiquant pas leur souveraineté d'auteurs parisiens, se pencher sur des âmes et nous émouvoir en écoutant battre des cœurs sincères.*

Il y a des discours, des chroniques qui nous révéleront certainement mieux le véritable Robert de Flers que toute son œuvre dramatique. Et nous nous souvenons que l'an dernier, entre autres, il écrivit, d'une visite à Ève Lavallière, un « reportage » qui laissait deviner l'homme qu'il était, l'homme que son théâtre nous cache sous des vêtements de grand tailleur.

Sans doute, au plus profond de soi, n'est-on jamais sincèrement satisfait de sa renommée. On n'aime pas de savoir comment on est jugé, et si l'on a peur de sa propre sévérité, on redoute encore plus l'indulgence des autres. Ancien président de la Société des auteurs, commandeur de la Légion d'honneur, directeur littéraire du Figaro, *Robert de Flers occupait une place considérable dans la société parisienne. Les nobles origines qui l'apparentaient à des corsaires, à un général guillotiné sous la Terreur, lui donnaient, à notre époque plus sensible qu'on ne le croit à ces titres, un air d'autrefois qui ajoutait à sa réputation. Il était affable, généreux, et donnait l'impression d'aimer la vie. Peut-être mettait-il, ce Normand, beaucoup de coquetterie à vouloir être très Parisien? Il y réussissait à la perfection. Il y a peut-être aussi réussi trop bien. Le scepticisme qu'on prend, à l'extérieur de la vie si l'on peut dire, est plus dangereux qu'on ne le craint, aux premiers jours. Il s'impose à vous avec une telle violence qu'il ne vous permet plus ni l'ardeur, ni cette foi dont l'auteur dramatique a souvent besoin plus que tout autre.*

Robert de Flers est mort trop tôt pour qu'on puisse dire qu'il nous a tout donné de ce qu'il pouvait nous offrir. Ce qu'il nous laisse, les comédies qu'il fit avec ses collaborateurs, prendra place sur les rayons de la bibliothèque où nous avons rangé Meilhac et Halévy, ces petits-fils d'un Beaumarchais sans passion... Nous les relirons pour nous rappeler le temps d'avant-guerre, et le prolongement de cet esprit, après la tourmente. Mais, sans doute, quand nous voudrons évoquer mieux cet écrivain, quand nous en voudrons retrouver un portrait plus fidèle, rechercherons-nous quelques pages plus discrètes et plus secrètes aussi. Et il nous apparaîtra avec cette « lavallière », ces yeux vifs, ce sourire charmant, cette personnalité beaucoup moins parisienne que nous lui vîmes un soir, dans la loge d'une vedette célèbre, alors qu'il racontait des souvenirs, des souvenirs d'une jeunesse comme toutes les jeunesses, mais si émouvants, si sincères, entre quatre murs, quand la rampe est éteinte, le rideau baissé et la coulisse silencieuse.

★★★

Le Théâtre : *Les Romantiques à la Comédie-Française.*

L'été de 1925 et de 1926, la Comédie-Française avait joué les œuvres du répertoire classique en deux séries qui avaient eu le plus vif succès, tant intellectuel que matériel. Cette année, elle consacre son effort à ce qu'elle appelle un peu pompeusement le cycle romantique.

Elle a choisi l'année 1927 afin de commémorer le centenaire de *Cromwell* et de sa célèbre préface, cette date étant considérée comme la plus significative dans l'histoire du théâtre romantique. C'est très soutenable, en effet. Les batailles d'*Othello*, d'*Henri III et sa cour* et surtout d'*Hernani* sont les actions de la campagne romantique ; la préface de *Cromwell* est la déclaration de guerre. Les anniversaires des premières pièces de Vigny, de Dumas et d'Hugo tombent à jour fixe ; l'action du manifeste ne s'étend point qu'à un seul jour.

Si 1830 est la date capitale et le sommet de la courbe du romantisme, 1827 en est le départ, encore qu'il y ait eu, bien entendu, une préparation avant 1827. Tout compte fait, le choix de 1827 est parfaitement admissible.

La Comédie-Française est dans son rôle en nous offrant ainsi à juger les œuvres capitales du romantisme. Quelque opinion qu'on ait sur cet événement littéraire, il fait partie de notre histoire. Les

œuvres de cette école sont pour le moins contestables, elles sont importantes et leur influence n'est pas finie. Musset n'eût pas été ce qu'il fut pour le romantisme, le théâtre contemporain ne serait pas ce qu'il est sans le romantisme et sans Musset. On ne demandait à la Comédie-Française que de nous offrir un tableau qui permît de prendre une vue exacte et complète de l'art dramatique tel que le conçut le romantisme.

C'est sur ce point que portera le jugement et la critique : ce cycle, puisque cycle il y a, n'est ni complet ni exact. La Comédie-Française n'a pas assez travaillé d'après un plan d'ensemble raisonnable. Elle s'est contentée de jouer des pièces romantiques. Encore n'a-t-elle jusqu'ici pas fait grand effort et n'a-t-elle pas apporté grand'chose de neuf, ni de sérieux, ni de précis.

En somme tout s'est borné à rajeunir quelques décors et à donner *Lorenzaccio* dans le texte à peu près intégral. C'est tout. Et c'est très peu.

D'Hugo, elle a joué les trois drames qui restent couramment au répertoire : *Marion Delorme*, *Hernani* et *Ruy-Blas;* elle a ajouté une reprise des *Burgraves*, qui ne contiennent pas en temps ordinaire une bien longue série de représentations. Elle se prépare à donner *Cromwell* au mois d'octobre. Ce sera la première fois que cette pièce sera représentée. On la jugera à ce moment. Ce sera le seul effort véritable de la série. Il sera considérable, *Cromwell* exigeant un tel déploiement de mise en scène qu'on tenait jusqu'à ce jour la pièce pour pratiquement injouable. Ainsi, cet unique effort sera en porte-à-faux : *Cromwell* est une date dans l'histoire de l'art littéraire, ce n'est pas une date dans l'histoire de l'art dramatique. Ce n'est pas le drame romantique qui fit courir les foules et hurler les *Jeune-France* au fort de la bataille. Si l'on voulait ranimer l'histoire du théâtre romantique, ce n'est pas *Cromwell*, c'est *Henri III et sa cour* et *Antony* qu'il eût fallu donner.

Les grands succès du romantisme, en effet, ne furent pas remportés par Hugo, mais par Dumas. Seul *Hernani* fit exception, et encore avec cette nuance qu'*Hernani* fut une victoire littéraire, ce ne fut pas un succès de public.

La première bataille fut livrée et gagnée par Dumas avec *Henri III et sa cour*, le 11 février 1829. La seconde par Vigny avec *Othello* le 24 octobre. Hugo avait écrit *Marion Delorme* en juin, la censure l'interdit. Il se hâta d'écrire en neuf jours, du 17 au 25 septembre, *Hernani*, dont la fameuse première représentation eut lieu le 25 février 1830.

Il est à remarquer que toutes ces batailles furent livrées à la Comédie-Française : on ne saurait reprocher à cette institution d'avoir fait grise mine aux nouveautés sous le gouvernement du baron Taylor. Celui-ci retint à la première lecture la *Christine* de Dumas.

La Comédie-Française joua *Henri III et sa cour*, *Othello*, *Hernani*, *Chatterton*, reçut *Marion Delorme* et voulut tout de suite annexer *Antony*. A cet effet, elle engagea les deux célébrités du drame romantique, Bocage et Mlle Derval. Celle-ci créa chez Molière la Kitty Bell de *Chatterton*. Ainsi la Comédie-Française ouvrit toutes grandes, et la première, ses portes au romantisme. Il est à remarquer que cette mode passa très vite : Bocage parut dépaysé dans la troupe et ne fit que passer. Les mélodrames d'Hugo ne furent pas créés au Théâtre-Français. *Le Roi s'amuse* n'y dura qu'un seul jour. En 1836, il porte *Ruy-Blas* au boulevard. L'apparition de Rachel en 1838 ressuscite la tragédie, qui triomphe avec *Lucrèce* de Ponsard en 1843, l'année où l'échec des *Burgraves* écarte Hugo du théâtre pour toujours. Il ne donnera plus désormais que les fantaisies du *Théâtre en liberté*, moins difficiles à représenter à vrai dire que les spectacles dans un fauteuil de Musset. La Comédie-Française a monté, ces dernières années, deux pièces extraites du *Théâtre en liberté* : *les Deux trouvailles de Gallus* et *Mangeront-ils?* De Vigny, elle joue *Chatterton*, repris en 1926, et *Quitte pour la peur*, brève comédie un peu grise où le grave Vigny montre qu'il avait le pas un peu lourd pour suivre Marivaux et Musset. D'Alexandre Dumas, elle ne joue rien, en quoi elle a tort. Le théâtre de ce bon géant n'a ni style ni sérieux, mais il manque au tableau du romantisme quelques-unes de ses notes les plus vives si l'on omet le mouchoir de la duchesse de Guise ou l'assassinat d'Adèle par Antony. Voilà ce qu'il eût fallu nous rendre pour évoquer le temps romantique. Aujourd'hui, personne ne prend plus au sérieux ces drames tonitruants. *Les Burgraves* sont comiques et *Chatterton* fait sourire. La foi est morte, il ne s'agit plus que de fantaisies historiques. La Comédie-Française eût fait preuve de jugement, de goût et d'esprit, si elle avait traité le romantisme avec un sourire.

Ce n'est pas *Cromwell* qu'on eût voulu voir, c'est *la Tour de Nesle*. Prendre ces folies au sérieux, en 1927, c'est retarder, et la Comédie-Française était mieux « à la page » en 1827. D'autant qu'au fort d'une crise comme celle où l'art français tournoie et s'enfonce, le romantisme n'avait valeur d'exemple que s'il eût paru en ilote ivre. Il fallait nous montrer les fous dont ce théâtre est plein et qui nous eussent divertis. Les clameurs de Didier, les beuglements d'amour d'Hernani et de Doña Sol, les cours d'histoire de Ruy Blas, et pardessus tout le nationalisme germanique dont débordent *les Burgraves*, non, en vérité, la Comédie-Française est en retard de cent ans.

Reste le cas de Musset. Nous le verrons à part, avec l'honneur que mérite le seul homme de théâtre sérieux du temps romantique.

Lucien Dubech.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

Les troubles de Vienne. — *Les 15 et 16 juillet, la ville de Vienne est le théâtre d'une série d'émeutes graves. Sous le prétexte de protester contre le verdict du jury de Schattendorf acquittant deux « fascistes », le parti socialiste veut, en réalité, mesurer l'étendue de ses forces en Autriche.*

Son échec est complet. Dès le 18, les chefs socialistes Seitz et Bauer doivent négocier avec le chancelier Seipel la fin de la grève générale. Le 19, l'ordre est complètement rétabli. Mais l'émeute a causé 87 morts.

La conférence des trois. — *Retour à Genève des experts britanniques qui étaient allés prendre à Londres l'avis de leur gouvernement (27 juillet). Le même jour, aux Communes, M. Chamberlain indique le résultat des délibérations du cabinet anglais qui se sont poursuivies durant dix jours. Quel que soit le désir de l'Angleterre de ménager les Etats-Unis, le souci de la défense de l'Empire doit primer tout.*

Les négociations se poursuivent laborieusement.

France. — *Mutinerie de matelots détenus à Toulon (15 juillet).*

— *MM. Cachin et Doriot, députés communistes, sont arrêtés (18 juillet).*

— *La mission de M. Alexandre Varenne en Indo-Chine est renouvelée pour six mois par décision du Conseil des ministres (22 juillet).*

— *A Orchies, qui se relève de ses ruines, M. Poincaré prononce un discours dans lequel il déclare que la France n'aspire qu'à pardonner (24 juillet). La presse allemande tire de ce discours un nouveau prétexte à polémiques rétrospectives sur les événements d'Orchies de 1914.*

— *La 10e chambre correctionnelle prononce contre les espions communistes des peines variant de seize mois à cinq ans de prison (25 juillet).*

Roumanie. — *Mort du roi Ferdinand Ier. En vertu des dispositions qu'il a prises, son petit-fils est proclamé sous le nom de Michel Ier. Le conseil de régence entre aussitôt en fonctions (20 juillet).*

Chine. — *L'influence soviétique est en recul. L'agitateur bolcheviste Borodine doit prendre la fuite. A Hankéou, la rupture est faite entre communistes et modérés. Les Nordistes auraient remporté un succès à Hsou-Chéou.*

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1927. 35306.